This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX IGH6 L

Bibliothèque
de M^r. le comte Riant

Bibliothèque
de M. le comte Riant

H 6763

Harvard College

Boulé 1987 nov. 19

MÉLANGES

INTÉRESSANS ET CURIEUX.

TOME PREMIER.

MÉLANGES

INTÉRESSANS ET CURIEUX

OU

ABRÉGÉ

D'HISTOIRE NATURELLE,

MORALE, CIVILE, ET POLITIQUE

DE L'ASIE, L'AFRIQUE, L'AMÉRIQUE, ET DES TERRES POLAIRES.

*Par M. R. D. S***.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

H 67.63

Harvard College Library

AVERTISSEMENT.

RIEN de plus commun sans doute que des voyages, des descriptions, des histoires de peuples, des relations de voyageurs ; rien de plus rare qu'une bonne collection en ce genre.

Bien des auteurs modernes semblent avoir eu ce projet ; tous en ont manqué l'exécution. Si mettre en évidence les défauts de leur méthode, n'est pas une assurance certaine que notre ouvrage sera meilleur, ce sera du moins une marque du desir que nous avons de les éviter.

Les uns ont borné leurs soins à recueillir les voyages faits dans une partie de l'univers. Ils ont

donné une compilation chronologique, où ils ne font pas grace de la plus petite manœuvre. Une froide énumération, jour par jour, du temps qu'il a fait, de ce qu'on a vu en passant, fait le fond de tout l'ouvrage, & tient lieu de tout intérêt. S'y trouve-t-il quelque description morale ou historique ? Elle est si fort noyée dans des détails stériles & languissans, qu'il faut acheter un instant de récréation par des heures entieres de dégoût & d'ennui. Pour six pages amusantes ; cinquante de fastidieuses.

Les autres embrassant un projet beaucoup plus vaste, mais astraints à suivre un plan étranger, calqué sur celui que nous venons d'exposer, sont tombés dans les mêmes inconvéniens. Malgré les charmes d'un style brillant & agréa-

ble, ils nous laiſſent encore à deſirer, ſur le même objet, un ouvrage amuſant, & beaucoup moins volumineux.

Ces recueils de voyages ne ſont pas cependant ſuſceptibles de tout le blâme qu'au premier coup d'œil ils paroiſſent mériter. Qu'on examine avec attention le deſſein des auteurs; on y appercevra des raiſons qui doivent faire excuſer la maniere dont ils l'ont exécuté. Parmi les motifs qui les ont déterminé, celui de faire un ouvrage agréablement inſtructif, a, ſelon toute apparence, été compté pour rien, ou du moins pour peu de choſe. Les vues particulieres de toutes ces hiſtoires de voyages, ſemblent avoir été d'exciter l'émulation des navigateurs & des négocians, de leur donner connoiſſance des pays où ils pou-

voient commercer avec avantage, & de les instruire de la route qu'ils avoient à tenir pour y aborder en sureté. On conçoit aisément qu'en pareils cas, les détails & la prolixité étoient encore préférables à des omissions qui pouvoient causer des erreurs dangereuses.

Telles sont les collections de Ramusio, d'Harckluit, de Purchas, de De Brys, de Laet; les recueils de Thévenot, de Constantin, de Bernard; l'histoire universelle des voyages de Duperrier, & l'histoire générale des voyages.

L'histoire naturelle, civile & morale des pays où les voyageurs ont pénétré, semble n'être, dans tous ces ouvrages, qu'un hors d'œuvre trop minutieux, ou trop peu étendu, & toujours dénué des

circonstances nécessaires pour en donner une idée nette & exacte (a). D'un autre côté, la plupart des voyageurs, guidés par l'appâs d'un profit considérable, ou encouragés par des sociétés dont l'intérêt avoit formé les liens, n'ont pas apporté, dans leurs observations, cet esprit curieux

(a) Voici comment s'exprime à ce sujet un sçavant, que l'aménité du caractère rendoit précieux à tous les gens de lettres.

» La plûpart des voyageurs, soit » François, soit Anglois, soit Hollan- » dois, contiennent trop de volumes. Ils » renferment en plusieurs ce qui pour- » roit être réduit à un seul, & renfer- » ment en un seul ce que l'on réduiroit » aisément à quelques pages. « *Recueil de différens traités de Physique, par M. Deslandes, tome III, pag. 25 de la préface.*

Voyez aussi la note huit à la suite du Discours sur l'inégalité des conditions, p. 231. & suivantes.

& philoſophique, ſi utile pour ſcruter les ouvrages de la nature. L'étude pénible d'un pays, de ſes productions, du caractere, du génie & des mœurs de ſes peuples, pouvoit-elle avoir des charmes, pour des eſclaves de l'intérêt? pour des gens ſans goût, & ſans autres connoiſſances, que celles relatives à leur profeſſion (*b*).

Depuis plus d'un ſiecle que les grandes navigations ſont devenues ſi communes, & qu'on a

(*b*) Il eſt inutile, ſans doute, d'obſerver ici que nous conſidérons les voyageurs en général. Nous ſommes bien éloignés de ſoutenir qu'il n'en eſt aucun qui mérite d'être diſtingué de la foule; mais nous croyons en même temps que les exceptions ſont en ſi petit nombre, que tout lecteur, verſé dans la connoiſſance des voyages, pourra très-facilement les faire lui-même.

étendu le commerce d'un pôle à l'autre, il y a cent fois plus de liaiſon entre l'Europe & l'Aſie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne. Cependant aujourd'hui on n'en connoît pas mieux les Aſiatiques. On ſçait que l'Aſie produit tels végétaux curieux, tels animaux rares; on ignore l'hiſtoire des hommes, on les connoît à peine; qu'elle en eſt donc la raiſon? Nous allons l'apprendre d'un philoſophe ſçavant, d'un écrivain auſſi reſpectable dans ſes mœurs, qu'éloquent & nerveux dans ſes écrits.

» En même temps, dit-il, que
» les obſervations deviennent
» plus difficiles par la variété
» que la communication des peu-
» ples a introduite en chaque na-
» tion, elles ſe font plus négli-
» gemment & plus mal. De-là,

» nos recherches dans l'hiſtoire
» naturelle du genre humain,
» manquent de ſuccès. L'inſtruc-
» tion qu'on retire des voyages,
» ſe rapporte à l'objet qui les fait
» entreprendre. Quand cet objet
» eſt un ſyſtême de philoſophie,
» le voyageur ne voit jamais que
» ce qu'il veut voir: quand cet ob-
» jet eſt l'intêret, il abſorbe toute
» l'attention de ceux qui s'y li-
» vrent. Le commerce & les arts,
» qui confondent les peuples,
» les empêchent auſſi de s'étu-
» dier. Lorſqu'ils ſçavent le pro-
» fit qu'ils peuvent faire l'un avec
» l'autre, qu'ont-ils de plus à
» ſçavoir ?... « Plus loin il ajoute
encore. » Si dans quelque pays
» que ce puiſſe être, des curieux
» voyagent à leurs dépens, ce
» n'eſt jamais pour étudier les
» hommes, c'eſt pour les inſtrui-

» re, ce n'est pas de science qu'ils
» ont besoin, mais d'ostentation.
» Comment apprendront-ils,
» dans leurs voyages, à secouer
» le joug de l'opinion; ils ne les
» font que pour elle «.

On peut inférer de ces réflexions, que rien n'est moins facile que de donner une bonne histoire des pays connus par les voyages. Pour faire la description d'une contrée, d'un royaume & de ses habitans, il est indispensable de lire non seulement tous les voyageurs qui y ont abordé, mais encore les histoires générales & particulieres des états sous la domination desquels ces pays ont été assujettis, ou les historiens de ces nations, si elles sont encore libres. Il faut rassembler les descriptions que chacun en a données, comparer leurs rapports,

peſer leurs témoignages, balancer enfin le récit haſardé d'un ſeul par les aſſertions contraires de pluſieurs. De cette opération, il résultera un enſemble qui ſera l'hiſtoire naturelle, civile & morale de cette contrée, & elle aura, par ce moyen, l'avantage de réunir la vérité à toute l'exactitude poſſible.

Telle eſt la méthode que nous avons adoptée, & l'obligation que nous nous impoſons. Nous ne l'étendrons cependant pas à remplir ſeulement la tâche de compilateur, ainſi qu'à fait un auteur moderne (*c*). Souvent un voyageur, ignorant ou crédule, admire des phénomé-

---

(*c*) Un écrivain fécond, qui, ſous le titre ronflant d'*Hiſtoire générale de tous les peuples du monde*, a donné en quinze volumes un triſte recueil de froides compilations, plus propres à exciter l'ennui qu'à l'éloigner.

nes, s'extaſie devant des choſes qui lui paroiſſent merveilleuſes; nous corrigerons ces inconvéniens. Tout ce qui ſera marqué au coin du prodige, ſera diſcuté ſcrupuleuſement. Nous nous appliquerons, autant qu'il ſera en nous, à en rechercher les cauſes, démontrer ſa poſſibilité, ou à rapporter les raiſons qui doivent le faire rejetter comme fabuleux.

L'hiſtoire naturelle ſurtout eſt, dans tous les voyageurs, très-peu exacte. Ils dénaturent ſouvent les eſpeces, changent les genres, confondent les claſſes, renverſent enfin l'économie admirable de la nature dans toutes ſes productions, & l'ordre établi pour éviter la confuſion. Un de nos objets principaux ſera d'éclaircir leurs relations ſur ces différens points. Les maîtres, que

nous avons dans cette partie, seront consultés, & nous serviront à ranger dans l'ordre convenable, à décrire au vrai les animaux trop légérement observés, ou mal-à-propos confondus avec ceux d'une espece ou d'une classe différente. S'il arrivoit que le plan de notre ouvrage ne put admettre de longues discussions à cet égard, nous aurons soin d'indiquer les naturalistes qui pourront fournir toutes les connoissances desirables.

Nous en userons de même quant à la botanique & à la minéralogie ; mais nous ne dissimulons pas qu'il s'y trouve de grandes difficultés. De toutesles parties d'histoire naturelle, ce sont, sans contredit, les plus négligées par les voyageurs. Parmi trente personnes qui ont parcouru un pays, il s'en trouve à peine

deux ou trois qui ont jetté les yeux sur les plantes, les pierres, les minéraux, & qui en ont décrit quelques-uns. Heureux encore si, dans leurs relations, on peut reconnoître les objets dont ils veulent parler. Souvent une légere omission met le connoisseur en défaut, & le jette dans une incertitude très-difficile à fixer. Nous ne présumons pas assez de nos forces pour assurer que nous traiterons cette partie de façon à ne rien laisser à desirer. On fera ensorte de rectifier les anciennes erreurs des relateurs, & de ne pas donner lieu à de nouvelles.

Nous n'offrons ces deux volumes au public, que pour avoir droit de le consulter, & pour mériter des avis qui puissent nous indiquer une voie assurée pour parvenir au but que nous nous proposons.

Après avoir annoncé que notre dessein est de donner un ouvrage intéressant, agréable & utile, il importe, sans doute, d'indiquer la route que nous tiendrons pour le conduire à sa fin.

Des détails de géographie entraînent ordinairement une prolixité séche & rebutante. Nous nous sommes efforcés de parer à ces défauts, en bannissant de notre ouvrage toute longue description géographique, hydrographique & particuliere; nous n'en n'avons rapporté précisément que ce qui nous a paru nécessaire pour donner aux lecteurs des notions justes & précises de la situation & de la grandeur des états dont nous décrivions les habitans, & les productions.

Pour définir en peu de mots cet ouvrage, nous prévenons

qu'il contiendra une analyſe raiſonnée & exacte de l'hiſtoire naturelle, morale, civile & politique de tous les pays avec leſquels nous n'avons aucune relation directe, ou qui ſont ſi éloignés qu'on n'en a que des connoiſſances vagues, incertaines, ou éparſes en divers auteurs. L'Europe, par conſéquent, ne fera pas partie de nos deſcriptions.

Mais comme la connoiſſance des objets dont nous venons de parler, tient plus à l'amuſement particulier qu'à l'utilité générale, nous y ajouterons la peinture des arts, des ſciences, du commerce & des manufactures de tous les peuples dont nous traiterons. Afin de répandre un intérêt plus vif ſur le tableau général que nous avons deſſein d'offrir, nous aurons attention de n'y employer

que les couleurs les plus vraies, & les traits les plus piquans par leur singularité. Ce qui nous paroîtra nouveau & remarquable par son opposition à nos coutumes, à nos loix, & aux méthodes généralement adoptées, pourra seul trouver place dans ce recueil. Ce n'est pas simplement un extrait des voyages, un abrégé d'histoire des peuples. Nous avons l'ambition de prétendre à offrir un ouvrage neuf dans son genre. A cet effet, nous avons eu soin de recourir à des manuscrits anciens, aux auteurs originaux, & à différentes relations peu connues en France, & écrites en des langues étrangeres.

Quant à la disposition de notre plan, voici de quelle maniere nous l'avons faite.

La surface du globe étant divi-

ſée communément en cinq Zones (e) ; c'eſt en adoptant cette diviſion, que nous commencerons par parler des pays ſitués dans la Zone froide ſeptentrionale. Nous traiterons enſuite de ceux qui ſe trouvent dans la Zone tempérée, en deçà de l'équateur. Cet ordre

(e) Quelques perſonnes éclairées, nous ayant obſervé que notre ouvrage embraſſant des objets de géographie, il convenoit, pour en rendre la diſpoſition plus lumineuſe, l'exécution plus préſente, & les définitions plus intelligibles, de faire connoître d'abord le globe terreſtre, ſes diviſions & ſes meſures ; nous nous ſommes fait un devoir de déférer à des conſeils auſſi eſtimables & dictés par l'amitié. C'eſt ce qui nous a engagé à placer, à la ſuite de cet avertiſſement, une introduction générale, où nous avons raſſemblé les notions néceſſaires pour l'intelligence de la partie géographique, à ceux qui n'ont pas une étude de cette ſcience.

nous menera à passer successivement en revue la Zone torride, la Zone tempérée au-delà de l'équateur, & à finir par la Zone froide méridionale.

La description de chaque Zone sera précédée d'une courte introduction, où nous indiquerons les noms des principaux états qui se trouvent situés dans cette Zone. L'énumération de ces états sera dans l'ordre que nous suivrons pour les décrire.

Dans le cas ou un royaume, un état, se trouveroit situé dans deux Zones différentes; la description en sera donnée dans la Zone qui en contiendra la plus grande partie.

Dans toutes ces descriptions, il ne sera question que de notre continent, & des isles qui sont censées y appartenir. Lorsque

nous aurons entiérement rempli notre dessein à cet égard, nous nous occuperons de l'histoire naturelle de l'Amérique. La date des découvertes qui s'y sont faites, nous tracera le plan que nous aurons à suivre dans cette partie.

Servir la curiosité, délasser l'esprit, & instruire agréablement par une collection de faits choisis, par des recherches amusantes & curieuses; tel est le but que nous nous proposons dans notre travail. C'est au public à prononcer si nous sommes dans le véritable chemin qui conduit à ce terme. Nous n'avons pas la témérité de nous flatter de séduire son goût par un style brillant. Nous avouons hautement que cette tâche est au-dessus de nos forces; mais nous osons assurer que nous ferons tous nos efforts, pour donner à

notre ouvrage le mérite simple de remplir son titre autant qu'il sera possible.

On donnera successivement deux Volumes tous les six mois.

INTRODUCTION GÉNÉRALE,

OU

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

Du globe terrestre, de ses divisions, & ses mesures.

Le premier devoir d'un écrivain étant de se rendre intelligible à tout le monde, il nous a paru convenable, pour prévenir tout reproche à cet égard, de donner une légére définition du globe terrestre, & des expressions employées dans les descriptions que l'on en fait, comme *équateur*, *horison*, *degré*, *latitude*, *longitude*, *&c.*

La géographie est proprement la connoissance de ces descriptions, & l'art de les faire. Que cette connoissance mérite, à plusieurs égards, le nom de science, & qu'elle soit en même temps utile & agréable, c'est une vérité si universellement reconnue, qu'il seroit inutile de se mettre en devoir de la prouver. Personne n'ignore combien elle procure d'avantages aux philosophes, aux historiens, aux politiques, à ceux mêmes qui n'ont aucune teinture des belles-lettres.

Le mot géographie vient de deux mots Grecs, qui signifient *je décris la terre.* On entend par-là expliquer la situation, les divisions, & subdivisions de tous les pays remarquables, qui sont distribués sur la surface du globe

terreſtre. Telle eſt la premiere partie de cet ouvrage, & c'eſt ce qui rend, par conſéquent, néceſſaire la définition des termes conſacrés à cette ſcience.

La philoſophie naturelle eſt ce qui conſtitue l'autre partie de ce plan; elle marche naturellement à la ſuite de la géographie. Nous avons ci-devant expliqué qu'elles ſont les différentes branches de cette ſcience. C'eſt des recherches amuſantes de celle-ci, que la géographie tire ſon luſtre, & reçoit ſes plus agréables ornemens. Ce ſont des fleurs éparſes dans une forêt. On ne feroit que la traverſer rapidement; on s'y repoſe volontiers pour conſidérer les agrémens qui l'embelliſſent.

» Ce n'eſt pas un petit plaiſir,
» ni un avantage à négliger, dit
» un géographe moderne, que de

» parcourir l'étendue des mers, » examiner les beautés des diffé» rentes régions de l'univers, en » connoître les habitans, les pro» ductions, s'instruire enfin, en » volant d'un pôle à l'autre, sans » sortir de son cabinet, ni essuyer » les injures des temps, & les » incommodités des voyages. « Tel est justement le plaisir que nous tâcherons de procurer au lecteur.

Du globe terrestre.

Le globe terrestre est une boule composée de la terre & de l'eau, & suspendue au milieu de l'air qui l'environne de toutes parts. On peut y distinguer quatre choses, sa figure, sa situation, sa grandeur, & ses divisions.

Il suffit d'ouvrir les yeux, pour se convaincre que la terre est ronde d'orient en occident. Le soleil

ſoleil conſéquemment ne doit ni ſe lever, ni ſe coucher au même endroit pour tous les peuples du monde. C'eſt auſſi ce qui arrive. Toutes les différentes régions ſont ſucceſſivement éclairées, & dans le même moment; de façon qu'on peut dire qu'il eſt toute heure en tout temps. Par exemple, il eſt à la fois midi dans un endroit, une heure dans une autre, deux heures ailleurs, & ainſi des autres. Si la terre étoit plate, en quelque lieu que l'on fût placé, on verroit les aſtres ſe lever & ſe coucher, les éclipſes ſe montrer par-tout au même inſtant; ce qui eſt contraire aux obſervations & à l'expérience.

LA TERRE.

La Terre paroît auſſi ronde du ſeptentrion au midi. Si l'on voyage

du côté du ſud, on découvre des étoiles que l'on ne voyoit pas, il s'en cache du côté du nord que l'on appercevoit, *& vice verſâ.*

En un mot, de quelque côté que l'on avance, on voit changer l'élévation du pole. Toutes les vingt-cinq lieues, il paroît sélever du côté où l'on va, & baiſſer du côté que l'on quitte, d'un degré.

On ne doit pas croire que les montagnes, qui ſont à la ſurface de la Terre, puiſſent empêcher de dire qu'elle ſoit ronde. La plus élevée n'a qu'une lieue au plus de hauteur perpendiculaire, tandis que la Terre a deux mille huit cens ſoixante lieues de diamétre, ou neuf mille lieues de circonférence. Ainſi les plus hautes montagnes que portent la Terre, ne nuiſent pas plus à ſa rondeur, que les

petites inégalités, qui se trouvent sur l'écorce d'une grosse orange, empêchent qu'elle ne soit ronde.

L' E A U.

L'Eau a aussi une figure sphérique. Quand on abandonne le rivage, les montagnes, les pointes des clochers, les terres les plus élevées, semblent rentrer dans le sein des eaux ; & plus on s'éloigne, plus elles semblent se cacher, jusqu'à ce qu'elles disparoissent tout-à-fait. Au contraire, en approchant de terre, on commence par appercevoir le sommet des montagnes, les tours d'une ville : le reste ne se découvre qu'à mesure que le vaisseau en approche. De-là, on doit conclure que la figure de l'Eau est aussi sphérique ; car si elle étoit plate, on perdroit de vue tout à

la fois les montagnes & le rivage.

Quoique la Terre soit fort grande, par rapport à nous, elle n'est cependant qu'un point, comparée à l'immensité des Cieux. On peut facilement concevoir leur étendue infinie, puisqu'en quelque endroit de la Terre que l'on soit, on voit la moitié du Ciel; & qu'une étoile dans l'horison, est vue des deux antipodes, c'est-à-dire, des peuples opposés.

La premiere observation qui se présente, en traitant du Globe, regarde son axe & les poles.

L'Axe.

L'Axe est une ligne que l'on imagine passer par le centre du Globe, & sur lequel on suppose que tourne toute la machine.

Les Poles.

Les Poles sont les deux extré-

mités de l'Axe ; dont l'un est appellé *Pole du nord*, ou *arctique*, & l'autre le *Pole du sud*, ou *antarctique*. Ce sont les deux points autour desquels les Cieux semblent tourner. On les appelle *Poles* d'un mot Grec, qui signifie, *je tourne*. Ces deux Poles sont les seuls points de l'Univers qui soient immobiles.

DIVISIONS ET SUBDIVISIONS DU GLOBE.

Le Globe étant, ainsi que nous l'avons dit, un corps sphérique qui tourne sur son propre Axe, il est nécessaire, pour mieux en concevoir toutes les parties extérieures, & les opérations qui s'ensuivent, de supposer sa sphéricité, comme composée & enveloppée de plusieurs cercles imaginaires, dont il y a huit principaux.

On peut diviser le Globe ;

1°. En cercles qui répondent à ceux du Ciel, & qui sont représentés dans la sphére Armillaire (*a*).

2°. En Zones.

3°. En Climats.

4°. Par longitude & latitude.

5°. Par la diversité des ombres.

6°. Par la diverse situation de ses habitans.

Les Cercles que l'on feint sur

(*a*) La sphére est une machine composée de points, de lignes & de cercles, qui sert à représenter les mouvemens que l'on suppose dans les cieux, & le rapport qui se trouve entre les parties célestes & les terrestres.

On la nomme Armillaire, du mot latin *Armilla*, qui signifie brasselet, parce que les cercles qui la composent l'entourent comme des brasselets.

la Terre, sont quatre grands & quatre petits.

Les grands sont l'Equateur, le Zodiaque, le Méridien & l'Horison, qui ont un centre commun avec le Globe. Les deux derniers en sont détachés.

Les quatre petits sont les Tropiques, & les Cercles polaires qui sont paralelles à l'Equateur, & entre eux. Leur centre n'est pas le même que celui du Globe.

Tous ces Cercles, soit grands, soit petits, se divisent en trois cens soixante parties, qu'on nomme degrés. Chaque degré se partage en soixante minutes, la minute en soixante secondes ; on continue ainsi la sous-division, autant qu'on le juge nécessaire.

L'Equateur ou la Ligne.

L'Equateur terrestre est un

grand cercle qui répond au céleſte. Il eſt également diſtant des deux poles, & coupe le Globe en deux parties, ou deux hémiſphéres, l'un ſeptentrional & l'autre méridional : on le nomme ſimplement *la ligne*, ou *la ligne équinoxiale ;* parce que, quand le ſoleil paroît arriver à ce cercle, il ſe fait équinoxe ; c'eſt-à-dire, que les jours ſont égaux aux nuits pour tous les habitans de la terre, excepté pour ceux qui habitent ſous les poles.

Les peuples qui habitent l'hémiſphére ſeptentrional, ont les ſaiſons contraires à celles des habitans de l'hémiſphére méridional. Quand les uns ont l'été, les autres ont l'hiver.

Les principaux uſages de l'Equateur terreſtre, ſont de marquer la latitude de quelque lieu

de la terre que ce soit, c'est-dire, l'éloignement de ce même lieu de la ligne, qui ne peut être que de quatre-vingt-dix degrés. Les trois cent soixante parties ou degrés qui forment la division de la Ligne, font le tour du Globe. Chaque degré vaut vingt-cinq lieues communes de France.

LE ZODIAQUE.

Le Zodiaque terrestre est un grand cercle représenté sur le Globle par une ligne nommée Ecliptique. Il est, comme le céleste, placé obliquement entre les deux poles, & touche les Tropiques en deux points opposés; de façon que chacune de ses extrémités est éloignée, comme les Tropiques, de vingt-trois dégrés, trente minutes des poles du monde. L'Ecliptique est coupé en deux

parties septentrionale & méridionale. L'une & l'autre ont chacune six signes, dont les figures sont ordinairement représentées sur l'horison qui enveloppe la sphére.

Les principaux usages de ce cercle sont :

1°. De marquer sous quel signe céleste est placée chaque région de la terre. 2°. De faire connoître quels peuples ont pendant l'année le soleil directement sur leur tête. 3°. Enfin, de causer, par son obliquité, la variété des saisons, & l'inégalité des jours & des nuits.

L'HORISON.

L'Horison est un grand cercle qui partage la sphére en deux hémisphéres, l'un supérieur que l'on voit, & l'autre inférieur qu'on ne

peut voir. Il tire ſon nom d'un mot grec, qui veut dire *borneur* ou *terminateur*. Ce cercle eſt immobile.

Il y a deux ſortes d'Horiſon, le ſenſible & le rationel.

Le premier eſt le plus grand eſpace que l'on peut découvrir, lorſque l'on eſt en pleine campagne, ou ſur mer. Le ſecond, ou l'Horiſon rationel eſt imaginé par l'eſprit, & ſuppoſe un œil placé au centre de la terre, qui apperçoit l'hémiſphére ſupérieur du firmament : le cercle, qui termine ce point de vue, eſt appellé le véritable Horiſon, ou l'Horiſon rationel.

Zenith et Nadir.

L'Horiſon ſenſible ſe multiplie à l'infini : chaque pas que l'on fait on change d'Horiſon, & l'on

se trouve toujours au centre : les deux points opposés s'appellent Zénith & Nadir, & servent de poles à l'Horison. Le point des Cieux, qui répond exactement au-dessus de la tête du spectateur, est le Zénith ; l'autre point, qui est diamétralement opposé à celui-ci, se nomme Nadir.

Ce cercle sert à marquer le lever & le coucher des astres. Ils sont censés levés & couchés, selon qu'ils sont au-dessus ou au-dessous de ce cercle.

A régler la longueur du jour, qui est précisément le temps que le soleil emploie à parcourir l'Horison.

LE MÉRIDIEN.

Le Méridien est un grand cercle qui coupe la sphére en deux parties égales, l'une orientale &

l'autre occidentale. Il passe par les deux poles du monde, & par le Zénith & le Nadir du lieu, dont il est le Méridien. Ainsi, le Méridien ne peut être déterminé que relativement à quelque lieu de la terre. On l'appelle Méridien, parce que, lorsque le soleil passe sur l'Horison, & qu'il se trouve dans ce cercle, il est midi pour tous ceux qui sont dessous.

POINTS CARDINAUX DU MONDE.

Les points où le Méridien coupe l'Horison rationel, sont le Septentrion & le Midi; & les points où l'Equateur coupe le même Horison, sont l'Orient & l'Occident. C'est ce qu'on appelle les quatre Points cardinaux, qui sont l'Orient ou l'Est, l'Occident ou l'Ouest, le Septentrion ou le Nord, & le Midi ou le Sud.

arrivée à l'un de ces cercles, retourne vers l'Equateur.

Le cercle de la partie septentrionale se nomme le Tropique du Cancer, il marque les plus longs jours des habitans de cet hémisphére. Celui de la partie méridionale est appellé Tropique du Capricorne ; il marque les plus courts jours des habitans du nord, & les plus grands de ceux du midi.

Les usages principaux des Tropiques, sont de marquer la route de la terre, & de terminer l'espace qu'elle parcourt. Elle s'avance successivement vers l'un, & de-là retourne vers l'autre : de faire connoître les quatre points collatéraux, l'orient & l'occident d'été & d'hiver.

LES CERCLES POLAIRES.

Les Cercles polaires sont situés à vingt-trois degrés & demi du pole. Ils sont aussi paralelles à l'Equateur. On les appelle polaires, parce qu'ils sont près des poles du monde.

L'un se nomme Cercle polaire *arctique*, & l'autre Cercle polaire *antarctique*, relativement à leur position respective près du pole du nord, & près de celui du sud. Ils séparent les Zones froides des Zones tempérées.

DÉFINITION DES ZONES.

Ces quatre petits Cercles servent à diviser toute la surface du Globe en cinq bandes, ou ceintures, que l'on appelle Zones.

Ces Zones sont de larges espaces de terre compris entre les deux

Tropiques, & entre ces Cercles & les polaires. On les appelle *Zones* d'un mot grec qui veut dire *ceinture*, parce que la terre étant ronde, elles forment autour d'elle une eſpece de ceinture qu'on imagine envelopper le Globe d'orient en occident.

On diſtingue, ainſi que nous avons dit, cinq de ces Zones ; deux froides, deux tempérées & une torride.

Zone Torride.

La Zone nommée *Torride*, ou *brûlante*, à cauſe des chaleurs exceſſives occaſionnées par le ſoleil, eſt l'eſpace compris entre les deux Tropiques ; ce qui fait toute l'étendue du Zodiaque. L'Equateur paſſe par le milieu de cette Zone, & la diviſe en ſeptentrionale & méridionale ; elle a quarante ſept

degrés de la largeur, c'est-à-dire, qu'elle occupe onze cent soixante quinze lieues communes de France, de vingt-cinq au degré. Elle comprend presque toute l'Afrique & une petite partie de l'Asie, où se trouvent le royaume de Siam, l'Inde, &c. & environ le tiers de l'Amérique.

Les anciens ont cru cette Zone inhabitable par rapport aux grandes chaleurs, cependant elles n'y sont point aussi excessives qu'on le croiroit. L'été, pendant lequel nous éprouvons les plus fortes chaleurs, & qui devroit brûler les habitans de cette Zone, est réellement leur hiver. Pendant ces trois mois, ou il y pleut continuellement, ou l'air est si chargé de brouillards, que c'est la saison la plus froide qu'ils éprouvent. Plusieurs auteurs, dignes de foi,

rapportent une chose assez singuliere. C'est qu'il y a des endroits dans la Zone Torride qui se trouvent dans un pareil éloignement du soleil, & dans les même mois de l'année, l'hiver & l'été ne sont séparés que par une montagne comme celle de Gatte, dans la presqu'isle de l'Inde, en deçà du Gange (*b*).

ZONES TEMPÉRÉES.

Les Zones qu'on nomme Tempérées, parce qu'elles sont exemptes des excessives chaleurs, & des grands froids principalement, dans le milieu, sont les espaces compris entre les Tropiques & les Cercles polaires ; on les distingue en septentrionale & méridionale.

(*b*) Histoire naturelle, *tome II*, *édit. in-12*, *pag.* 256.

Zone Septentrionale.

Elle s'étend depuis le Tropique du Cancer, jusqu'au Cercle polaire arctique. Elle comprend toute l'Europe, une grande partie de l'Asie, & la moitié de l'Amérique.

Zone Meridionale.

Celle-ci est renfermée entre le Tropique du Capricorne & le Cercle polaire antarctique. Elle ne comprend, dans notre continent, que le Cap de Bonne-Espérance, qui fait partie de l'Afrique, & l'isle de la nouvelle Hollande ; la partie de l'Amérique, où sont le Paraguay, le Chily, jusqu'au Cap de Horn.

Chacune de ces Zones a quarante trois degrés de largeur, qui

occident, & sa largeur du septentrion au midi. Ainsi, par Latitude, on entend un espace compris entre deux cercles paralelles à l'Equateur : la Latitude d'un lieu, est l'arc du méridien compris entre l'Equateur & ce lieu.

Les degrés de Latitude qu'on nomme paralelles, sont toujours égaux à l'élévation du pole; parce que la distance de l'Equateur au point vertical d'un lieu, est toujours égale à l'élévation du pole sur l'horison de ce lieu. On compte quatre vingt-dix degrés depuis l'Equateur jusqu'à l'un ou l'autre pole.

Il y a par conséquent deux Latitudes, une septentrionale, & une méridionale, qui se prennent en allant vers les deux poles.

Les lieux qui sont sous l'Equateur n'ont point de Latitude : les

poles

poles sont pour eux dans le plan de leur horison. Mais qu'un homme parte de dessous l'Equateur, & avance vers un des poles, (vers le pole septentrional, par exemple) à mesure qu'il avancera, son horison s'abaissera au-dessous du pole; &, par conséquent, le pole s'élévera du même nombre de dégrés qu'il aura parcourus, depuis son départ de la ligne. S'il a parcouru près de quarante neuf degrés, il se trouvera à Paris, qui a le pole élevé de près de quarante neuf degrés sur son horison; c'est-à-dire, que la Latitude de Paris est de près de quarante neuf degrés. Il est aisé de concevoir, par-là, que la Latitude d'un lieu est la même chose que la distance de son Zénith à l'Equateur.

LONGITUDE.

La Longitude est la distance qu'il y a de ce lieu au premier Méridien : l'arc compris entre ces deux endroits est plus ou moins grand, à mesure que l'on s'approche ou que l'on s'éloigne de l'Equateur.

Comme on ne sçauroit aller d'orient en occident sans changer de Zénith & de Nadir, il y a aussi une infinité de Méridiens.

Il étoit arbitraire de prendre, pour premier Méridien, tel Méridien qu'on auroit voulu ; mais tous les peuples, qui font des voyages de long cours, ont choisi un premier Méridien, qui sert invariablement à diriger leurs navigations, & à déterminer la route qu'ils veulent tenir.

Comme la Longitude se compte d'occident en orient, en com-

mençant au premier Méridien, il doit être placé dans la terre la plus occidentale. Toutes les nations n'ont pas le même Méridien. Les Anglois font passer le leur par le Cap-Lézard ; les Espagnols par Tolède (*c*) ; & les François, ainsi que les anciens, font passer le leur à l'*isle de Fer*, la plus occidentale des Canaries. Cette position fut établie en France, le 25 avril 1634, par ordre de Louis XIII. Cependant on

---

(*c*) Cette nation compte les longitudes d'orient en occident, depuis la découverte de l'Amérique. » Ce calcul, dit un estimable écrivain, connu par différens bons » ouvrages sur la Cosmographie, est plus » naturel & bien moins embarrassant ;& » je suis surpris que les autres nations ne » suivent pas l'exemple des Espagnols «. *Elémens de Cosmographie, pag.* 202.

compte encore les degrés de Longitude par la Méridienne de Paris.

Pour bien distinguer la Longitude de la Latitude, on doit observer, que de deux dimensions inégales d'une surface, la plus grande prend le nom de *longueur* ou longitude; & la plus petite, celui de *largeur* ou de latitude. Un lieu ne peut jamais avoir plus de quatre-vingt-dix degrés de latitude, & même pour cela il faudroit qu'il fût sous le pole même; au lieu que, pour trouver sa longitude, il faut quelquefois décrire un cercle paralelle à l'Equateur, & dont la circonférence pourroit avoir presque trois cent soixante degrés.

Quant à la diversité des ombre & à celles des situations des habitans de la terre, par laquelle on divise encore le Globe, nous

ne croyons pas devoir nous en occuper. On peut avoir recours à l'ouvrage que nous avons cité au ſujet des climats.

DE LA ZONE FROIDE, BORÉALE.

LA Zone Septentrionale ou Boréale, eſt cette bande de terre renfermée entre le Cercle polaire, & le pole ſeptentrional du monde. Elle commence au ſoixante-ſixiéme degré & demi de latitude, & finit au quatre-vingt-dixiéme.

On trouve d'abord, dans cette Zone, les terres arctiques, qui tirent leurs noms de leur voiſinage du pole arctique ; telles ſont :

Le Spitzberg,
L'iſle Mayen,
Le Groenland,
L'Iſlande,
& la Nouvelle-Zemble.

Les autres pays ſitués dans la Zone Boréale, ſont :

La Lapponie,
La Samojedie,
& la Sybérie en partie.

MÉLANGES.

ELOGE HISTORIQUE

DE

MONSIEUR LE MARQUIS

DE MONTMIRAIL,

Brigadier des Armées du Roi, Honoraire de l'Académie des Sciences, &c, &c.

L'INTÉRÊT que M. le Marquis de Montmirail prenoit à cet ouvrage; l'amitié dont il m'honoroit; la place diſtinguée qu'il occupoit dans la république des lettres : tels furent les motifs qui m'engagerent à jetter à la hâte,

au moment de sa mort, quelques fleurs sur son tombeau (a). Mais, plus attaché à suivre les mouvemens de mon cœur, qu'à consulter l'histoire de la vie du bienfaiteur éclairé dont les sciences & les arts pleuroient la perte, je me pressai de faire usage des faits dont j'avois été témoin, & je ne pus tracer qu'une esquisse légère. J'ose essayer aujourd'hui de remplir, avec plus d'étendue & plus d'exactitude, un devoir que l'attachement & la reconnoissance me rendront toujours infiniment précieux : puis-je me flatter que ces sentimens me mériteront quelque indulgence? Pour faire l'éloge de M. de Montmirail, il suffit

(a) Par une lettre du 16 décembre 1764, adressée à l'Auteur de l'année littéraire, insérée dans la feuille, No. 39, page 275.

de le faire connoître. Il ne faut que rapporter les faits qui lui sont personnels (*b*) : cet éloge d'ailleurs peut-il être placé plus convenablement que dans un ouvrage qu'il a enrichi de ses observations ? Je m'arrête à cette réflexion ; & s'il m'est permis de former, pour le succès de cet écrit, des voeux que la plus austere modestie ne peut désavouer, c'est, qu'à la faveur du nom que j'y célébre, il passe à la postérité ; & que, dans tous les temps,

(*b*) Quelques-uns de ces faits ont été déjà publiés dans son éloge lû à l'assemblée publique de l'Académie Royale des sciences, du 17 Avril 1765, par M. de Fouchy, sécrétaire perpétuel de cette académie, & dans son oraison funébre prononcée le 24 décembre en l'hôpital de Tonnerre en Bourgogne, par M. l'abbé de Beaufumé. Le récit d'une partie de sa vie militaire est dû à M. de Changey, major du régiment Royal-Roussillon, qu'il chérissoit particuliérement.

nos neveux puissent y prendre des leçons de vertu, de sagesse & de bienfaisance.

Pour éviter tout soupçon de flatterie, & pour aller au-devant de tout reproche de prévention, de la part de ceux de mes lecteurs, qui n'auroient connu ni M. de Montmirail, ni l'illustre maison dont il est issu, j'ajouterai que s'ils jettent les yeux sur l'histoire que j'ai donnée de la plus grande partie de notre globe, & dont ce volume est la conclusion, ils verront que la maniere dont je m'explique en toute occasion, est bien moins le ton de l'admiration ou de la partialité, que celui d'un homme qui cherche la vérité, & qui veut la présenter dans le jour le plus favorable : ce doit être le premier devoir de tout écrivain, & je me

ſuis ſans ceſſe attaché à le remplir, juſques dans cet écrit même, où l'exagération m'auroit peut-être été permiſe en faveur du ſentiment qui m'a toujours animé.

Charles-François-Céſar le Tellier, Marquis de Montmirail, Brigadier des armées du Roi, Chevalier de l'ordre Royal & militaire de ſaint Louis, Capitaine, Colonel de la compagnie des Cent-Suiſſes de la garde ordinaire du Roi, Meſtre de camp du Régiment Royal-Rouſſillon, cavalerie, naquit à Paris le 11 ſeptembre 1734 de François-Céſar le Tellier, marquis de Courtanvaux, capitaine, colonel des Cent-Suiſſes de la garde du Roi, & de Louiſe-Antonine de Gontaut de Biron, fille de François-

les furent occupées par ſes études ; mais je dois faire remarquer que les diſpoſitions les plus heureuſes pour les ſciences ſe montrerent chez le jeune marquis de Cruſy : c'eſt ainſi que s'appelloit alors M. de Montmirail, en même temps que ſe développoit le caractere le plus aimable. Il fut l'objet de la prédilection de ſes maîtres, ſans en être moins chéri de ſes compagnons d'étude. Sa modeſtie, ſa douceur captivoient leur attachement au point qu'ils voyoient, non ſeulement ſans murmure, ſans jalouſie, les préférences que lui procuroient ſes talens, & ſes vertus naiſſantes, mais que tous convenoient qu'il les méritoit, & lui en accordoient eux-mêmes. Ils lui adreſſoient des vers latins & françois, qui étoient autant d'hom-

mages à ses belles qualités, & qui lui attiroient encore de nouveaux éloges, par l'embarras, la modestie & la reconnoissance avec lesquelles il recevoit ces petits ouvrages. C'étoit, parmi les jeunes gens de son âge, un privilége digne d'envie, que d'être l'ami du jeune Crusy, & on ne le devenoit qu'avec peine: non qu'il fût haut ou dédaigneux, mais parce qu'il mettoit dans son choix autant de délicatesse que de circonspection.

Quelle que fut la complaisance de ses instituteurs, elle n'alloit pas jusqu'à le laisser disposer de son temps d'une maniere frivole ou inutile; elle consistoit seulement à fermer les yeux sur l'emploi qu'il faisoit des momens qui lui restoient après avoir rempli ses devoirs. Connoissant dès-lors

tout le prix de ses loisirs, il les donnoit à la lecture des meilleurs livres en tout genre; ou plutôt il dévoroit ces livres avec avidité. Il commençoit à se faire une bibliothèque choisie; & son goût, en ce point, avoit été aussi précoce que ses autres talens.

Tacite, ce peintre si expressif des mœurs; Polybe, l'écrivain le plus sçavant dans l'art militaire, dont l'antiquité nous ait transmis les ouvrages; Pline, qui n'étonne pas moins par son stile majestueux que par la variété de ses connoissances; tels étoient les auteurs favoris de M. de Montmirail; il les lisoit fréquemment; il les méditoit avec une attention au-dessus de son âge; c'étoient là ses récréations. Ainsi, des momens dérobés à ses amusemens, lui ménageoient d'avance des res-

ſources précieuſes pour lui - même, & pour les grands emplois auxquels il étoit deſtiné par ſa naiſſance.

Cette occupation étrangere aux études preſcrites dans les collèges, ne l'empêchoit pas cependant d'obtenir les premieres places, & de remporter des prix de toute eſpèce : preuve remarquable de l'heureux génie dont il étoit doué, & de la facilité avec laquelle il l'étendoit avec un ſuccès égal à toute ſorte d'objets.

L'étude de la philoſophie ſuivit celle des humanités ; mais il ne prit que du dégout pour la logique. M. de Montmirail avoit eu d'abord pour préfet le P. Merville, juſtement en réputation, par ſes connoiſſances profondes dans les mathématiques. Ce ſçavant instituteur,

avoit jetté dans l'eſprit de ſon élève, les premieres ſemences de cette juſteſſe de raiſonnement & de principes, qui, en ſe développant avec l'âge, l'éleverent toujours au-deſſus de ſes émules; & lui firent bientôt ſentir qu'on pouvoit raiſonner juſte ſans en étudier l'art, & ſans cette forme de l'école, qui ſert peut-être moins à découvrir la vérité, qu'à en donner l'apparence à l'erreur.

Le P. de la Tour, qui a montré tant d'habileté à connoître les hommes, & à régir la jeuneſſe raſſemblée dans ce college fameux, qui étoit alors l'école de preſque toute la nobleſſe de l'Europe, aimoit beaucoup M. de Montmirail, & ſe plaiſoit à lui faire ſoutenir des thèſes en ſa préſence. Mais le jeune logicien, peu ſatisfait de la préférence, ſe dif-

penſoit de cette tâche, le plus ſouvent qu'il pouvoit, & ſous différens prétextes. Son nouveau préfet, qui étoit le P. Delaſalle, en porta des plaintes au Principal; le P. de la Tour lui répondit en préſence de tous les étudians de logique & de phyſique: *laiſſez le faire, il aura un jour la tête des le Tellier; il eſt d'une bonne race, il nous fera honneur: vous voyez*, ajouta-t-il, *ce qu'on dit* * *de M. de Giſors. J'ai toujours prédit qu'il ſeroit quelque jour un grand homme; je ne me ſuis pas trompé: ainſi ayez ſoin de votre élève, P. Delaſalle, & ne vous en inquiétez pas.*

Les années n'apporterent aucun changement dans les goûts de M. de Montmirail, & on ne

---

* En 1750.

le vit jamais se livrer aux plaisirs bruyans qui ont tant d'attraits pour l'adolescence. Il ne lui falloit que des amusemens sérieux & tranquilles ; il les cherchoit dans des livres de physique & de voyages, dans des observations d'histoire naturelle, dans des ouvrages de mœurs & de caractères, dans tous ceux qui devoient le rendre un jour bon citoyen, littérateur habile ; ami véritable & homme vertueux ; en un mot, M. de Montmirail étoit philosophe longtemps avant que d'avoir atteint l'âge où l'on commence à être homme. Il sembloit que, par un privilége singulier de la nature, toutes ses facultés intellectuelles eussent acquis déjà le degré d'énergie dont elles étoient susceptibles, & que l'activité de son ame fût indépendante

des organes de ſon corps.

Ses études finies, M. le marquis de Montmirail, âgé de dix-ſept ans, commença ſa carriere militaire en entrant dans la premiere compagnie des Mouſquetaires. Quelque nouveau que fût pour lui ce genre de vie ſi différent du premier, il y montra la même ſolidité d'eſprit, le même attachement à ſes devoirs.

Il n'avoit, à proprement parler, point eu d'enfance ; il n'eut pas plus de jeuneſſe: c'eſt-à-dire, que ces premiers momens de la vie, dont on ne voit que trop communément la plupart des hommes faire un uſage pernicieux, lorſque la fougue des paſſions leur fait mépriſer également & le cri de la raiſon & la voix du devoir, furent auſſi précieux à M. de Montmirail, &

ne lui procurerent pas moins d'avantages que le temps de ses études. Les vuides que lui laissoit son service, & que si rarement les jeunes militaires sçavent enlever à la dissipation, il les remplissoit par une application constante à s'instruire dans toutes les parties nécessaires à un bon officier.

Après avoir servi près de quatre ans dans les Mousquetaires avec la plus grande satisfaction de ses supérieurs, le Roi lui accorda l'agrément de la charge de capitaine-colonel des Cent-Suisses de sa garde, dont M. son pere se démettoit en sa faveur. Il y fut reçu le 28 novembre 1754; & le lendemain, il obtint une commission de colonel d'infanterie, en vertu de laquelle il pût être employé, lorsque la compagnie

des Cent-Suisses, qui ne quitte jamais la personne du Roi, ne serviroit pas à l'armée.

Bientôt en effet il eut occasion de faire une campagne. Graces aux soins qu'il s'étoit donnés pour acquérir les connoissances nécessaires à la profession des armes; il parut dans cette carriere avec tous les avantages qui l'avoient, pour ainsi dire, précédé & constamment suivi. Il eut le plaisir de voir les militaires les plus expérimentés applaudir à ses premiers efforts, & y reconnoître déjà la marque du génie.

M. le maréchal d'Estrées eut le commandement de nos troupes en 1757. M. de Montmirail, son neveu, connoissoit les talens de cet habile général, autant par la grande réputation dont il jouissoit, que par les entretiens habi-

tuels qu'il avoit avec lui. C'eft alors que l'oncle prenoit plaifir à répandre fes lumieres dans l'ame de fon neveu, & à la former fur le modele de la fienne. Tel on nous repréfente le fage & fçavant Chiron, infpirant par fes leçons, le courage & la vertu, à ce jeune héros qui devoit faire un jour la terreur de Troye & l'admiration de la Grèce.

M. de Montmirail s'empreffa d'aller apprendre le grand art de la guerre fous un parent, fous un maître, dans la tendreffe & l'habileté duquel il étoit fûr de trouver les préceptes joints aux exemples. Il le fuivit en qualité d'aide-de-camp : c'eft là qu'il s'occupa avec attention à joindre la pratique à la théorie, à faire l'application des régles aux événemens. Les marches fçavantes du géné-

ral étoient l'objet de ses études ; il en admiroit la prudence ; il en pénétroit les motifs ; il devinoit même avec justesse les nouveaux ordres qu'il alloit recevoir. M. le maréchal avoit, en la personne de son neveu, tout jeune qu'il étoit, non seulement un aide-de-camp, dont l'activité ne laissoit rien à desirer, mais encore un officier sage & intelligent sur lequel il auroit pu se reposer pour les cas imprévus. Un trait bien honorable à la mémoire de ce jeune guerrier, c'est que, dans le temps même qu'en parcourant les rives du Wezer, sa présence déconcertoit les projets des ennemis ; il s'attiroit leur admiration, l'estime de M. le duc de Cumberland leur général, & des éloges de toute notre armée.

Voyons - le dans les plaines

d'Hasteinbeck. L'habileté, la sagesse des dispositions du général n'échapperent point à sa pénétration ; il prévit leur succès. Elles triompherent en effet des efforts des ennemis & de tous les obstacles qui avoient balancé le gain de la bataille. M. le Maréchal avoit vu l'incertitude ; il appella la victoire & la força de se déclarer pour la France. Méprisant les dangers dont il étoit environné, ainsi que son neveu qui l'accompagnoit toujours, on le vit par-tout où l'exécution de son plan rendoit sa personne nécessaire pour rétablir l'ordre, & assurer la fin glorieuse de cette journée. M. de Montmirail, de son côté, partageant l'intrépidité qu'il admiroit, se livroit à toute son ardeur, & portoit avec une activité propre à servir d'exem-

ple, non feulement les ordres, mais encore l'efprit & les vues du général.

L'intelligence, la valeur d'un bon officier ne furent pas les feules qualités qu'il fit admirer dans le fervice militaire. Des circonftances exigerent de lui plufieurs fois des foins d'un autre genre. Il fut employé à des détails intéreffans, à des négociations fecrettes & difficiles, à d'autres commiffions délicates qui auroient demandé une prudence confommée & une longue expérience. Le fuccès & les applaudiffemens l'accompagnerent partout : & quoiqu'à peine âgé de vingt-quatre ans, on n'eût à lui reprocher ni précipitation ni légéreté. Ses talens & fa conduite réfléchie firent toujours illufion fur fon âge, & fup-

[illegible] les an-
[illegible]
[illegible], le
[illegible] Montmirail
[illegible] regiment
[illegible] cavalerie.
[illegible] ne fut
[illegible] ces
[illegible] naissance,
[illegible]
[illegible] n ce-
[illegible] présomp-
[illegible] par-
[illegible] & le
[illegible] mon-
[illegible] naif-
[illegible],

[illegible]
[illegible], le
[illegible]
[illegible], mon ancien

& ſur-tout avec une noble familiarité qui n'avoit rien d'égal que la douceur qui en étoit la ſource. Quoiqu'il eût reçu, d'un grand maître, les premieres leçons de l'art militaire, il craignit d'en faire une fauſſe application, & ne ſe conduiſit jamais que par les conſeils des chefs de ſon état-major. Le régiment Royal-Rouſſillon, qui avoit été extrêmement maltraité à la bataille de Crewelt, étoit repaſſé en Fran-

„ colonel; le ſujet eſt beau à traiter, & „ on conſervera long-temps dans ſon régi- „ ment le ſouvenir des ſemences de vertu & „ d'honneur qu'il y a laiſſées; mais mon eſ- „ prit ne pourra jamais rendre ce que mon „ cœur & mes ſentimens pour lui me dicte- „ roient. Cependant, je vais eſſayer de don- „ ner, par des faits, une idée des qualités de „ ſa belle ame; de dire par quels moyens il „ avoit gagné tous les cœurs, même ceux des „ cavaliers, & avoit établi dans ſon régiment „ un des meilleurs eſprits qui ſoient dans les „ troupes du Roi.

ce ; les ſoins & l'attention que ſon jeune colonel apporta à procurer à ce corps tous les ſecours qu'il pouvoit deſirer pour ſon rétabliſſement, lui gagnerent la confiance & l'attachement des officiers dont il paroiſſoit être le camarade plutôt que le chef, & le firent adorer des ſoldats qu'il traitoit en pere.

Cette circonſtance, & la retraite de M. le maréchal d'Eſtrées, retinrent M. de Montmirail pendant deux ans, & l'empêcherent de cueillir de nouveaux lauriers.

Ce ſeroit peut-être ici le lieu de peindre les qualités eſſentielles de ſon cœur, les graces aimables, les charmes ſéduiſans de l'eſprit qu'il porta dans la ſociété, & la vivacité du goût qu'il montra toute ſa vie pour les

lettres

tres & les ſciences... Mais ce tableau intéreſſant ſe préſentera naturellement après l'hiſtoire de ſa vie militaire. ... Suivons-le encore aux champs de Mars, où l'ambition de ſe diſtinguer de plus en plus lui faiſoit ſouhaiter ardemment de retourner. M. le maréchal d'Eſtrées lui en ouvrit de nouveau la route en 1761, lorſqu'il prit le commandement général de l'armée. Son neveu le ſuivit avec le zèle & l'activité qu'il avoit déjà fait éclater ; il eut part à toutes les opérations qui ſe firent auprès du général ; il auroit même deſiré qu'aucune affaire ne ſe fût paſſée ſans lui. Son régiment étoit, au mois de juillet 1762, dans un endroit aſſez éloigné du quartier-général. Il preſſentit qu'il pouvoit y avoir une action ; il fit auſſitôt, auprès de

M. le Maréchal, les plus vives inſtances pour obtenir la liberté de s'aller mettre à la tête de ce corps. Elle lui fut refuſée d'abord; il ne ſe rebuta pas, & continua ſes ſollicitations. Il fallut que l'oncle changeât les raiſons qu'il donnoit à ſon neveu, en un ordre précis du général, de demeurer à ſon poſte, où il étoit encore plus utile pour le ſervice du Roi.

La maniere diſtinguée avec laquelle M. de Montmirail avoit ſervi, méritoit une récompenſe; elle lui fut accordée par le brevet de brigadier des armées dont le Roi l'honora le 25 juillet 1762, & par la croix de ſaint Louis qu'il obtint à la fin de la même année; il avoit alors vingt-huit ans. Qu'il eſt glorieux de ſe voir à cet âge revêtu d'un grade qui eſt, ou le

prix des grands talens, ou le fruit des longs travaux ! mais qu'il eſt plus flatteur & plus ſatisfaiſant encore d'avoir mérité cette faveur, & de recevoir, avec les félicitations de ſes amis, les applaudiſſemens univerſels.

Les préliminaires de la paix ayant été ſignés le 3 novembre 1762, ce fut là le terme de la carriere militaire de M. de Montmirail. Le bien de l'état exigeoit une réforme rigoureuſe ; elle s'exécuta l'année ſuivante, & lui procura de nouvelles occupations. On faiſoit tant d'eſtime à la cour de ſon zèle pour le ſervice, de ſes lumieres & de ſon équité, qu'il n'y eut point d'inſpecteur nommé pour faire la réforme de ſon régiment ; lui ſeul fut chargé de ce travail. Forcé par les circonſtances de dépouiller d'an-

ciens officiers de leurs emplois, & de les renvoyer dans le sein d'une famille qu'ils avoient épuisée, en ne leur montrant les graces & les récompenses que dans le lointain ; obligé de congédier des soldats couverts de blessures & d'infirmités, sans qu'il fût possible de les admettre à l'hôtel des Invalides déjà trop surchargé ; préposé pour mettre de l'ordre dans les finances délabrées d'un corps, & pour trouver le moyen de payer l'officier & le soldat réformés qui n'avoient pas de quoi se conduire, & dont on avoit employé les fonds aux besoins les plus pressans pendant la guerre ; chargé d'établir un nouveau plan d'administration & de choisir les sujets les plus capables pour remplir les différens emplois que la cour leur destinoit

par sa nouvelle ordonnance ; tous ces objets qui l'eussent attendri sur le sort des malheureuses victimes de la nécessité, s'il n'eût consulté que son titre de colonel & la bonté de son cœur, lui procurerent une nouvelle occasion de déployer ses talens & de montrer les ressources que lui fournissoit son génie. Uniquement occupé de la confiance que le Roi lui marquoit, M. de Montmirail ne s'attacha qu'à accorder son devoir avec la justice. Toutes ses opérations se firent sans avoir égard ni aux sollicitations, ni à la protection ; & cependant personne ne se plaignit de son traitement. Son plan fut applaudi universellement : le ministre lui manda qu'il avoit été regardé comme un des meilleurs qui eussent paru.

Cette réforme, pour avoir été

exécutée avec le plus grand ſuccès, ne mit pas fin encore aux travaux de M. de Montmirail. Il continua de reſter à ſon régiment pour y affermir le nouveau genre de ſervice que la cour avoit adopté, & pour y porter la diſcipline au plus haut degré de perfection, en inſpirant à tout le monde le goût de ſon devoir par le bon exemple & par la douceur avec laquelle il en faiſoit ſentir l'obligation. Sa grande ame ne dédaignoit pas les plus petits détails; il viſitoit fréquemment tous ſes cavaliers; il écoutoit leurs repréſentations; leur rendoit la juſtice la plus exacte, & tous les ſervices qui dépendoient de lui: il leur parloit avec une bonté qui les enchaînoit & le faiſoit adorer univerſellement [a]. Il s'appliquoit

[a] Dès qu'on eut appris dans le régiment

aussi à la lecture des ordonnances ; il envoyoit souvent des mémoires au ministre pour proposer des moyens d'administration plus simples, ou des projets utiles au bien du service. On peut juger du cas qu'on en faisoit à la cour par les approbations qu'il en a reçues, & par l'usage qui a été fait de ces projets, dans les ordonnances & dans les instructions particulieres qui ont été envoyées depuis aux officiers supérieurs de ce régiment.

Royal-Roussillon, que l'éloge de M. de Montmirail avoit été lû à la rentrée publique de l'académie des sciences, MM. les officiers écrivirent à cette compagnie, pour la prier de leur en faire passer plusieurs exemplaires ; & c'est à la considération de ces Messieurs que l'académie l'a fait imprimer séparément. Cet empressement, de la part d'un corps entier, fait beaucoup d'honneur aux sentimens de ses membres, & devient un nouveau témoignage des belles qualités que possédoit son colonel.

Après avoir donné presque tout le temps de son sémestre à ces nobles occupations, on le vit reprendre, à l'académie Royale des sciences, des fonctions d'un autre genre, & il ne s'en acquitta pas moins supérieurement. Il avoit été reçu au commencement de 1761, à la place d'honoraire, vacante par la mort de M. de Séchelles. La même douceur de caractere, qui avoit rendu M. de Montmirail si cher aux militaires, lui attira le cœur de tous les académiciens. Le Roi le nomma vice-président en 1762, & président en 1763. Il n'est pas aisé de dire avec quelle facilité il se fut bientôt mis au fait d'un genre de gouvernement si nouveau pour lui, & si différent de tous ceux qu'il avoit exercés. » Cependant, ja- » mais l'académie, dit l'historien

» de cette compagnie, n'a été
» plus sagement conduite que par
» ce président de vingt-neuf ans,
» qui ne la connoissoit que depuis
» trois années, dont il avoit em-
» ployé la plus grande partie à ses
» campagnes. Il avoit pénétré
» tous les intérêts de ce corps; il
» en connoissoit tous les mem-
» bres, & il ne s'occupoit que
» des moyens d'y entretenir la
» noble émulation qui en est l'a-
» me, & d'éloigner tout ce qui
» pouvoit en retarder les tra-
» vaux, ou en refroidir l'ardeur.
» C'est à lui qu'on a l'obligation
» d'avoir engagé MM. de La-
» lande, Tillet, le Roy & Be-
» zout, à se charger de la rédac-
» tion de quatre années de notre
» histoire pour accélérer la pu-
» blication de nos volumes, que
» diverses circonstances avoient

retardée. » Il méditoit encore des arrangemens plus avantageux ; &, sur l'extrême confiance que l'académie avoit prise en lui, elle le laissoit maître de ces dispositions, bien sûre qu'elle ne pouvoit en attendre qu'une heureuse réussite ; en un mot, il jouissoit dans cette république sçavante, si jalouse de sa liberté, d'une sorte de dictature uniquement fondée sur l'estime & l'amitié qu'il s'y étoit acquises.

Qu'il me soit permis d'interrompre un moment le récit de la vie de M. de Montmirail, pour rappeller ici l'heureuse époque où j'en avois été connu, & pour parler du genre de travail auquel il avoit la bonté de m'associer. En même temps qu'il se faisoit aimer & estimer de l'académie des sciences, les conseils dont

il m'honoroit, les bienfaits littéraires dont il m'enrichissoit, excitoient en moi le plus vif attachement, m'inspiroient la plus profonde reconnoissance. J'avois eu l'honneur de le connoître en 1761 ; ma jeunesse, ma bonne volonté l'intéresserent ; l'amour du travail, peut-être quelque conformité entre ses goûts & les miens l'avoient porté d'abord à me faire l'accueil le plus obligeant ; bientôt après il m'honora d'une amitié particuliere. Nous passions ensemble plusieurs heures, occupés à traduire, de l'allemand, des morceaux d'histoire naturelle, ou à comparer ceux que nous avions traduits séparément, & je dois avouer que sa traduction servoit souvent à rectifier la mienne. . . . Suivons l'histoire de sa vie : celle de sa bienfaisance y est

liée trop étroitement pour qu'elle soit oubliée.

M. de Montmirail étoit fils unique [a]. La paix, qui l'avoit

---

[a] C'est-à-dire seul garçon. M. de Montmirail laisse une sœur mariée à M. le duc de Villequier, second fils de M. le duc d'Aumont, & qui est dame d'honneur de Mesdames. Il est si beau & si rare à la fois d'avoir à présenter des modeles dans la pratique de la vertu, que je crois ne devoir pas manquer ici l'occasion de faire connoître cette digne sœur de M. de Montmirail, femme aussi aimable par les qualités de son esprit, que respectable par celles de son cœur. A la cour, où la force de la vérité peut seule arracher des louanges, le nom de madame la duchesse de Villequier n'est prononcé qu'avec éloge, qu'avec vénération. A la ville, elle est adorée de tous ceux qui ont le bonheur de la connoître. Personne n'a pu voir, sans une crainte mêlée d'attendrissement, que cette Dame, qui avoit déjà à combattre fréquemment les incommodités d'une santé délicate, ait eu à essuyer, dans l'espace d'un an, la douleur de voir mourir un frere qu'elle aimoit tendrement, dont elle étoit aimée de même, & la perte d'une fille chérie, âgée de sept ans, qui donnoit déjà les plus grandes espé-

rendu à une vie tranquille, à ses parens, leur fit desirer qu'il en profitât pour donner des héritiers de son nom, & des successeurs à la maison dont il faisoit toute l'espérance. Il connoissoit depuis quelque temps Madame la marquise de Lanmary, veuve du

---

rances. Le plaisir & l'admiration ont succédé à la crainte, lorsqu'on l'a vue, avec le cœur le plus sensible à des circonstances si affligeantes, trouver dans sa religion, dans elle-même des ressources contre l'accablement qui faisoit trembler pour ses jours, & qui ont donné lieu de joindre à l'éloge de ses vertus, celui d'une résignation & d'une fermeté d'ame exemplaires. Il est vrai aussi que la tendresse de M. le duc de Villequier pour une femme si digne d'attachement, les soins qu'il s'est donnés pour ménager sa sensibilité, & pour l'exciter sur les objets précieux qui lui restent encore, n'ont pas manqué d'être pour Madame de Villequier une consolation d'un grand prix. Cette conduite de M. le duc de Villequier suffiroit pour faire l'éloge de son ame & de ses sentimens, s'il n'étoit déjà connu par son affabilité, par la douceur du caractere & par un esprit éclairé qui l'attache à ses devoirs,

dus furent inutilement employés à conserver ses jours ; le mal l'emporta sur l'art & sur la nature. M. de Montmirail avoit mené une vie exempte d'orages & d'inquiétudes ; celle d'un sage sans passions. Sa fin ne fut pas différente ; ce fut celle d'un philosophe chrétien. Après avoir rempli les devoirs de la religion avec la piété la plus édifiante & la résignation la plus parfaite, il mourut le 13 décembre 1764.

S'il est vrai que l'accord des avantages extérieurs avec les qualités de l'ame produise cette harmonie d'où résultent les graces & la véritable beauté, personne ne sera surpris que M. de Montmirail ait possédé au plus haut degré le don de plaire & de prévenir en sa faveur. Il étoit grand, bien fait ; il portoit les traits les

plus agréables, la figure la plus heureuse. Son regard, sa physionomie, tout son maintien annonçoit la douceur; elle se montroit de même dans sa conversation, avec un enjouement d'autant plus aimable qu'il étoit naturel. L'égalité de son ame étoit telle que personne ne se souvient de l'avoir jamais vue troublée. Cette sérénité, répandue dans ses yeux & sur son visage, sembloit demander affectueusement à tous ceux qui l'abordoient l'occasion de les obliger. Si quelquefois il étoit forcé par les circonstances de donner des marques de mécontentement, c'étoit avec tant d'aménité, que ceux même qui se les étoient attirées, l'en aimoient davantage.

On a dû voir par tout ce qui a été dit, que la nature qui avoit si

bien traité M. de Montmirail du côté de la figure, ne lui avoit refusé aucune des qualités de l'esprit. Il réunissoit un discernement juste, une sagacité singuliere, & des connoissances peu communes dans tous les genres de sçavoir. Son amour pour le travail le faisoit disposer de son temps avec une sage économie, sans cependant le faire manquer aux devoirs de la société. Il y paroissoit sans contrainte; il en faisoit l'ornement; mais, tout fidele qu'il étoit à ces bienséances, il ne leur donnoit précisément que le temps qui leur étoit dû. Les instans que lui laissoient les fonctions de ses emplois, les devoirs d'époux, de frere, de parent & d'ami, étoient consacrés aux lettres & aux arts. L'histoire naturelle sur-tout fit tou-

jours ses délices ; cette étude lui tenoit lieu de plaisirs. Ce goût, qu'il avoit eu dès sa jeunesse, n'avoit fait que le fortifier avec l'âge : preuve la plus certaine peut-être de la justesse de son discernement & de la solidité de son esprit. Aucun livre, aucun manuscrit, aucune piéce curieuse concernant cette science, n'échappoit à ses recherches. Il faisoit venir, des pays les plus éloignés, des objets rares & peu connus en Europe, pour nous en procurer des descriptions exactes qui pussent effacer les traits fabuleux sous lesquels des voyageurs infideles, ignorans ou crédules nous les avoient représentés. Il n'est point d'amateur de physique qui ne sçache combien M. de Montmirail prenoit d'intérêt à l'excellent ouvrage de MM.

de Buffon & d'Aubenton ; combien il ſe donnoit de mouvemens pour contribuer, par ſes conſeils & par ſes ſoins, à la perfection des deſſins, à l'accélération des gravures & des planches qui embelliſſent ce monument ſi honorable à la nation. Lié d'une amitié particuliere avec M. de Buffon, il ſe paſſoit peu de jours, lorſque les circonſtances le permettoient, qu'ils ne ſe réuniſſent pour conférer enſemble ſur des points de phyſique incertains, pour en tirer d'autres de l'obſcurité, diſſiper d'anciennes erreurs, & enfin pour ſe prêter mutuellement des lumieres dont l'éclat tournoit enſuite à l'avantage du public. C'eſt ainſi qu'autrefois le Héros de Macédoine, alliant le goût de la phyſique à ce génie militaire qui a produit des ex-

ploits si extraordinaires qu'ils paroissent incroyables, se plaisoit à s'entretenir des productions de la nature avec ce philosophe qui a été une des lumieres du monde ; & peut-être l'immortel ouvrage d'Aristote, en histoire naturelle, n'est-il que le résultat & le développement des différentes conférences qu'il a eues avec Alexandre.

On peut voir dans l'histoire naturelle du Pline moderne combien M. de Montmirail y a fourni de morceaux traduits de l'Italien & de l'Allemand. Comme il entendoit également l'Anglois & l'Espagnol, tout ce qu'il pouvoit trouver d'intéressant dans des livres de ces langues, il se plaisoit à le faire passer dans la nôtre. Il s'étoit formé une bibliothéque considérable, particulié-

rement en voyages, & il a laissé la collection la plus complette dans ce genre [a].

Bien différent de ces avares bibliomanes, qui n'admettent de plaisirs que dans la jouissance exclusive de leurs livres, M. de Montmirail tenoit son cabinet ouvert, & communiquoit généreusement les richesses qu'il renfermoit. Il suffisoit de s'annoncer auprès de lui en qualité d'homme de lettres & d'artiste pour y trouver, non seulement des secours littéraires, mais même des

[a] M. le Marquis de Courtanvaux, qui a succédé à M. de Montmirail dans la place d'honoraire de l'académie des sciences, a conservé cette bibliothéque précieuse, & il s'attache même à l'enrichir autant qu'il est possible. Non moins généreux que son fils, il communique volontiers ses trésors littéraires. Je dois ici l'aveu, que sa bienfaisance à cet égard, m'a été d'un grand secours, & qu'elle mérite toute ma reconnoissance.

lumieres & de la protection.

Oserai-je encore ici laisser parler un cœur reconnoissant, & plein de cet homme aussi sçavant que vertueux ? Je ne peux me rappeller, sans être pénétré d'attendrissement, avec quelle bonté il m'honoroit de ses avis au sujet de ces Mêlanges ; avec quelle aménité il combattoit mes opinions, avec quelle solidité il établissoit les siennes ; avec quelle complaisance il me permettoit d'embellir mon ouvrage de différens morceaux [a], sur lesquels il m'interdisoit tout témoignage public de reconnoissance.

---

[b] Voyez le troisiéme volume de ces Mêlanges, *page* 51 & 80. Les morceaux sur le *saiga & sur l'ivoire fossile* qu'on trouve en Sibérie, ont été traduits de l'Allemand par M. de Montmirail, ainsi que plusieurs autres, & les notes *i* & *l* du même volume.

Préférant la satisfaction secrette de mériter des éloges à l'éclat fastueux de les obtenir, son ame étoit supérieure à toutes les foiblesses de l'amour propre. Ajoutons encore à la gloire de M. de Montmirail, qu'il avoit conçu & même commencé une entreprise littéraire qui demanderoit toutes les connoissances qu'il avoit des langues de l'Europe, & dont l'exécution ne pourroit manquer d'être très-utile. C'est une bibliographie de tous les voyages connus, avec une notice de ce qu'ils renferment de plus curieux, un jugement sur leur mérite, sur le caractere des voyageurs, & sur la foi qu'on doit à leurs récits.

Si nous considérons à présent M. de Montmirail dans l'intérieur de son domestique, dans sa vie privée, nous verrons le meilleur

meilleur des maîtres adoré de tous ceux qui le servent. Sa générosité se répand sur eux; l'humanité le guide dans toutes ses actions. L'intervalle qui le sépare de ces infortunés, que le sort destine à la servitude, ne l'empêche pas de voir qu'ils sont des hommes; & leurs jours lui deviennent précieux. Il avoit une ménagerie remplie d'animaux étrangers & curieux: quel que fût leur prix, si un d'entre eux donnoit des marques de méchanceté, il en faisoit aussitôt le sacrifice à la sûreté de ceux qui étoient chargés d'en avoir soin. Il ne vouloit pas, disoit-il, que le plaisir de posséder des animaux rares, exposât ses gens au moindre danger.

Sa bienfaisance s'étendoit également au dehors, & ne s'exci-

toit ni par l'ostentation, ni par la vanité. Son goût pour les arts, & le desir de ne pas ressembler à cette foule d'amateurs, qui ne tirent leur mérite que de la réputation qu'ils ont d'être connoisseurs, lui avoient fait apprendre à dessiner d'un maître habile. M. de Montmirail est informé qu'une maladie longue & cruelle réduit cet artiste dans une situation malheureuse, qu'il est près de périr de misere, il lui fait passer aussitôt une somme qu'il lui continue tous les mois, en lui cachant avec soin la main qui lui rendoit l'exercice de ses talens.

Il est assez d'exemples que l'opulence n'est pas toujours l'appanage de la noblesse; & plus d'un gentilhomme est souvent retenu dans une impatiente oisiveté par

la modicité de sa fortune. Dès que M. de Montmirail en découvroit quelques-uns qui se trouvoient dans ces tristes circonstances, il levoit ces obstacles ; & par son crédit & par ses secours, il les mettoit en état d'embrasser une profession attachée à leur naissance. Ainsi, la générosité éclairée de ce jeune guerrier multiplioit les défenseurs de sa patrie ; & sçavoit rendre des bienfaits particuliers d'une utilité générale. M. le comte de l'Epinasse, gentilhomme du voisinage d'Ancy-le-Franc (*a*) étoit souvent chargé de lui faire de ces nobles recrues. Il s'est cru dispensé, à la mort de M. de Montmirail,

(*a*) Cette terre, située en Bourgogne près de Tonnerre, appartient, ainsi que cette ville & le comté de ce nom, à M. le marquis de Courtanvaux.

[illegible]

rangs & l'amour des dignités tient les esprits dans un tourbillon perpétuel qui leur laisse à peine appercevoir des talens éminens & de grandes vertus. A la cour, il étoit parfaitement connu, & il étoit aimé. En même temps que son extrême modestie enchaînoit l'envie, les agrémens de sa conversation le faisoient rechercher avec empressement; & la sagesse de sa conduite lui attiroit la plus haute considération. Comme les passions n'avoient jamais porté atteinte à la régularité de ses moeurs, que sa raison prématurée, son amour pour le travail & pour tous ses devoirs avoient toujours conservées dans la plus grande pureté, lorsqu'il parut à la cour, il y offrit le spectacle assez rare d'un courtisan vertueux, sans cesser d'être aima-

ble. Le Roi, qui l'avoit honoré pendant sa vie d'une faveur particuliere, en demanda plusieurs fois des nouvelles pendant sa maladie, & marqua hautement sa sensibilité sur sa mort : témoignage de bonté & de justice qui n'honore pas moins le Monarque que le sujet.

Enfin, ce Seigneur, également favori de Mars, de Minerve & des Graces, cet homme enlevé au printemps de ses jours, avoit fait les délices des autres hommes par-tout où il avoit été connu. Jamais personne de son âge & de son rang mérita-t-il mieux les regrets universels. L'état a perdu par sa mort un citoyen vertueux ; la patrie, un guerrier qui seroit devenu son défenseur ; l'humanité un ami tendre, bienfaisant; les

lettres, les ſciences & les arts, un protecteur éclairé, conſtant & utile.

FIN.

MÉLANGES
INTÉRESSANS ET CURIEUX,
OU
ABRÉGÉ
D'HISTOIRE NATURELLE,
MORALE, CIVILE, ET POLITIQUE
DES TERRES ARCTIQUES.

DU SPITZBERG. (*a*)

Il paroît, par le rapport de tous les voyageurs, que cette terre est une Isle

(*a*) La description que nous donnons ici est tirée du Journal de Fréderic Martenz, Hambourgeois, qui entreprit le voyage de Spitzberg, à la sollicitation de la Société Royale de Londres. Ses observa-

qui s'étend depuis le soixante & seiziè-me degré de latitude, jusqu'au qua-tre-vingtième (*b*) : ce qui fait cent lieues communes de France.

On croit que le nom de Spitzberg lui a été donné à cause des montagnes aigues qui s'y trouvent ; ou, peut-être, parce que le Capitaine Hollandois qui l'a découverte, s'appelloit Spitzberg.

L'excès du froid qui règne dans cette Isle ; la rend absolument inhabitée. Elle est remplie de montagnes toutes couvertes de glace & de neige ; ces montagnes sont si élevées, qu'on les découvre de douze milles en mer (*c*). Lorsque le temps est couvert, leurs sommets se perdent dans les nuages. Quelques-unes ne sont formées que

---

tions paroissent faites avec beaucoup de soin. *Voy. le Recueil des Voyages au Nord par Bernard, Amsterdam*, 1715, *tom. II, pag.* 12. *Voyez aussi le Recueil de Debrys ; India Orientalis, pars II, in fol. Francofurti*, 1619, *pag.* 47.

(*b*) Géographie d'Hubner, Docteur en Droit à Hambourg, tome 4, édition de Basle, 1757.

(*c*) Les douze milles font six lieues de Paris.

d'une ſeule pierre depuis le bas juſqu'en haut, & paroiſſent comme des murailles ruinées. Cette pierre a des veines de diverſes couleurs, ainſi que le marbre; & donne, en forme d'exudation, une eau qui colore la neige en rouge. Entre ces montagnes naturelles, il s'en élève d'autres, formées par la glace, & auſſi hautes que les premières. La neige, qui couvre toutes ces montagnes, donne une lumière auſſi vive que le Soleil, dans un temps ſerein. La couleur bleue de ces éminences de glace, coupée par une couleur de feu qu'offre le pied des montagnes naturelles, l'éclat de la neige, les crévaſſes qui ſe trouvent dans les rochers, & qui font une ombre dans cette blancheur, forment un ſpectacle des plus agréables à la vue (*d*).

(*d*) Un gentilhomme Eſpagnol, naturaliſte ſçavant & curieux, nommé Léonin, ayant fait un voyage au Spitzberg, par ordre du Grand Chancelier de Dannemarck, à qui il étoit attaché, en donne une autre deſcription. On peut la voir dans l'Hiſtoire naturelle de M. de Buffon, tome II, de

C'est le pays du monde le plus froid : les cadavres ne s'y consomment pas aisément. Un corps qui avoit été enterré dix ans auparavant, ainsi que l'indiquoit une croix placée sur sa sépulture, fut trouvé très-sain : il ne paroissoit aucune altération sur sa figure, ni même dans ses habillemens.

En 1633, les Hollandois laisserent dans cette Isle sept des leurs, pour prendre connoissance du pays & des avantages qu'on pouvoit en retirer. Ces hommes qui y avoient très-bien passé l'hiver, furent remplacés en 1634 par sept autres, qui moururent tous. Au bout de vingt ans leurs corps furent trouvés encore très-frais (*e*). L'été y est très-court. Pendant trois mois, on n'y distingue point la nuit

---

l'edit. in-12, pag. 93. Cette différence vient apparemment de ce que cet Espagnol aborda à la Baye de Rehenfelt, dont parle Martenz. Celui-ci dit que c'est la terre la plus basse du Spitzberg, ou plutôt que c'est une carrière d'ardoise dont les tranchans rendent l'accès très-difficile.

(*e*) Voyez l'Atlas historique de Blaeu.

d'avec le jour (*f*), si ce n'est que la lumière du Soleil, pendant le temps de la nuit, ressemble à un beau clair de Lune, & qu'on peut fixer ce premier astre, aussi aisément que le second. Alors on ne voit jamais sur l'horison que la moitié, ou un peu plus, du disque de la Lune (*g*). Pendant trois autres mois, le Soleil ne se montre pas du tout (*h*). La Lune en ce temps paroît pleine, & reste plusieurs jours sur l'horison. Toutes les vingt-quatre heures, un crépuscule éclaire pendant quelque temps, & est aussitôt remplacé par l'aurore boréale (*i*).

(*f*) Notre Voyageur observe que, depuis le 3 de mai, le Soleil parut continuellement sur l'horizon, jusqu'au deuxième d'août, qu'il le vit coucher pour la première fois.

(*g*) On peut en voir la raison dans Varenius, *Geographia generalis, lib. II, pag.* 359, *édit. Cantbridge*, 1681.

(*h*) Des Anglois qui y passerent l'hiver en 1634, rapportent que le Soleil se coucha le 20 octobre, & ne reparut que le 24 de février 1635. *Varenius : idem pag.* 361.

(*i*) Nous en donnerons la description à l'article du Groenland ci-après.

Malgré la présence continue du Soleil, pendant trois mois, dans ce climat, la chaleur ne s'y fait sentir que très-peu de temps. A la fin de mai, cet astre a si peu de force, & le froid est si piquant, qu'il fait tomber les larmes des yeux. On a vu aussi le 13 juin, les glaces encore si épaisses le long des côtes & à l'entrée des baies, que les vaisseaux ne pouvoient y entrer; la neige même avoit si peu fondu, que les Rhennes (*k*) ne trouvant pas à paître, étoient tout à fait décharnés. Suivant Martenz, il arrive souvent, lorsque le temps est couvert, qu'il neige & qu'il gèle dans ces trois mois d'été. Il rapporte que le 24 de juillet, la chaleur du Soleil étoit si vive, que le goudron des jointures de son vaisseau se fondit du côté qui étoit à l'abri du vent, & que le vingt-cinq le temps fut fort couvert, & qu'il fit très-grand froid.

(*k*) Espèce de Cerf, qui ne se trouve que dans les pays les plus septentrionaux : on en verra la description à l'article de la Lapponie.

On peut cependant se faire une idée de l'été de ce pays-là, par le peu de temps que les plantes mettent à parvenir à leur perfection. Au mois de juin, notre voyageur ne vit aucune verdure ; &, au mois de juillet, il dit avoir vu beaucoup d'herbes en fleurs, & d'autres dont la semence étoit déja mûre.

C'est sur les côtes du Spitzberg qu'on va à la pêche des Baleines, & qu'on prend les plus grosses. Les vaisseaux y arrivent ordinairement au commencement de juin, & repartent à la mi-août.

On ne trouve dans cette isle, ni ruisseaux, ni sources d'eau-douce. La seule dont on y fasse usage, est celle qui provient de la fonte des glaces, & des neiges.

Après avoir donné une idée de ce climat rigoureux, nous allons passer à la description des plantes, & des animaux qui s'y trouvent.

Parmi dix à douze plantes que notre observateur décrit (*l*), il n'en est au-

(*l*) Ces plantes, dont l'existence est très-remar-

cune qui offre quelque chose de singulier, si ce n'est la plante de Roche (m).

Elle est de la même espèce que celle que les Hollandois nomment Wier, & dont le nom Latin est *Fucus* (n). Cette plante a sa racine ronde & fibreuse, qui croît parmi les rochers : sa tige a plus de six pieds de long ; elle est jaune, large, & platte comme une feuille : on en voit sortir plusieurs feuilles aussi larges que la tige, & qui semblent autant de nouvelles branches ; ces feuilles sont jaunes : elles ont six pieds de long, & la figure d'une langue. Au sommet de la tige, sont de petites feuilles longues & étroites, aussi jaunes, & transparentes comme de la

---

quable, sous un ciel si rude, sont une espèce d'Aloès, de la Joubarbe, des Renoncules, &c. *Voyez le Recueil des Voyages au Nord, déja cité, pag.* 61 *& suivantes.*

(m) L'original Allemand porte Kliff Kraut. Elle paroît être le *Fucus*, appellé le Baudrier de Neptune.

(n) Cette plante est du nombre de celles qu'on trouve décrites par M. Linnæus, dans sa *Flora Lapponica*, pag. 348 & suivantes.

colle-forte. Peut-être ces petites feuilles sont-elles les fleurs de cette plante. Tout près de ces feuilles, il en croît d'autres, qui sont oblongues & creuses : celles-ci paroissent comme de petites vessies enflées, & sont environnées d'autres feuilles plus petites & fort serrées. Dans ces feuilles, ainsi enflées, il ne se trouve que de l'air, qui cause un petit bruit, quand on presse ces petites vessies entre les doigts.

L'opinion commune des matelots est que la graine de cette plante produit les Limas de mer; mais il y a apparence, comme le remarque notre voyageur, que ces Limas viennent d'œufs déposés sur les feuilles de cette plante, ainsi qu'on voit dans nos climats les Chenilles s'engendrer sur les feuilles des arbres, & leur donner la forme de petites bourses ou vessies. Quand le vent est à l'est ou au nord, cette plante est toujours roide & sêche; mais quand il règne un vent d'ouest ou de sud, elle devient humide & mollasse.

Si la rigueur du climat ne laisse croître que peu de plantes, il n'en est pas

de même des animaux ; on en voit de toutes les espèces.

Dans toutes les descriptions que nous en donnerons, nous les rangerons toujours en six classes ; en oiseaux terrestres & aquatiques, en quadrupèdes-terrestres & quadrupèdes-amphibies, en amphibies à qui des espèces de nageoires tiennent lieu de pieds, en poissons, en reptiles, & en insectes de terre & de mer.

Parmi les oiseaux terrestres du Spitzberg, l'oiseau de Neige & l'oiseau de Glace méritent une attention particulière.

Oiseau de Neige (o).

Le premier a été ainsi nommé, parce qu'on ne le voit jamais que sur la neige. Cet oiseau est de la grosseur d'un Moineau, & ressemble à la Linotte par la figure, la couleur, le bec, les jambes & les pieds. Sa tête est aussi grosse

(o) *Alauda remigibus albis* ; Faun. Suecica, parag. 194.

que ſon col ; les plumes du dos & des aîles ſont griſes. Il en vient de grandes troupes ſur les vaiſſeaux , & on les prend aiſément à la main. Il paroît cependant que cette familiarité, commune à tous les oiſeaux qui habitent des pays ſtériles, ne leur vient que de la faim. Martenz obſerve que, dès que ceux-ci s'étoient raſſaſiés de la nourriture qu'on leur jettoit ſur ſon vaiſſeau, ils diſparoiſſoient, ou ne ſe laiſſoient plus prendre.

OISEAU DE GLACE.

Cet oiſeau tire ſon nom du ſéjour continuel qu'il fait ſur la glace (*p*). Il eſt à-peu-près de la groſſeur d'un Pigeon. Son plumage paroît doré & jette un éclat éblouiſſant au ſoleil. Notre obſervateur n'en vit qu'un de cette eſpèce, & regrette beaucoup de n'avoir pu le prendre vivant pour le deſſiner. Il ne voulut pas le tirer, de crainte qu'un coup de fuſil ne le fra-

(*p*) M. Linnæus l'appelle *Alca roſtri ſulcis quatuor, oculorum regione temporibuſque albis* : parag. 118.

caſsât, & ne gâtât ſon beau plumage. M. Linnæus dit qu'il fait ſon nid ſur les rochers, & qu'il n'a jamais qu'un œuf.

Tous les autres oiſeaux, qu'on voit au Spitzberg, ſont aquatiques. Ils ont les pieds larges & en cartilages comme les Oies. La plupart ſont oiſeaux de proie, & ne ſont pas auſſi bons à manger que les autres. Leur chair excite des vomiſſemens, à moins qu'on n'ait la précaution de les expoſer à l'air, pendus par les pieds. Cette expoſition leur fait rendre une huile que leur donne la graiſſe de Baleine, dont ils ſe nourriſſent; elle les purifie & leur ôte tout mauvais goût. Ces oiſeaux, excepté les Kirmews & les Strundjagers, font leurs nids ſur des rochers très-élevés, pour garantir leurs petits des Ours & des Renards. Vers la fin de juin, lorſque leurs petits ſont éclos, on en voit de ſi grandes volées au haut des montagnes, qu'elles forment un nuage qui cache le ſoleil, & ſont une ombre très-conſidérable. Le bruit occaſionné par ces oiſeaux, empêche qu'on ne s'entende parler. Les Kirmews & les Strundjagers

ſont leurs nids dans de petites iſles fort baſſes, ou dans les vallées ſur la mouſſe.

Les oiſeaux qui nous ont paru remarquables ſont, le Ratsher ou Conſeiller, le Lumb, la Mouette, le Bourguemaître, le Strundjager ou Chaſſemerde, le Perroquet-plongeon, le Kirmew, & le Mallemucke.

Le Ratsher ou Conseiller.

Le Ratsher ou Conſeiller a été nommé ainſi, à cauſe de ſa beauté & de ſon air grave & majeſtueux. Cet oiſeau a le bec aigu, étroit & mince; ſon pied eſt formé par trois ongles joints enſemble par une membrane noire; ſes jambes, peu hautes, ſont de même couleur, ainſi que ſes yeux. Lorſqu'il vole, ſa queue longue & large forme un très-bel éventail. Son corps eſt bien proportionné, & d'une blancheur qui ſurpaſſe celle de la neige. Cette couleur contraſtant agréablement avec le noir de ſon bec, de ſes yeux & de ſes pattes, en fait un des plus beaux oiſeaux du monde. Il ſe re-

paît de poisson & de fiente de Cheval ou Veau-marin : il se perche même sur le corps de cet animal, quoique vivant. Ces oiseaux sont si peu farouches, qu'on peut les tuer à coups de crosse de fusil.

LE LUMB.

Cet oiseau, qui est gros comme un Canard, n'a de remarquable que sa tendresse pour ses petits. De son nid, situé sur les plus hauts rochers, il les transporte ordinairement dans l'eau, en les prenant dans son bec. Il les aime avec tant de passion, qu'il se laisse tuer plutôt que de les abandonner : lorsqu'on les attaque, il les fait nager près de lui & les couvre de ses aîles.

LA MOUETTE OU KUTGCHEF.

Le mot de Kutgchef, que cet oiseau semble dire en criant, lui a fait donner ce nom. Il est aussi gros qu'une Mouette ordinaire (*q*). Les matelots le prennent

(*q*) C'est un oiseau fort commun dans les provinces maritimes, & qui est de la grosseur d'un Pigeon.

avec des hameçons amorcés de graisse de Baleine, & attachés au bout d'une ligne. Ce qu'on remarque de particulier à l'égard du Kutgchef, c'est que le Strundjager (r) le poursuit jusqu'à ce qu'il ait fienté. Alors ce dernier reçoit cette fiente, l'avale adroitement avant qu'elle tombe dans l'eau, & laisse le Kutgchef tranquille. Celui-ci nage toujours la tête haute & contre le vent, quelque violent qu'il soit. Lorsque les Kutgchefs sont en troupe, ils se pressent les uns contre les autres, pour mieux résister au vent. De cette manière, ils fendent l'air avec une vîtesse extraordinaire, & leur vol est ferme & assuré. Cette espèce de Mouette a fort peu de chair, excepté aux cuisses & à la poitrine. Martenz observe que c'est de-là qu'est venu le proverbe, *léger comme une Mouette*.

LE BOURGUEMAÎTRE.

Ce nom a été donné à cet oiseau

(r) Voyez sa description ci-après.

parce qu'étant le plus gros du Spitzberg, il est considéré comme le Roi de tous les autres. Il a le bec crochu, étroit, épais, jaune & relevé en bosse dans sa partie inférieure; ce qui fait le même effet que s'il tenoit une cerise. Il niche dans les plus hautes fentes des rochers, & hors de la portée du fusil. Il paroît fort terrible aux Mallemuckes. Dès que ceux-ci voient le Bourguemaître becqueter une Baleine où ils sont aussi, ils se laissent mordre par cet oiseau sans lui résister.

Le Strundjager ou Chasse-merde (*f*).

Le Strundjager est de la grosseur d'une Mouette; & ordinairement son plumage est brun sur le dos, & blanc sous le ventre. Nous avons parlé de cet oiseau ci devant, à l'article de la Mouette. Le nom de Strundjager lui a été donné de l'inclination qu'il a pour

(*f*) *Sterna rectricibus maximis nigris*: Fauna Suecica, §. 129.

la fiente de ce dernier ; & c'eſt la ſeule ſingularité qu'il offre.

LE PERROQUET-PLONGEON.

Parmi tous les oiſeaux du Spitzberg, il n'en eſt point qui ait le bec plus ſingulier que celui-ci. Quoiqu'on lui ait donné le nom de Perroquet, il n'a cependant rien qui lui reſſemble. Son bec eſt fort large, rempli de petites raies de diverſes couleurs, & pointu par-deſſus & par-deſſous. La pointe de deſſus eſt un peu courbée, & celle de deſſous oblique. Ces deux parties du bec ont chacune environ trois pouces de large & autant de long. Au-deſſus & au-deſſous du bec quatre entailles ſe joignant enſemble, repréſentent de chaque côté un demi-cercle. Le vuide qui eſt dans ces entailles offre la même figure. Le plus haut de ces intervalles eſt noir, quelquefois bleu, & auſſi large que les trois autres. Au-deſſous & de chaque côté de ce même intervalle, eſt un trou un peu long ; c'eſt ſans doute ce qui forme ſes naſeaux.

L'entre-deux dans la partie inférieure du bec, qui correſpond à celle d'en-haut, eſt un peu plus large. Près de cette partie ſupérieure, du côté de l'œil, eſt un cartilage long, blanchâtre & rempli de trous. Au-deſſus de ce cartilage, & vers le dedans du bec, eſt une eſpèce de nerf, qui s'étend auſſi à la partie inférieure, & qui ſert à ouvrir & fermer le bec. Cet oiſeau a les pattes formées de trois doigts, liés par une peau rouge, & armés chacun d'un ongle extrêmement court, mais très-fort; ſes jambes ſont aſſez courtes & de couleur rouge; ſa marche reſſemble à celle de l'Oie. Un petit cercle rouge entoure ſes yeux. Ce cercle eſt ſurmonté d'une ſorte de petite corne toute droite; au-deſſous de l'œil, eſt encore une autre petite corne noirâtre. Sa queue eſt courte. La partie ſupérieure de ſa tête juſqu'aux yeux eſt noire, le reſte d'un beau blanc, ainſi que le col; un cercle noir ſemble lui faire un collier: ſon dos & le dehors de ſes aîles ſont auſſi noirs; mais le ventre eſt blanc. Ces oiſeaux ſe tien-

nent longtemps ſous l'eau, & ſe nourriſſent de petits poiſſons. Leur chair eſt d'aſſez bon goût.

Le Kirmew.

Cet oiſeau a le bec fort mince, fort pointu & auſſi rouge que du ſang. Les griffes & la peau de ſes pieds, ſont auſſi de cette couleur. Il paroît fort gros, ſurtout dans le temps qu'il ſe poſe à terre, parce que ſa queue & ſes aîles ſont d'une longeur extraordinaire : mais, après l'avoir plumé, on ne lui trouve pas plus de chair qu'à un Moineau. Le deſſus de ſa tête eſt noir & a la figure d'un capuchon. Tout ſon corps eſt d'une couleur argentée, ou d'un blanc gris, à la réſerve des côtés, du deſſous des aîles & de la queue, qui ſont auſſi blancs que neige. Les plumes des aîles ſont noires d'un côté. Cette diverſité de couleurs dans toutes les parties du corps, rend le Kirmew un oiſeau fort agréable. Ses œufs ſont fort bons, & ont à-peu-près le même goût que ceux de Vanneaux. Le jaune en eſt rouge, & le blanc bleuâtre. Cet

œuf a une de ses extrémités fort pointue. Le Kirmew vole courageusement contre ceux qui approchent de son nid, les mord, & fait de grands cris.

Le Mallemucke.

Le nom de Mallemucke est composé de deux mots Allemands, *malle* & *mucke* : le premier signifie fou, & le second moucheron. Il a été donné à ces oiseaux, parce qu'ils se laissent tuer facilement, & qu'ils s'attroupent comme des moucherons. Il y a beaucoup de variété dans la couleur de ces oiseaux : les uns sont tout gris, les autres moitié gris, moitié blancs ; & peut-être cette différence est elle celle du mâle à la femelle : notre auteur n'en parle point. Ils volent comme la Mouette, en frisant l'eau, & ne remuant les aîles que fort peu. Lorsqu'ils sont posés, ils ne peuvent prendre leur essor, s'ils ne trouvent quelque pente, à cause de la longueur de leurs aîles. Il n'est peut-être pas d'oiseau plus vorace que celui-ci : dans le temps de la pêche des Baleines, ils se

perchent ſur ces animaux, quoique vivants, & ils leur enlèvent de gros morceaux de graiſſe à coup de bec. Leur adreſſe à ſe procurer une grande force, n'eſt pas moins remarquable que leur voracité; en étendant ſur l'eau leurs aîles qu'ils ont fort grandes, & s'aidant de leurs larges pattes, ils enlèvent, au moyen de ces appuis, des morceaux de graiſſe beaucoup plus peſants qu'on ne pourroit ſe l'imaginer. Tandis que les pêcheurs ſont occupés à dépecer une Baleine, ces animaux viennent en ſi grande bande, qu'on eſt obligé de les chaſſer; mais ils ſont ſi avides de la graiſſe de cet animal, & ſi ſtupides, que quoiqu'on ſe jette ſur eux à grands coups de bâton, ils ne s'envolent point & ſe laiſſent aſſommer. Il eſt vrai que leurs plumes ſont ſi ſerrées & ſi épaiſſes, qu'il faut plus d'un coup de bâton pour en tuer un. Ces oiſeaux avalent tant de cette graiſſe, qu'on les voit quelquefois s'agiter violemment dans l'eau, pour rendre ce qu'ils ont mangé: ils ne l'ont pas plutôt rendu, qu'ils s'en

remplissent de nouveau, jusqu'à ce qu'ils tombent par un excès de satiété. * Lorsqu'une baleine est blessée, on voit une prodigieuse quantité de Mallemuckes suivre la trace de son sang; si elle est morte, ils se reposent sur son corps, & servent à la faire découvrir. Cet oiseau n'a que très-peu de chair, d'un mauvais goût & fort coriace; on ne peut en manger qu'après avoir pendu l'animal par les jambes, l'espace de deux ou trois jours, pour laisser écouler l'huile dont il est rempli, & l'avoir fait tremper quelques heures dans l'eau douce.

Tous ces différens oiseaux ne viennent au Spitzberg qu'après l'hiver, & n'y demeurent qu'autant que le soleil est sur l'horison. Dès que cet astre commence à disparoître, & que le froid augmente, ils s'en retournent: à cet effet, chaque espèce s'attroupe à part, & prend son vol pour un autre climat.

---

* M. Anderson a donné une description exacte d'un Mallemucke. *Hist. nat. du Groenland, p. 56 & suiv.*

On ne connoît que trois sortes de quadrupèdes au Spitzberg ; les Rhennes, les Renards & les Ours blancs. Nous donnerons, ainsi que nous l'avons annoncé, la description du Rhenne à l'article de la Lapponie.

LE RENARD.

Il n'y a point de différence entre les Renards du Spitzberg & les nôtres ; sinon qu'il y a beaucoup de variété dans la couleur des premiers : on en voit de blancs, de gris & de noirs.

L'OURS BLANC.

Les Ours blancs sont amphibies (t), & d'une forme toute différente de ceux qu'on voit ici. Ils ont la tête longue, semblable à celle d'un Chien, & le col assez allongé ; ils sont plus agiles, plus déliés que les autres Ours, &

(t) Au rapport de tous les voyageurs, ces Ours paroissent faire une espèce particulière, qui vivent dans l'eau comme sur la terre. Ils ne sont pas moins adroits à plonger pour attraper du poisson, qu'à ouvrir des fosses pour se repaître de cadavres.

d'une grandeur beaucoup plus considérable. Quelques-uns ont jusqu'à huit pieds de long. Ils aboient comme des chiens enroués. Leur poil est long & aussi doux que de la laine : leur museau, & les griffes dont leurs pattes sont armées, sont noires : la graisse de leurs pattes, lorsqu'elle est fondue, est un bon sudorifique & un remède souverain contre les douleurs de reins ; celle des autres parties du corps est comme du suif, & devient, après qu'on l'a fondue, aussi liquide que de l'huile ; on s'en sert de même dans les lampes. La chair de ces Ours est grasse & blanchâtre, comme celle du Mouton, mais d'un assez mauvais goût. Ces animaux ont la tête si dure, dit Martenz, qu'ils n'étoient pas seulement étourdis par des coups qui auroient pu assommer un bœuf. Ils nagent très-bien, plongent de même, & sentent de beaucoup plus loin qu'ils ne voient. Leurs dents, brûlées & réduites en poudre, sont un bon remède pour rendre au sang sa fluidité. Les plus jeunes se tiennent près des vieux, & se défendent

dent mutuellement jusqu'à se faire tuer plutôt que de s'abandonner. Ils vivent d'oiseaux & de leurs œufs, de Baleines mortes, & de toutes sortes d'animaux, même de ceux de leur espèce. Dès que la nuit de trois mois commence, les Ours disparoissent, & ne reviennent que lorsque le soleil reparoit sur l'horison (*u*). Ils attaquent

(*u*) Plusieurs Auteurs prétendent que cet animal passe ce temps à dormir. Ce qui est certain, c'est qu'on n'a jamais remarqué qu'il fit des provisions pour l'hiver.

Elien & Pline disent qu'un Ours vit quarante jours, en léchant seulement son pied droit.

Aristote & Pline rapportent que l'Ours ne naît pas plus gros qu'une souris, & qu'il croît pendant tout le cours de sa vie. La petitesse des yeux de cet animal semble favoriser cette opinion, qui est aussi celle de M. Perrault. Il faut remarquer, dit-il, que dans tous les animaux, dès que leur formation est apparente, les yeux sont si gros, à proportion du reste du corps, que chaque œil surpasse de beaucoup la grosseur de tout le reste de la tête, de même que la tête surpasse de beaucoup la grandeur du reste du corps. On peut donc juger, par la petitesse des yeux de l'Ours, quelle étoit la petitesse de tout son corps lors de sa naissance; ou bien il faudroit supposer

aussi les hommes & dévorent ceux qu'ils peuvent surprendre. Ces animaux paroissent friands de cette chair; ils déterrent un cadavre s'ils viennent à le sentir. Mr. Erich Pontoppidan, Evêque de Bergen, dit que les femmes enceintes sont particulièrement de leur goût; qu'ils les sentent à l'odorat, ou par instinct; & qu'ils font tout leur possible pour en tirer le fœtus, qui est pour eux un morceau très-délicat, sur tout s'il se trouve que ce soit un mâle (*x*).

---

une chose inouie, sçavoir, que ses yeux ne sont pas crus en proportion de son corps, comme ils sont aux autres animaux.

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux, par M. Perrault, grand in folio, pag. 34 & 39.

(*x*) Cette dernière observation est assez singulière : elle pourroit mériter quelque attention, si les traits de prudence que le même auteur attribue à l'Ours, tels que le talent de se saisir du fusil d'un chasseur, & de tirer avec beaucoup d'adresse contre ceux qui le poursuivent; la précaution, lorsqu'il est blessé, de prendre une grosse pierre entre ses pattes, & de se précipiter dans l'eau *pour dérober sa peau au chasseur, &c.* ne jettoient beaucoup de dé-

Un autre voyageur (*y*) qui paſſa l'hiver dans la Nouvelle Zemble, rapporte des exemples terribles de la férocité de ces Ours : trois matelots de ſon équipage furent déchirés & mangés par ces animaux : ils venoient quelquefois pluſieurs enſemble attaquer les Hollandois juſques dans leurs vaiſſeaux & dans la cabane qu'ils avoient bâtie pour paſſer l'hiver. La force de cet animal eſt ſi grande, qu'on en a vu enlever un taureau, une vache, & les emporter dans ſes pattes de devant, en marchant ſur celles de derrière (*z*).

---

fiance ſur ſes récits. *Voyez le quatrième volume des Voyages modernes, pages* 315 *&* 316.

(*y*) *Barentz, Hollandois.* Nous donnerons la deſcription de l'état cruel où il ſe trouva, à l'article de la Nouvelle Zemble.

(*z*) *Corneille le Brun.* Voyage en Moſcovie, chap. 2, pag. 108, in fol. Amſterdam, 1718.

Olaus Magnus, Archevêque d'Upſal en Suède, *Hiſtor. de gent. ſeptent. lib. XVIII, cap.* 26.

Le même rapporte, au chapitre 30, qu'un Ours enleva un jour une jeune fille aſſez jolie, qui ſe divertiſſoit avec ſes compagnes. Cet animal trouva cette fille ſi fort à ſon gré, que ſa voracité ſe chan-

Pour achever l'abrégé de l'histoire naturelle du Spitzberg, il ne nous reste plus qu'à parler des amphibies, tels que nous les avons désignés, des poissons qu'on voit sur ses côtes, & des insectes de mer. On ne nous a laissé aucune description des reptiles ni des insectes de terre.

Ces animaux sont en très-grand nombre; mais l'obligation que nous nous sommes imposée, ne nous per-

---

gea en l'amour le plus tendre & le plus complaisant; qui lui gagna le cœur de la fille. Ils vécurent plusieurs mois ensemble; & sans doute que cette fille trouvoit quelque plaisir dans une association de cette espèce, puisqu'elle ne revint dans sa famille qu'après que son amant eut été pris par des chasseurs. De ce commerce, ajoute notre auteur, il provint un nommé Ulfon, qui fut la souche d'une race d'hommes très-rusés & très-forts. Nous ne sçavons que croire d'un fait si extraordinaire. Le rang & la considération dont jouissoit notre auteur, ne nous laisseroient aucun doute sur la probabilité d'une aventure si merveilleuse, si nous ne trouvions, à chaque page de la même histoire, des traits fabuleux & incroyables, qui annoncent un homme simple, bien plus crédule qu'instruit. Nous en citerons encore quelques exemples dans la suite de cet ouvrage.

met de décrire que ceux qui peuvent intéresser par une forme ou des propriétés singulières. Tels sont les Veaux ou Chiens marins, les Chevaux ou Bœufs marins, dans la première classe. La Baleine, le Poisson à scie, la Licorne, dans sa seconde. Le Hanneton marin, & l'Entonnoir de mer, dans la dernière.

LE VEAU OU CHIEN-MARIN (*a*).

Ces animaux ont la tête semblable à celle d'un Chien, les oreilles écourtées, la forme d'un Veau, & six à huit pieds de long (*b*). Leurs quatre pieds, ressem-

(*a*) On leur donne encore en François le nom de Lamentin; en Anglois celui de Sealcs; & en Indien celui de Manati. *Voyez l'Histoire universelle des Voyages de Duperrier de Montfrasier, in 12, 1707, pag.* 264 & 265. Il dit que les peaux de ces animaux indiquent toutes les variations de la mer.

(*b*) On trouva beaucoup de cervelle à un Veau marin qui fut disséqué à l'Académie des Sciences; ce qui est contre l'ordinaire des poissons. Aussi, loin qu'il en ait la stupidité, on raconte des merveilles de son intelligence. Pline assure qu'on en faisoit voir à Rome qui répondoient quand on les appelloit,

blans à des pattes d'Oies, font garnis de cinq griffes jointes par une membrane noire. Au-dessous du museau, & sur les yeux, en forme de sourcils, ils ont une barbe & quelques poils; mais rarement plus de quatre en ces derniers endroits. Leur peau est couverte d'un poil court. Ils sont de diverses couleurs & marquetés comme les Tigres. Leurs dents sont aussi affilées que celles d'un Chien, & peuvent fort bien couper un bâton gros comme le bras. Ces animaux vont à terre paître l'herbe, & se reposer (*c*). Leur queue est fort courte. Ils aboient comme des Chiens enroués, & leurs petits miaulent comme des Chats. Lorsqu'on veut les tuer, on les approche sur la glace en faisant

---

& qui de la voix & du geste saluoient le peuple dans les théâtres. Il dit aussi que le poil d'une peau de Veau-marin a la propriété singulière de se hérisser, ou s'applatir, suivant le flux ou le reflux. *Mém. de l'Acad. des Sciences, avant 1699, Tom. III, pag.* 189.

(*c*) Ce sont les *Phocæ* des anciens que Protée menoit paître. *Mém. de l'Acad. des Sciences, an* 1669, *pag.* 84.

de grands cris ; alors ils lèvent le museau, & allongent le col comme des Levriers. On leur donne des coups de bâton sur le museau, & ils sont bientôt étourdis : mais il faut les tuer promptement ; sans cela, ils se relèvent & se défendent en mordant. Il y en a même qui courent après ceux qui les attaquent avec autant de vîtesse qu'une personne, quoique leurs pattes de derriere ne leur servent qu'à se traîner, & qu'ils paroissent plutôt ramper que marcher. Outre qu'ils ont une odeur insupportable, ils lancent encore quelquefois derriere eux une fiente empestée, qui fait arrêter ceux qui les poursuivent. Leur graisse sert à faire la meilleure huile de poisson ; leur chair est de mauvais goût & très-huileuse.

Les Veaux ou Chiens de mer sont de la plus grande utilité à tous les Sauvages du Nord. La chair leur sert de nourriture ; le sang de médecine ; la peau d'habillemens, & de cordages pour leurs bateaux. Ils trouvent encore dans les intestins, les nerfs, les ten-

dons, les fibres & les os de cet animal, des vîtrages, des voiles, du fil à coudre, de la ficelle & les ustenciles de leur ménage, de chasse & de pêche. On en verra des exemples à la description des Groenlandois.

Le Cheval ou Bœuf-marin, ou Vache-marine.

Le Bœuf-marin ressemble beaucoup à l'animal qu'on vient de décrire, à l'exception qu'il est gros comme un Bœuf. Sa peau a bien un pouce d'épaisseur, surtout auprès du col. Quelques-uns l'ont couverte de poil rouge, d'autres d'un poil gris, ou jaune. Leur gueule est comme celle d'un Lion. Ils ont, à la machoire d'enhaut, deux dents recourbées, pesantes, solides, légèrement cannelées, & longues d'un pied, quelquefois de deux, & même davantage. Ces deux dents sont si blanches, qu'elles ont été longtemps aussi estimées que l'ivoire. Les Bœufs-marins ont les yeux fort élevés au-dessus du nez & bordés de sourcils, comme les quadrupèdes terrestres : ces yeux sont aussi

rouges que du sang ; & quand ils sont fixés sur quelque objet, ils paroissent affreux. Ces animaux sont furieux & pleins de courage : ils se rassemblent quelquefois en grand nombre sur la glace, où ils dorment ; mais pendant ce temps, il y en a toujours un qui fait sentinelle.

» J'ai souvent remarqué, dit notre » Allemand, que lorsqu'on en est tout » proche, il y en a un qui donne un » coup de dent à son voisin, celui-ci à » un autre, &c. De cette façon, dans un » instant, ils se trouvent tous éveillés ; » alors ils se dressent sur leurs pattes de » devant, portent des regards affreux » sur les chaloupes qui les approchent, » & sautent dans l'eau en poussant des » mugissemens effroyables. «

Ces animaux ne pouvant pas toujours vivre dans la mer, ils se reposent souvent à terre, dans des endroits escarpés, sur lesquels ils grimpent à l'aide de leurs dents. Tant qu'ils ont quelque force, ils se défendent réciproquement. S'ils voient un de leur espèce pris ou blessé, ils vont droit à la chaloupe, sans

crainte, & s'efforcent d'y entrer pour délivrer le prisonnier, ou pour venger le mal qu'on lui a fait. Ils grincent des dents, & tâchent de mordre en mugissant d'une façon terrible : quelques-uns même plongent sous la chaloupe, & cherchent à la percer avec leurs dents, ou à la renverser. Tant qu'ils sont en vie, ils ne quittent point la partie; &, si des pêcheurs se trouvent dans ce cas, il ne leur reste d'autre ressource que la fuite. Les Bœufs-marins les poursuivent jusqu'à ce qu'ils les aient perdu de vue; cela arrive bientôt, parce que leur grand nombre les embarrasse les uns les autres. Lorsqu'on a tué un de ces animaux, on lui coupe la tête pour lui arracher les dents. Sa langue, qui est pour le moins aussi grosse que celle d'un Bœuf, est passablement bonne, étant bouillie toute fraîche; mais, si on la garde deux ou trois jours, elle devient rance & huileuse.

LA BALEINE.

Avant que d'entrer dans la descrip-

rion de la Baleine, il eſt néceſſaire d'avertir qu'il y en a de bien des eſpèces ; & que le mot *Baleine*, ſuivant Bochard, ſignifie en Syriaque, ſeigneur des poiſſons. C'eſt ce qui fait que l'on comprend aſſez ſouvent tous les poiſſons monſtrueux dans la claſſe des Baleines, *in genus Cetacæum*.

Nous ne nous attacherons ici qu'à parler de l'eſpèce de Baleine qui occaſionne les voyages du Nord, & à qui on donne proprement le nom de Baleine.

A l'article du Japon, nous en décrirons une autre eſpèce connue ſous le nom de Cachalot. Celle-ci porte le blanc de Baleine ; l'ambre gris ; elle a une gueule armée de dents, & ſurpaſſe toutes les autres eſpèces en groſſeur & en longueur.

Ce poiſſon eſt le plus gros & le plus grand de tous les habitans de la mer, & peut-être de tous les animaux. Sa conformation intérieure rend la Baleine tout-à-fait ſemblable aux animaux terreſtres. Elle a le ſang chaud, & reſpire par le moyen des

poumons. C'eſt par cette raiſon qu'elle eſt obligée de venir ſouvent prendre l'air hors de l'eau. Sa figure eſt monſtrueuſe, & repréſente aſſez bien une forme de cordonnier renverſée. Aux deux côtés de ſa mâchoire ſupérieure, ſont de longs poils, qui pendent en forme de barbe, & qui s'ajuſtent obliquement dans la mâchoire d'en bas, comme dans un fourreau, en embraſſant, pour ainſi dire, la langue des deux côtés. Cette barbe a dix à douze pieds de longs; c'eſt de-là qu'on tire ces côtes de baleine qui ſervent à faire des buſques, des corps d'enfans, &c. Sur ſa tête s'élève une eſpèce de loupe qui a deux trous, l'un vis-à-vis de l'autre, courbés en manière d'S. Lorſque la Baleine eſt bleſſée, c'eſt par ces trous qu'elle fait jaillir l'eau avec une impétuoſité ſi grande, que le bruit qui en réſulte ſe fait entendre auſſi loin que du gros canon, & reſſemble au ſifflement d'une mer agitée. La couleur de ces animaux au ſoleil, eſt fort belle, & les petites ondes qui paſſent ſur leur dos ont l'éclat de l'argent. Il y a des

Baleines toutes blanches, quelques-unes marbrées de noir & de jaune : on en voit d'autres tout-à-fait noires, mais non pas d'un noir égal ; c'est-à-dire, que les unes sont d'un noir luisant comme du velours, d'autres de couleur de charbon, &c.

Leur grandeur commune est depuis cinquante à quatre-vingt pieds (*d*),

(*d*) Grand nombre de voyageurs & d'auteurs semblent avoir pris plaisir à nous décrire des monstres marins, qu'ils appellent Baleines, d'une grosseur inconcevable.

Strabon parle d'une Baleine, à qui il donne le nom de Physetère, de deux cens coudées de long.

Pline & Solin enchérissent encore sur ce voyageur, & donnent à quelques Baleines neuf cens soixante pieds de grandeur.

L'Archevêque d'Upsal, avec sa simplicité ordinaire, nous peint un de ces animaux d'une grosseur si considérable, que l'orbite de chacun de ses yeux auroit pu contenir vingt hommes assis. *Hist. de gent. septent. lib. XXI, pag.* 739.

Le Père Fournier, Jésuite, nous fait le portrait d'une autre Baleine d'une grosseur énorme : ce récit est accompagné de tant de circonstances, qu'il n'est guère possible de révoquer en doute la monstruosité de ce poisson : voici ses termes. Sous Philippe II,

& on en tire communément soixante-dix ou quatre-vingt barrils de graisse. Corneille le Brun rapporte qu'un capitaine François, de Bayonne, lui dit avoir pris une Baleine qui avoit des dents de cinq pouces de long, au lieu de côtes (*e*); qu'il avoit rempli sept barrils & demi du sel qu'elle avoit sur le derriere du col : il ajouta qu'on rafinoit ce sel à Bayonne, pour le transporter ensuite en pays étranger; & qu'il avoit une vertu admirable pour éclaircir le teint des femmes & leur donner un certain air de jeunesse. Le courage de cet animal ne répond point du tout à

Roi d'Espagne, il parut une Baleine qui avoit des aîles, & qui marchoit sur l'eau comme un navire. Un vaisseau lui ayant rompu une aîle d'un coup de canon, ce monstre entra, avec une rapidité inconcevable, dans le détroit de Gibraltar, en poussant des meuglemens horribles, & vint échouer à Valence. Le crâne de sa tête étoit si grand, que sept hommes pouvoient y entrer, & un homme à cheval se tenir dans sa gueule. On trouva deux hommes dans son ventre. On voit encore à l'Escurial sa mâchoire, qui a dix-sept pieds de long. *Hydrographie in fol. Paris*, 1643, *liv. IV*, *pag.* 240.

(*e*) C'étoit vraisemblablement un Cachalot.

sa grosseur ni à sa force. Dès qu'il apperçoit un homme, ou une chaloupe, il se cache sous l'eau, & prend la fuite. Mais, lorsque sa fureté exige qu'il se défende, les hommes & les chaloupes ne l'embarrassent pas plus qu'un grain de sable ; il fait tout sauter en mille pièces. Toute la force d'une infinité d'autres poissons n'est rien en comparaison de celle de la Baleine ; lorsqu'on l'a dardée, & qu'on la poursuit, elle fait souvent filer plusieurs centaines de brasses de cordes (*f*) de cinq à six pouces de diamètre ; &, nageant avec plus de rapidité qu'un oiseau ne vole, elle étourdit ceux qui la poursuivent. Cependant, quelle que soit sa force, elle ne peut nuire à un vaisseau, comme bien

(*f*). On peut juger de la force d'une Baleine, par le fait ci-après. Le même Martenz dit que près de saint Kilda (petite isle au de-là de l'Ecosse), ayant jetté la sonde sur cent vingt brasses d'eau, par un temps calme, cette sonde étoit si pesante, que vingt hommes avoient peine à la retirer. La sonde fait un poids d'environ trente à quarante livres, & est attachée à une corde grosse comme le pouce.

des gens se le persuadent. Quand elle y donne un coup de queue, elle se fait plus de mal qu'au bâtiment : il arrive cependant qu'elle arrête quelquefois la course d'un navire en s'y attachant (*g*). Les os de cet animal, quoiqu'aussi durs que ceux de tous les quadrupèdes, sont poreux comme une éponge, fort creux, & remplis de moëlle. L'intérieur de ces os ressemble assez à des rayons de miel. La partie génitale des Baleines est un nerf proportionné à la grandeur de cet animal ; il a sept à huit pieds de long ; il est entouré d'une double peau, & ressemble à un couteau qui est dans son étui. La partie de la femelle ne diffère point de celle des animaux terrestres à quatre pieds : on distingue une ma-

(*g*) Linscot rapporte avoir été arrêté, pendant quatorze jours, en pleine mer, par une Baleine qui s'étoit attachée à la quille de son vaisseau.

Pereira, autre navigateur, confirme le même fait, en observant que son navire avoit cependant cent pieds de quille. *Hydrograph. du Père Fournier*, *pag.* 731.

melle avec des trayons, semblables à ceux d'une Vache, & de même remplis de lait. On assure que, pour s'accoupler, ces animaux se tiennent droits, la tête hors de l'eau (*h*). Les fémelles n'ont jamais qu'un ou deux petits à la fois, & on ignore le temps qu'elles les portent. Lorsqu'ils viennent au monde, ils ont environ vingt pieds de long (*i*). Ces animaux sont tourmen-

---

(*h*) Willougby rapporte à ce sujet que les Baleines s'étant une fois accouplées, ne manquent pas de se faire réciproquement toutes les caresses qu'inspire l'amour le plus affectueux, & d'entretenir ainsi leur union conjugale jusqu'à la mort. Il ajoute que, lors de l'accouplement, ces animaux s'embrassent avec leurs nageoires comme avec des bras, & qu'ils restent une demi-heure & quelquefois une heure entière dans les doux ravissemens de ces tendres étreintes. *De piscibus*, in *fol.* 1686, *pag.* 39.

(*i*) En 1620 on vit sur les côtes de l'Isle de Corse une Baleine échouée qui avoit cent pieds de long. Sa graisse seule pesoit cent trente-cinq mille livres. Comme c'étoit une femelle, on trouva dans son ventre un fœtus qui avoit trente pieds de long, & qui pesoit quinze cens livres. *Willougby*, *pag.* 36 & 37.

tés, surtout dans les chaleurs, par des espèces de poux, faits à-peu-près comme les écrevisses: ces insectes ne se tiennent qu'aux endroits où la Baleine ne peut pas se frotter. Ils s'y attachent si fortement, qu'il faut couper le morceau de la peau pour les enlever. La Baleine n'a rien de bon à manger, qu'un peu de chair vers sa queue, & la langue, qui n'est proprement qu'un gros morceau de graisse, dont on peut remplir plusieurs tonneaux. Un homme qui a servi à la pêche des Baleines en 1686, dit avoir mangé de cette chair, & l'avoir trouvée aussi bonne & aussi délicate que du lard frais. On croit, avec assez de raison, ajoute-t-il, qu'elles ne vivent que de petits insectes, qui paroissent sur la mer, & qui ne sont pas plus gros que des moucherons. Il est certain, du moins, qu'il y a toujours une quantité de ces insectes marins autour d'elles; & que le passage étroit de leur gosier ne leur permet d'avaler que de fort petits animaux, qu'elles ramassent avec leur barbe. Ceci ne doit s'entendre que de la Baleine proprement dite.

D'autres voyageurs assurent qu'aux environs de Hitland, on prit une Baleine dans laquelle on trouva plus d'un tonneau de Harengs. Cette espèce de Baleine est connue sous le nom de Nord-caper, parce qu'elle se tient près du Nord-cap, par où passent les Harengs lorsqu'ils descendent du Pole (*k*). Le Nord-caper a une ruse remarquable pour se nourrir : Après avoir amassé, dans un endroit serré, autant de Harengs qu'il lui est possible, en leur donnant la chasse ; d'un coup de queue, il excite un tourbillon très-rapide & capable même d'entraîner de petits canots. Cette petite tempête étourdit & comprime tellement les malheureux Harengs, qu'ils se précipitent par milliers dans sa gueule, qu'il tient ouverte ; il les y attire encore, en aspirant l'eau, qui les porte dans son estomach, comme dans un gouffre.

Les détails de la façon de pêcher la Baleine, quoique peu agréables, formant

(*k*) Nous parlerons de la façon dont ils arrivent, à l'article de l'Islande.

un objet intéressant dans le commerce; nous avons cru devoir les insérer dans un ouvrage où nous voulons faire marcher l'utilité à la suite de l'agrément. On les trouvera à la fin du Spitzberg.

Poisson a scie, ou Xiphias.

Ce Poisson (*l*) est ainsi nommé, d'un os long & large en forme de scie, qui lui sort du museau, & qui a de chaque côté plusieurs dents pointues, comme celles d'une scie. Ces Poissons ont depuis deux jusqu'à vingt pieds de long. Ils sont remarquables par leur antipathie pour la Baleine. Ils s'attroupent autour d'elle, & ne la quittent point, qu'ils ne l'aient tuée. Ils n'en mangent que la langue, & abandonnent tout le reste. Lorsqu'on voit un combat entre la Baleine & le Poisson à scie, on peut en attendre l'é-

---

(*l*) Les Allemands le nomment *Haaghwisch* ou Gladiateur. On l'appelle encore Espadon, mais improprement; ce dernier porte au lieu de scie un os de même longueur que le Xiphias, mais il est uni & sans dents, large à la racine, & terminé en pointe comme une lame d'épée.

vénement; on est sûr de voir tuer la Baleine, & de la prendre sans aucun danger.

LICORNE DE MER, OU NARWAL.

Sans entrer dans une ample dissertation pour prouver que la corne de ce poisson, & dont il a tiré son nom, est une dent, & non pas une corne; nous nous renfermerons dans la description que les voyageurs au Nord nous donnent de l'animal. Il y a toute apparence que ce n'est pas ce poisson que l'Ecriture a en vue dans les différens endroits où elle parle des Licornes. Elle les considère toujours comme des animaux terrestres du Midi ou du Levant. Ce qui peut servir d'ailleurs à faire voir que cette corne est bien plutôt une dent; c'est qu'elle est enfoncée dans la partie gauche de leur mâchoire supérieure, en ligne horisontale; au lieu d'être attachée à son front perpendiculairement comme les cornes (*m*)

(*m*) Willougby paroît être aussi de ce sentiment. *Voyez son Histoire des Poissons, pag.* 43.

des autres animaux (*n*). Cependant, jusqu'à présent, on n'a point encore découvert de Licornes terrestres ; ou si peu de personnes ont dit en avoir vu, qu'on peut regarder cet animal comme fabuleux. La Licorne, dont il est ici question, est aussi grosse qu'un Bœuf, & ressemble par le corps au Veau-marin. Les unes ont la peau noire, les autres d'un gris pommelé ; mais toutes sont blanches sous le ventre. Leur longueur est depuis vingt jusqu'à soixante pieds. Une longue corne, ou plutôt une dent leur sort de la mâchoire supérieure ; elles la tiennent levée en nageant, & l'on en voit quelquefois un grand nombre dans cette situation. Cette dent est faite en ligne spirale ou colomne torse, & diminue de grosseur à mesure qu'elle s'éloigne de sa racine. Elle est proportionnée à la grandeur de l'animal, &

(*n*) Ou, pour parler en terme d'Anatomiste, c'est que cette corne est enfoncée dans la mâchoire par gomphose, comme les dents, au lieu d'être attachée au front par symphise, comme les cornes.

porte jusqu'à quatorze pieds de long(*o*). Ces poissons vont quelquefois se coucher sur le rivage, & sont alors aisés à prendre. La Licorne est à la Baleine, ce que le Rhinocéros est à l'Eléphant; elle se bat contre elle, & la perce avec sa dent (*p*). On dit même qu'il y a eu des navires qui en ont été heurtés avec tant de force, qu'ils se sont ouverts & ont coulé à fond.

LE HANNETON-MARIN.

Ce poisson, d'après la description qu'en donne notre voyageur, est tout-

(*o*) On attribuoit anciennement de grandes vertus alexitaires à cette corne, qui étoit très-chère & très-estimée des curieux. On a reconnu, par un grand nombre d'expériences, que ses propriétés si vantées n'existoient que dans la tradition, & qu'elles sont les mêmes que celles de la corne de cerf, de chèvre, & de l'ivoire. *Voyag. aux Pays Septent. par la Martinière : in 12, Paris, 1676, page 313.*

(*p*) On a trouvé quelquefois sous terre, à une profondeur considérable, de ces dents, qu'on prenoit pour un ivoire fossile. *Voyez le Monde souterrain du P. Kircher, liv. VIII, pages 63 & 64, in-fol. Amsterdam, 1664.*

à-fait singulier. Il est fait à-peu-près comme une navette, large & épais par le milieu, mince & pointu par les deux bouts, de la grosseur d'un Hanneton. Sa tête est large, ronde, fendue dans le milieu, & garnie de petites cornes, de la grosseur d'une paille. Sur le devant, il a deux rangées de petits boutons, trois de chaque côté : on ne peut distinguer si ce sont des yeux. Sa bouche est jaune & noire. Ce petit poisson est si transparent, qu'on lui voit les entrailles. Tout son corps est de la couleur d'un blanc d'œuf, & se dissout dans les mains.

Poisson glaireux ou Entonnoir de mer.

Cet insecte n'est pas moins remarquable que le premier. Il a, vers le haut, une ouverture, comme une plume d'Oie ; & c'est peut-être sa bouche. Ce tuyau entre comme un entonnoir dans une cavité ; c'est pourquoi notre observateur l'a nommé Entonnoir de mer. De ce trou descendent jusqu'au-delà de la moitié du corps,

quatre

quatre raies, deux à deux, directement opposées les unes aux autres; deux coupées en travers, & deux qui ne le sont pas. Les premières ont de largeur environ la moitié d'une paille; les autres sont une fois plus larges, & ressemblent au dos d'un serpent. Du milieu de l'entonnoir partent encore quatre autres raies, qui descendent plus bas que les autres, & aussi semblables au dos d'un serpent. Ces huit raies colorées en rouge, jaune & bleu, font le même effet que l'arc-en-ciel. Cet insecte paroît comme une fontaine qui auroit huit jets-d'eau. Au dedans de l'entonnoir, on voit comme un nuage qui se partage, & qui paroît être les entrailles de l'animal. Tout le corps est aussi blanc que du lait, & pèse environ quatre onces; il se dissout dans les mains, comme le Hanneton-marin; mais sans causer aucun mal. Il diffère, en cela, des Orties de mer d'Espagne; celles-ci s'attachent à la peau, la brûlent, y font venir des ampoules, ou causent des érésipelles.

DE LA PÊCHE
DE LA BALEINE.

De toutes les pêches qui se font dans les mers, celle de la Baleine est sans contredit la plus difficile & celle qui apporte le plus de profit.

Quelque utile qu'elle soit, il s'est passé bien des siècles sans que les hommes aient osé la tenter. C'étoit au temps de Job une entreprise qu'on regardoit si fort au-dessus de leurs forces, que Job même se sert de cet exemple pour leur faire sentir leur foiblesse, en comparaison de la Toute-Puissance Divine. « Homme, enlèveras-tu la Baleine avec l'hameçon? » & lui lieras-tu la langue avec une » corde? Lui passeras-tu un anneau » dans le nez? & lui perceras-tu la » mâchoire avec le fer? La réduiras-» tu à la supplication & à la prière? » Fera-t-elle un pacte avec toi? & sera-t-elle ton esclave éternelle? Te joueras-tu d'elle comme de l'oiseau?

» & servira-t-elle d'amusement à ta
» servante ? Tes amis la couperont-
» ils en pièces, & tes négocians la tra-
» fiqueront-ils par morceaux ? Rem-
» pliras-tu ton filet de sa peau, &
» de sa tête le réservoir des poissons ?
» Mets ta main sur elle, souviens-toi
» de la guerre & ne parle plus. «

Il paroît que cette pêche a été entièrement inconnue des anciens, & ils ne nous apprennent rien sur cet objet. Si Pline rapporte que l'Empereur Claude a donné le plaisir au peuple Romain d'une espèce de pêche où l'on prit une Baleine, il observe en même temps que ce monstre marin avoit échoué au port d'Ostie; qu'aussitôt qu'on l'apperçut dans le détroit, l'Empereur en fit fermer l'entrée avec des cordes & des filets; & que ce Prince, accompagné des archers de la garde Prétorienne, en fit monter un certain nombre dans des esquifs & des brigantins, qui lancèrent plusieurs dards à cet animal dont il fut blessé à mort; que, dans le combat, il jetta une si prodigieuse quantité de sang

par son évent ou tuyau, qu'il en mit à fond l'un des esquifs. Mais cette histoire est rapportée comme un fait rare & singulier. Ainsi il demeure toujours pour constant que l'usage de cette pêche n'étoit pas commun.

Rien encore ne le prouve mieux que le peu d'avantage qu'on retiroit d'une Baleine morte. Tuba, Roi de Mauritanie, écrivant au jeune Caïus César, fils d'Auguste, lui manda qu'on avoit vu en Arabie, (q) où elles avoient échoué, des Baleines de six cens pieds de long, & de trois cens soixante de large. Il ajoute que les marchands Asiatiques recherchoient avec grand soin la graisse de la Baleine & des autres poissons de mer; qu'ils en frottoient leurs chameaux pour les garantir des grosses mouches appellées *Taons* qui craignent fort cette odeur. Voilà, selon Pline, tout l'avantage que l'on tiroit alors des Baleines.

Le même Auteur fait ensuite men-

(q) Gesner, *de Aquatilibus*, lib. IV, pag. 131 in fol. Tiguri, 1558.

tion de quarante-deux sortes d'huiles ; & l'on n'y trouve point celle de ce poisson. On sçavoit encore si peu en tirer parti sous les règnes de Vespasien, de Tite, de Domitien, & de Nerva, que Plutarque rapporte que plusieurs Baleines avoient échoué en donnant de travers aux côtes de la mer, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail ; que lui-même en avoit vu dans l'isle d'Ancyre ; qu'une entre les autres, que les flots avoient jettée sur le rivage proche la ville de Brêmes, avoit tellement infecté l'air par sa putréfaction, qu'elle avoit mis la peste dans la ville & dans les environs (*r*).

Les Basques, & sur-tout ceux qui habitent le pays de Labour, sont les premiers Européens qui aient entrepris cette pêche, malgré l'âpreté des mers du Nord (*s*), & les mon-

(*r*) Voyez l'Encyclopédie, au mot *Baleine*.

(*s*) Voyez le recueil des différens traités de Physique & d'Histoire naturelle, par M. Deslandes, tom. II, pag. 98.

tagnes de glace qu'il falloit traverser.
Voici comme on prétend que nos Biſcayens du Cap-Breton, près de Bayonne, & quelques autres pêcheurs, ont été engagés à la pêche de la Baleine. Il paroît tous les ans ſur leurs côtes, vers l'hiver, de ces Baleines qui n'ont point d'évent, & qui ſont fort graſſes. L'occaſion de pêcher de ces poiſſons ſe préſenta donc dans leur pays, & ils en profitèrent. Ils ſe contentèrent de ces Baleines pendant fort long-temps; mais l'obſervation qu'ils firent enſuite, que ces monſtrueux poiſſons ne paroiſſent dans les mers de ces pays-là qu'en certaine ſaiſon, leur fit naître le deſſein de tenter de découvrir leur retraite. Quelques pêcheurs du Cap-Breton s'embarquèrent, & firent voile vers les mers de l'Amérique; & l'on aſſure que ce fut eux qui découvrirent les premiers les iſles de Terre-Neuve, la Terre ferme du Canada, environ cent ans avant les voyages de Chriſtophe Colomb; & qu'ils donnèrent le nom de Cap-Breton, leur patrie,

à une de ces isles, nom qu'elle porte encore (*t*).

Ceux qui sont de ce sentiment ajoutent que ce fut l'un de la nation de ces Biscayens, qui donna avis de cette découverte à Colomb l'an 1492, & que celui-ci s'en fit honneur; d'autres croient que ce ne fut que l'an 1504 que ce premier voyage fut entrepris par les Biscayens, auquel cas il feroit postérieur à celui de Colomb. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils découvrirent, dans les mers qui sont au nord de l'Amérique, un grand nombre de Baleines; mais, en même temps, ayant aussi reconnu qu'elles sont encore plus abondantes en Morue, ils ont préféré la pêche de ce dernier poisson. Celle de la Baleine d'ailleurs leur étoit devenue presque dommageable, parce qu'ayant préféré le détroit de Davis aux côtes de Groenland, ils avoient trouvé le détroit, les trois dernières années qu'ils y avoient été,

(*t*) Encyclopédie, au mot *Baleine*.

très-dépourvu de ces poissons. Ce sont eux qui les premiers ont enhardi aux différens détails de cette pêche, les peuples maritimes de l'Europe, & principalement les Hollandois, qui en font un des plus importans objets de leur commerce. Ils y emploient aujourd'hui trois à quatre cens navires & environ deux à trois mille matelots; ce qui leur produit des sommes très-considérables. Ils fournissent seuls ou presque seuls toute l'Europe, d'huile & de fanons de Baleine. Ils envoient tous les ans dans nos ports sept à huit mille barrils d'huile, & du savon à proportion.

L'huile sert à bruler, à faire le savon, à la préparation des laines, des draps; aux Corroyeurs, pour adoucir les cuirs; aux Peintres, pour délayer certaines couleurs; aux gens de mer, pour engraisser le brai qui sert à enduire & spalmer les vaisseaux; aux Architectes & aux Sculpteurs, pour une espèce de détrempe avec du blanc de céruse ou chaux, qui en durcissant fait croute sur la pierre & la garantit des

injures du temps. A l'égard des fanons, leur usage s'étend à une infinité de choses utiles : on en fait ainsi que nous avons dit, des busques, des parasols, des corps, & autres ouvrages.

Aujourd'hui, les dangers que l'on court à la pêche des Baleines sont si bien prévus, qu'on les compte pour très-peu de chose. Rien de plus admirable que les moyens inventés par les hommes pour servir leurs intérêts ; & rien de mieux raisonné que l'adaptation qu'ils sçavent faire de leur industrie aux circonstances les plus dangereuses.

La pêche de la Baleine est une de ces circonstances. Considérons donc un peu de quelle façon des êtres foibles & sans défense osent attaquer des animaux dont la force & la grosseur énorme devroient les faire fuir, au lieu de les attirer.

Lorsque l'on est arrivé à l'endroit où se fait le passage des Baleines, on commence par bâtir le fourneau destiné à fondre la graisse & à la convertir en huile. Le navire se tient tou-

jours à la voile. A ses côtés, sont les chaloupes prêtes à voguer au premier cri d'un matelot qui est en vedette au haut du mât de hune. Dès qu'il apperçoit une Baleine, il en donne avis aux gens de l'équipage, qui se dispersent aussitôt dans les chaloupes, munis de cordages, de coutelas, de lances & de harpons. Sept à huit cens chaloupes se trouvent ordinairement dans le même quartier pour cette pêche (*u*).

Les lances sont composées d'un fer d'environ quatre pieds, & d'un manche de bois du double à peu près de longueur.

Le harpon, aussi de fer, est de figure triangulaire semblable à une flêche. Le dos en est épais comme un couperet, afin qu'il ne puisse pas couper par ce côté, ni se détacher aisément, si la Baleine cherchoit à s'en débarrasser. Le cas arrivant, les gens d'une autre chaloupe lui lancent un

(*u*) Recueil des Voyages au Nord, de Bernard, tom. I, pag. 71.

harpon, & elle appartient aux derniers.

La longueur de ce harpon eſt de trois pieds : il a un manche de bois plus épais par le haut que par le bas, & creux comme un entonnoir. A ce moyen, le harpon étant plus lourd par le bas que par le haut, ſa pointe tombe toujours perpendiculairement ſur le poiſſon.

On attache cet inſtrument à une corde de ſix à ſept braſſes de long & d'environ un pouce de groſſeur, faite du chanvre le plus fin, & non goudronnée. Cette harpoire qui tient au fer près du manche, eſt liée par une bonne épiſſurre à un funin d'environ cent vingt braſſes, bien goudronné, & fait d'un chanvre gros & rude.

Les meilleurs harpons ſont ceux d'acier, trempé de manière qu'ils puiſſent ſe plier ſans ſe rompre. Le temps le plus favorable pour lancer le harpon, eſt lorſque la Baleine rejette l'eau, ou quand la mer vient briſer contre les glaces. Le bouillonnement de l'eau & le ſifflement des

vagues, empêchent que les Baleines, qui se plaisent dans ces endroits où elles se frottent contre les glaçons, n'entendent le mouvement des rames; mais, lorsque la mer est calme, il est très-difficile de les approcher.

Est-on arrivé à portée d'une Baleine? le harponneur, debout sur le devant de la chaloupe & tenant le harpon de la main gauche avec la première des deux cordes, le lance avec violence de la droite. Le grand point est de l'attraper au-dessous de l'ouie, ou dans l'endroit du dos qui est le plus gras. La raison en est qu'outre que ces endroits sont les plus sensibles, ce sont ceux où le harpon entre le plus aisément. La tête offre beaucoup moins de prise: les os y sont très-durs, & il ne s'y trouve que fort peu de graisse. La précaution avec laquelle la Baleine la présente, lorsqu'elle est vivement poursuivie, donne lieu de croire qu'elle n'ignore pas que cette partie est la plus propre à résister aux coups (x).

(x) Recueil des Voyages au Nord, tom. II, pag. 174.

On s'efforce auſſi de la percer avec les lances aux parties naturelles, parce qu'elle y eſt extraordinairement ſenſible; & l'on a même obſervé qu'un coup de lance dans cet endroit, lorſqu'elle eſt prête à mourir, lui fait trembler tout le corps.

La Baleine, étant bleſſée, plonge avec une telle force que le bord de la chaloupe inclinée ſe trouve au niveau de l'eau; &, comme elle eſt entraînée fort loin & plus vîte que le vent, elle ſeroit en très-grand danger d'être ſubmergée, ſi l'on ne laiſſoit filer la corde avec une extrême attention; car il faut qu'elle file préciſément par le milieu de la chaloupe, autrement elle couleroit bas. On doit avoir auſſi la précaution de mouiller continuellement l'endroit où coule la corde, de peur que la rapidité du mouvement ne lui faſſe prendre feu. Si-tôt que le harpon eſt lancé, tous ceux qui ſont dans la chaloupe abandonnent leurs rames, & font face à la Baleine. Un d'entre eux ſur le derrière de la barque la dirige avec l'aviron di-

rectement du côté où elle file ; & veille sur les matelots, afin qu'ils s'approchent ou s'éloignent de la Baleine : les autres sont occupés à lâcher la corde ; &, quand ils n'ont pas la force de la retenir, ils la roulent autour du banc. Plusieurs chaloupes suivent, ayant chacune quatre à cinq paquets de funin de cent à cent vingt brasses de long, roulés avec beaucoup de précaution, crainte qu'ils ne se mêlent en filant. Lorsque la corde d'une chaloupe ne suffit pas, on y attache celles des autres.

Une Baleine frappée du harpon rejette l'eau avec une telle force, qu'on peut l'entendre de plus d'une lieue ; mais, lorsqu'elle a perdu son sang, elle ne la jette plus que par goutte. Cette eau est mêlée d'une sorte de graisse qui surnage comme de l'écume, & que les Mallemulkes viennent avaler avec beaucoup d'avidité. Ce bruit, semblable à celui d'une bouteille vuide que l'on tiendroit sous l'eau pour la remplir, est une preuve que sa mort est prochaine.

Il y a des Baleines qui, dès qu'elles ont été frappées, font rejaillir leur sang jusqu'à ce qu'elles meurent, & en couvrent toutes les chaloupes. Quelques-unes, qui ont été blessées mortellement, s'échauffent par les efforts qu'elles font, à un tel degré, qu'elles sont couvertes d'une sueur que les oiseaux de mer viennent becqueter pendant qu'elles sont en vie.

La plaie qu'a reçue la Baleine, jointe aux efforts que font les matelots, l'oblige de revenir sur l'eau. Quelquefois elle ne paroît qu'étonnée, mais souvent aussi elle est furieuse; & alors, battant de la queue & des nageoires avec une violençe terrible, les chaloupes sont en très-grand danger : les femelles, sur tout lorsqu'elles sont pleines, se défendent bien plus long-temps que les mâles. On tâche cependant de lui lancer un second & un troisième harpon. Toutes les chaloupes, qui accompagnent celle d'où le premier a été lancé, attendent que la Baleine remonte, pour la percer à coups de lances. On la tient

à flot par plusieurs endroits ; & c'e
alors qu'on la frappe à coups de cou-
telas, & qu'on enfonce dans sa graisse
des lances que l'on remue de côté &
d'autre pour agrandir le trou. La perte
de son sang est si considérable, que,
par tout où elle passe, la mer en est
rougie. Si la Baleine enfonce, ce mo-
ment est le plus périlleux ; car toutes
les chaloupes (excepté celle qui a
lancé le harpon, & qui quoique en-
traînée par la Baleine s'en trouve or-
dinairement fort loin.) venant la frap-
per de leur lance, en sont extrême-
ment près, & ne peuvent guère évi-
ter d'en recevoir des coups de queue
d'autant plus dangereux, qu'un seul
suffit pour briser la barque & faire
noyer les pêcheurs.

Quand la Baleine coule à fond, on
tire la corde, &, par la pesanteur, on
juge de la force qui reste à cet ani-
mal. Lorsqu'elle est assez lâche pour
ne pas faire pencher la chaloupe, on
la tire peu à peu ; & l'on observe de
la remettre en rond, afin qu'au cas
que la Baleine veuille encore la ti-

er, elle puiſſe filer ſans s'embarraſſer.

Lorſqu'on tue une Baleine à coups de lances, on tire auſſi les cordes, juſqu'à ce qu'on ſe ſoit approché du poiſſon, mais à une diſtance qui n'empêche pas les autres chaloupes de l'attaquer : alors on a grand ſoin que les cordes de chaque chaloupe ne ſoient pas coupées toutes à la fois, parce que les Baleines les plus graſſes s'enfoncent quand elles ſont mortes, au lieu que les maigres flottent au niveau.

Quand la Baleine fuit à fleur d'eau, on obſerve de ne pas lui lâcher trop de corde; parce que, ſi elle faiſoit beaucoup d'efforts en ſe débattant, elle pourroit l'accrocher à quelque rocher, & alors ſe débarraſſer du harpon : mais, ſi par ces mouvemens la corde s'entortille autour de ſa queue, le harpon en devient plus ferme, & l'on ne craint pas qu'il la quitte.

Si la Baleine meurt avant que d'être amarrée, on coupe les funins, de peur que le poids de ſon corps, qui va d'abord à fond, n'entraîne les chaloupes avec elle; & alors on perd la Ba-

leine avec tout ce qui y eſt attaché. Pour prévenir ces accidens, on la ſuſpend par des funins, dès qu'on s'apperçoit qu'elle tire à ſa fin; & on la conduit à un des côtés du bâtiment auquel on l'attache avec de groſſes chaînes de fer, pour la tenir ſur l'eau.

Les Baleines mortes qui flottent ſur l'eau ſeroient fort faciles à prendre, ſi le ſéjour qu'elles y font ne les corrompoit bientôt, & ne leur faiſoit exhaler une odeur tout-à-fait inſupportable. Plus une Baleine reſte dans l'eau, plus elle s'élève. Il y en a qui nagent un pied au deſſous de l'eau, d'autres dont on voit la moitié du corps, mais alors elles ne tardent pas à crever avec un bruit extraordinaire.

Lorſqu'il y a beaucoup de petits glaçons qui ſe ſerrent les uns les autres, il eſt difficile & dangereux de pourſuivre la Baleine; car, dès qu'elle apperçoit de la glace, elle ne manque pas de s'y réfugier. Alors le harponneur tire la corde; s'il la trouve peſante, il en fait filer davantage; ſi elle s'enfuit en ligne droite, elle

entraîne toutes les chaloupes ; si elle se cache sous un gros glaçon & que la glace soit spongieuse, en sorte que la Baleine puisse reprendre haleine, le harponneur prend son couperet ; & si la corde n'est pas assez longue pour la lâcher davantage, on la retire tant qu'on peut, & il la coupe avec perte du reste & du harpon qui demeure dans le corps de la Baleine. Cette perte est quelquefois d'autant plus considérable, que la Baleine emporte toutes les cordes de quatre à cinq chaloupes, & quelquefois davantage.

Il arrive souvent que la Baleine tire les chaloupes avec une telle force, qu'elles vont se briser les unes contre les autres & contre les glaçons.

Aussitôt-que la Baleine a été amenée à côté du bâtiment, & amarrée par de grosses chaînes, les charpentiers montent dessus avec des bottes qui ont des crampons de fer aux semelles, crainte de glisser ; &, de plus, ils tiennent au bâtiment par une corde qui les lie au travers du corps. Ils tirent alors leurs couteaux, qui sont

à manches de bois & faits exprès ; & ; à mesure qu'ils enlèvent le lard de la Baleine suspendue ; on le porte dans le bâtiment, & on le reduit en petits morceaux qu'on met dans la chaudière, afin qu'ils soient plus promptement fondus ; deux hommes les remuent sans cesse avec de longues pelles de fer, qui hâtent leur dissolution. Le premier feu est de bois : on se sert ensuite du lard même qui a rendu la plus grande partie de son huile, & qui fait un feu très-ardent. Après qu'on a tourné & retourné la Baleine, pour en ôter tout le lard, on en retire les barbes ou fanons cachés dans sa gueule, & qui ne sont pas au dehors, comme plusieurs personnes se l'imaginent. L'équipage de chaque bâtiment a la moitié du produit de l'huile ; & le Capitaine, le Pilote, avec les charpentiers, ont encore, par dessus les autres, une gratification sur le produit des barbes ou fanons.

DE

L'ISLE MAYEN.

CETTE Isle ne mériteroit pas assurément de nous arrêter, vu son peu de conséquence, si elle n'étoit remarquable par une montagne extrêmement élevée, & par un phénomène des plus singuliers, qu'on y a observé il y a quelques années. Elle tire son nom du Capitaine Jean-Jacobs May, Hollandois, qui la découvrit en 1614 (a). Son étendue n'est que de huit à dix lieues du sud-ouest au nord-est. Sa largeur varie suivant la hauteur où l'on aborde. En quelques endroits, elle peut avoir deux ou trois lieues de large, & en d'autres un quart de lieue,

(a) Géographie Lat. de Baudran, pag. 520. Voyez aussi l'Atlas de Blaeu, vol. I, pag. 29.

beaucoup de cuillerée, d'ozeille & d'autres herbes médecinales & très-salutaires aux marins qui passent ici dans leur voyage de Groenland.

Le récit d'un incendie singulier, arrivé en 1732, va terminer cet article. Ce phénomène pourra à la fois amuser les naturalistes, & fournir un sujet d'exercice aux physiciens. Voici comment le rapporte M. Anderson, dans son Histoire naturelle de l'Islande.

Un Capitaine de vaisseau de Hambourg, nommé Jean-Jacques Laab, allant en Groenland, & étant à l'ancre, à cause du vent contraire, à trois lieues au sud de la Montagne des Ours, vit le dix-sept mai des flammes d'une longueur prodigieuse, qui s'élevoient du bas de la montagne en se dispersant de tous côtés comme des éclairs très-vifs. Cet incendie étoit en même-temps accompagné de détonnations souterreines & terribles. Un brouillard très-étendu & fort épais sembla mettre fin à ces accidens. Le Capitaine fut saisi d'une frayeur mortelle, ne pouvant quitter l'endroit où

il étoit détenu par le vent, & ne sçachant que penser sur les suites que pourroit avoir cet incendie à l'égard de son vaisseau. Cependant ce feu ne dura que vingt-quatre heures. La montagne ne s'ouvrit point, & ne jetta aucune pierre ni matiere combustible, mais une fumée noire & épaisse continua jusqu'au vingt-un du mois. Le vent ayant alors changé, le vaisseau gagna promptement le large. Il étoit à peine à quinze lieues de cette isle, que Laab fut de nouveau effrayé par une quantité énorme de cendres que le vent jettoit derrière lui, & dont les voiles & le pont de son vaisseau furent bientôt couverts & teints en noir (*b*). Il craignit d'abord

(*b*) Tandis que nous nous occupons de faits extraordinaires, nous allons en joindre un de cette espèce, qui ne peut manquer de faire plaisir. C'est un prodige inoui qui n'a peut-être jamais eu de pareil, & qui semble cependant n'avoir été qu'un jeu de la nature.

Dans le territoire de Naples, il arriva, par un tremblement de terre des plus terribles, qu'une

que ces cendres n'eussent amené avec elles quelques charbons ardens, ou minéraux enflammés, qui auroient pu mettre le feu au vaisseau; mais les ayant trouvé froides à l'attouchement, & n'y voyant rien de combustible en les approchant du feu, il reprit courage, & les fit enlever avec de l'eau. Tout l'équipage s'y occupa pendant plus de cinq heures, avant qu'on pût venir à bout de nétoyer le vaisseau qui

---

montagne entière, remarquable par les vignes dont elle étoit couverte, fut tout d'un coup transportée de sa place en une autre, éloignée de la première de plus de mille pas, sans qu'il restât aucun gouffre intermédiaire entre ces deux endroits, ni aucun vestige de ce changement. Cette translation subite, au rapport de l'auteur, causa un procès très long entre les propriétaires du terrein d'où elle avoit été enlevée, & ceux de l'endroit où elle avoit été portée. On agita aussi, long-temps, à qui l'on devoit demander les redevances dues au domaine royal à chaque mutation de propriété, sçavoir si c'étoit au premier possesseur du lieu où avoit été d'abord située la montagne, ou au second possesseur de celui où elle venoit d'être placée. *Monde souter. du P. Kircher, liv. IV, pag. 221.*

en recevoir de temps-en-temps de nouvelles charges, tant qu'il fut sous le vent. » On m'apporta (ajoute M.
» Anderson) un peu de cette cen-
» dre, je la trouvai d'un gris clair,
» & fort douce à l'attouchement.
» L'ayant mise sous le microscope,
» elle parut remplie de petits grains de
» sable, ou plutôt de petits mor-
» ceaux de pierre brisée. «

Un autre Capitaine de vaisseau, appellé Alicke Payens & compatriote du précédent, passa quinze jours après dans cet endroit. Ayant entendu parler de cette avanture, il aborda à l'isle, & eut assez de courage pour visiter l'endroit incendié. Il remarqua que la montagne n'étoit crevée en aucun endroit, & qu'elle n'avoit rien jetté que des cendres, dont tout le terrein étoit couvert à deux lieues à l'entour. On y entroit jusqu'à mi-jambe. Comme il ne découvroit rien de nouveau, il s'en retourna fort fatigué à son bord.

DU

GROENLAND.

CETTE terre (*a*) eſt bornée au midi par l'océan ; à l'orient, par la mer glaciale ; à l'occident, par la mer & les détroits de Hudſon & de Davis, qui la ſéparent de l'Amérique. Comme on ignore juſqu'où s'étend la mer de Hudſon, on eſt en doute ſi le Groenland ne va pas ſe joindre à l'Amérique vers le nord-oueſt, & l'on ne peut déterminer ſon étendue : on ſçait ſeulement que ce pays commence au Cap-Farwel, à la hauteur de 60 degrés ½ & s'étend au de-là du

(*a*) Relation du Groenland, par la Peirère, adreſſée de Coppenhague en 1646, à M. La Motte le Vayer, imprimée à la Haye, en 1715.

80e. (*b*), ce qui fait plus de cinq cent lieues de long.

L'origine des peuples de ce pays est tout à fait inconnue. A l'égard de l'époque de la découverte qu'on en a faite, voici ce que rapportent les Chroniques Danoises & Islandoises.

PREMIERE DÉCOUVERTE DU GROENLAND.

Un gentilhomme de Norvége nommé Torwalde, & son fils Erric surnommé le Rousseau, ayant commis un meurtre dans leur pays, s'enfuirent en Islande, & Torwalde y mourut. Erric, homme violent & colere, tua de nouveau un homme dans cette isle. Pour échapper au supplice dont il étoit menacé, il prit la résolution de s'enfuir dans une terre qu'on lui dit avoir vue à l'ouest de l'Islande, à quatre ou cinq jours de navigation. Erric aborda à une petite isle, & passa ensuite dans

(*b*) Géographie d'Hubner, *tom. IV*, *pag.* 604.

le continent (*c*) qu'il nomma Groenland, c'eſt-à-dire pays-verd, à cauſe de la verdure de ſes pâturages (*d*). Trois ans après ſon arrivée dans ce pays, Erric retourna en Iſlande, & ſe réconcilia avec les Iſlandois. Il leur rapporta que la terre qu'il avoit découverte avoit beaucoup de bétail & d'excellents pâturages; que la chaſſe & la pêche y étoient très-abondantes. Enfin, il leur fit de ſa conquête une peinture ſi avantageuſe, qu'un bon nombre d'Iſlandois ſe déterminerent à l'y ſuivre.

Cette colonie s'établit ſur les côtes orientales du Groenland, les plus voiſines de l'Iſlande. Quelque temps après le fils d'Erric, nommé Leiffe, étant allé en Norvège, parla au Roi de la bonne terre que ſon père habitoit. Ce ſouverain, qui depuis peu s'étoit fait

(*c*) Entre le 66e & le 67e degré.

(*d*) Bleffkenius, qui a abordé au Groenland, dit au contraire qu'on l'a appellé Pays-verd, par *antiphraſe*, parce qu'il ne produiſoit aucune verdure; *Deſcriptio Iſlandiæ, pag.* 22 & 59.

chrétien, retint Leiffe à sa cour tout l'hiver. Il le fit instruire dans la religion chrétienne, le fit baptiser, & le renvoya l'été suivant vers son pere, accompagné d'un prêtre pour instruire les nouveaux colons. Ce prêtre remplit très-bien sa mission, & baptisa Erric & tout son peuple.

Le zèle de ces néophites s'étant accru en même temps que leur nombre, ils bâtirent quelques villes, plusieurs couvents, & grand nombre de paroisses (*e*). Garde fut la principale de ces villes, la capitale du Groenland, & le siège de ses Evêques (*f*).

(*e*) La Chronique Danoise dit qu'il y a eu dans ce canton un Evêché, trente Couvents, douze Paroisses, & cent quatre-vingt-dix Villages.

(*f*) Le docteur Hubner, dans sa Géographie, pag. 604, ne place la découverte du Groenland qu'en l'an 982. Nous n'avons pu adopter cette date, puisqu'il existe des monumens qui la font remonter beaucoup plus haut.

Le continuateur de Pufendorff cite un acte de Louis la Débonnaire, daté d'Aix-la-Chapelle, du 15 mai

Dès ce temps-là cependant, le Groenland avoit ses habitans originaires. Un nommé Ivert-Bert, maître d'hôtel d'un évêque du Groenland,

---

834, où il est dit nommément que Jésus-Christ a été annoncé dans l'Islande & le Groenland. Ces lettres patentes par lesquelles Louis le Débonnaire érige Hambourg en Archevêché, sont adressées à Ansgarius, François, que l'Empereur constitue Métropolitain de tout le Nord : *Tom. VIII, pag.* 520.

Pontanus rapporte tout au long ces lettres patentes. Voici ce qu'on lit sur ce sujet. *Idcirco Dei ecclesiæ filiis præsentibus scilicet & futuris certum esse volumus, qualiter divina ordinante gratia nostris in diebus aquilonaribus in partibus scilicet, in gentibus Danorum, Sueonum, Norvagorum, Groenlandorum, Helsinglandorum, Islandorum, Scritsinorum, & omnium septentrionalium nationum magnum cœlestis gratia prædicationis sive acquisitionis patefecit ostium. Data idus Maii, anno 421, Imperii Romani Ludovici piissimi Augusti, indictione XV, anno D. N. J. C.* 834.

Le même Historien donne aussi la Bulle de Grégoire IV, datée de 835, confirmative de ces lettres. *Rerum Danicarum historia,* in fol. Amsterdam, 1631, pag. 97 & 98. Voyez aussi l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury, tom. X, pag. 367, édit. de 1704; & le Recueil des Historiens des Gaules, in-fol. tom. VI, pag. 221.

rapporte, dans une relation qu'il a donnée de ce pays, que les Skrelingres ravageoient fréquemment la colonie Norvégienne ; qu'il fut du nombre de ceux que le juge nomma pour aller leur donner la chasse. Ce relateur, peut-être bon maître-d'hôtel, mais très-mauvais écrivain, dit qu'ils trouverent quantité de bétail, qu'ils en prirent autant que leur navire en put porter, mais qu'ils ne virent personne. Chez les Skrelingres, ajoute-t-il, il se trouve des brebis, des chèvres, des bœufs, mais point de peuple, ni chrétien ni payen.

PERTE DU GROENLAND.

Le petit état d'Erric occupoit un terrein d'environ trente ou quarante lieues de circonférence (*g*). Il payoit un tribut annuel aux rois de Norvège qui avoient défendu à leurs sujets d'al-

(*g*) La Chronique Danoise lui donne la même étendue qu'à un évêché de Dannemarck. Ils ne sont pas plus considérables qu'en France.

ler au Groenland, sous peine de la vie. En 1348, une grande peste, appellée *peste-noire*, ayant fait périr une multitude d'habitans des contrées septentrionales, les voyages en Groenland commencerent à devenir fort rares. Ils cesserent même tout-à-fait sous le regne de la Reine Marguerite, qui avoit réuni les couronnes de Dannemark & de Norvège. Voici ce qui y donna lieu. En 1389, les tributs que le Groenland payoit à la reine, n'étant pas arrivés, des marchands furent accusés de les avoir enlevés. Sur cette accusation ils furent arrêtés & condamnés à être pendus. Ils obtinrent cependant leur élargissement, en jurant sur l'Evangile qu'ils avoient été jettés par la tempête sur les côtes du Groenland, & qu'ils n'avoient pas touché aux tributs destinés à la reine. Peu de tems après, Marguerite fit partir, pour cette terre, quelques navires, dont on n'eut aucunes nouvelles. Ces deux événemens, joints aux peines rigoureuses renouvellées contre ceux qui iroient dans cette contrée

ſans congé, intimiderent ſi fort les marchands & les matelots, que perſonne n'oſa ſe hazarder à faire ce voyage. La Reine, alors engagée dans les guerres de Suède, ne s'occupa plus du Groenland, & ne ſongea pas à y envoyer. C'eſt ainſi qu'on a perdu la connoiſſance de ce pays (*h*), quelques efforts qu'on ait faits depuis pour le découvrir.

Le Capitaine Frobisher, Anglois, fut le premier qui aborda au Groenland environ deux cens ans après le dernier voyage des Norvégiens, en 1576, 1577 & 1578. Suivant M. Ellis, voici ce qui occaſionna les différens voyages de Frobisher. Parmi quelques curioſités que ce navigateur avoit rapportées du premier, il ſe trouva un morceau de pierre noire, qui fut donné comme une choſe de peu de valeur à la femme d'un des intéreſſés en cette

(*h*) C'eſt à dire du Canton qu'occupoit la Colonie Norvégienne.

expédition. Elle s'avisa de la faire rougir au feu, & l'ayant éteinte dans du vinaigre, elle y remarqua des points brillants comme de l'or. On essaya la pierre, tous les raffineurs déclarerent que c'étoit de la mine d'or. Il n'en fallut pas davantage pour engager à retourner dans un si bon pays; & bientôt on fit des préparatifs pour un second voyage dont on conçut les plus grandes espérances. Frobisher trouva sur la côte orientale, à 63 degrés 8' de latitude (*i*), le détroit qui porte son nom. Il le remonta jusqu'à trente ou quarante lieues, & crut qu'il traversoit le continent. Mais il paroît qu'il s'est trompé; du moins si ce passage a existé, il se trouve fermé aujourd'hui par une grande quantité de glaces. Les habitans du lieu où il prit terre, attaquerent d'abord les Anglois; mais ils ne tinrent pas long temps, & s'enfuirent dans les

(*i*) Voyage à la Baye d'Hudson, traduit de l'Anglois, de M. Ellis, *tom. I*, *pag.* 14.

montagnes. Trois de ces Sauvages ayant été blessés, grimperent sur les pointes les plus élevées des rochers, & se précipiterent dans la mer. Frobisher remarqua que les maisons que ces barbares avoient abandonnées, n'étoient que des tentes faites de peaux de veaux-marins, étendues sur quatre grosses perches, & cousues fort adroitement avec des nerfs; que toutes ces tentes avoient deux portes, l'une du côté du sud, & l'autre du côté de l'ouest. Il emmena une femme enceinte & un petit enfant qui étoient restés dans ces cabanes, avec une vieille fort hideuse. Cette vieille, dont les Anglois ne voulurent pas se charger, fit tous ses efforts pour empêcher l'enlevement de la jeune femme, & poussoit des hurlemens épouvantables. Frobisher s'arrêta quelque temps dans une isle pour faire remplir trois cens tonneaux d'un sable luisant, qu'il avoit pris pour de la mine d'or; mais malheureusement cette mine ne remplit pas ses espérances.

Les Anglois ne purent jamais ap-

privoiser les sauvages qu'ils avoient vus; & ceux-ci, qui l'année précédente avoient enlevé cinq hommes à Frobisher, paroissoient avoir encore fort envie de lui en attraper quelques-uns. Des démonstrations d'amitié, des signes de paix furent d'abord employés de leur part, pour engager Frobisher à prendre terre où ils étoient. Ce capitaine de bonne foi, étoit prêt à se rendre à leurs invitations, lorsqu'il vit une foule de ces sauvages qui se cachoit derrière des rochers; c'est ce qui le sauva. Les barbares cependant ne se rebuterent point; & pour attirer plus sûrement (au moins suivant eux) les Anglois sur le rivage, ils leur jettoient de gros morceaux de chair crue, comme à des dogues. Voyant que les Anglois ne donnoient pas dans ce piège, ils s'aviserent d'une autre ruse. Deux de ces sauvages porterent doucement, au bord de la mer, un homme qui sembloit être boiteux, & se retirèrent tous. Ils s'imaginoient que les Anglois qui avoient déja pris un des leurs avec son ca-

not (k), viendroient encore emporter ce misérable qui paroissoit ne pouvoir se sauver; leur attente fut trompée. Frobisher se doutant du stratagême, fit tirer un coup de canon sur le faux estropié. Celui-ci se leva précipitament, & se sauva bien plus vîte qu'il n'étoit venu. Les Sauvages parurent alors en grand nombre, armés d'arcs & de frondes, & firent pleuvoir sur les Anglois une prodigieuse quantité de flêches & de pierres.

(k) Ce Sauvage fut présenté à la Reine Elizabeth avec la femme & l'enfant dont on a parlé. Ils ne changerent point de contenance, & ne marquerent aucune surprise : ils baisserent seulement la vue devant ceux qui étoient là pour les voir. Ces Sauvages (ajoute le journal de Frobisher) étoient nourris à leur maniere; c'est à dire, avec de la viande crue. S'ils tuoient une poule, ils la vuidoient aussitôt, & mangeoient, sans autre façon, les entrailles avec l'ordure. La Reine accorda à ce Sauvage la permission de tirer sur la Tamise toutes sortes d'oiseaux, même les cygnes, quoique cela fût expressément défendu à tout autre. L'homme & la femme ne vécurent qu'un an, & l'enfant fut élevé. *Voyez le Recueil des Voyages au nord. Amst.* 1715, *tom. V, pag.* 471.

Il paroît par le récit du capitaine Anglois que ces barbares, auxquels il eut affaire, sont les habitans naturels du Groenland, & sans doute les descendans des Skrelingres (*l*), dont la colonie Norvégienne eut tant à souffrir dans ses établissemens: mais il reste une difficulté. Que sera devenue cette colonie dont on n'a pu découvrir aucune trace depuis près de quatre cens ans? Nous

(*l*) Pour ce qui est de leur origine, elle est absolument ignorée. M. Anderson pense qu'ils descendent des Tartares de Sibérie & de Samogitie. * Cette opinion a pour elle la ressemblance qui se trouve entre ces Tartares & les Groenlandois, dans la stature, les traits, la façon de vivre & la cruauté. *Histoire naturelle du Groenland*, pag. 264.

* *Nous croyons qu'il y a erreur ici. La Samogitie est une province de Pologne d'où le passage en Groenland paroit très-peu vraisemblable. L'Auteur, sans doute, a voulu dire la Samogédie, ou Samoyedie, de laquelle les Tartares passant à la Nouvelle-Zemble, pendant l'hiver, ont pu prendre toujours sur les glaces leur route par le Spitzberg, & delà aborder sur les côtes septentrionales du Groenland.*

nous permettrons de hazarder ici nos conjectures; elles pourront concourir à prouver que ces anciens Norvégiens n'ont pu devenir les auteurs d'un autre peuple, & qu'à coup sûr ils n'existent plus, comme quelques écrivains semblent le croire encore.

On a vu qu'en 1348, une peste affreuse désola toutes les contrées du nord. Il a pu arriver que cette maladie, portée dans le Groenland par quelques vaisseaux, qui y arrivoient ordinairement au commencement de l'été, aura beaucoup diminué le nombre des colonistes. Les Barbares auront eu alors peu de peine à exterminer ce qu'il en restoit. A mesure que d'autres hommes y auront abordé, ces mêmes sauvages les auront massacrés. Il faut observer que c'est environ quarante ans après le cruel ravage causé par la peste, que l'on a commencé à perdre de vue le Groenland & ses habitans. Si la tradition d'un peuple sauvage pouvoit être de quelque autorité, celle des Groenlandois, qui habitent aujourd'hui le plus près de l'ancienne

colonie Norvégienne, donneroit la plus grande plausibilité à notre hypothèse. Ils ont une tradition qui porte que leurs ancêtres ont massacré les habitans qui étoient avant eux dans cette terre. En supposant cependant que cette tradition soit fausse, ou peu sure, la question n'en sera pas plus difficile à résoudre, & l'existence actuelle de l'ancienne colonie sera toujours impossible à croire.

Pourroit-il se faire que les descendans des Norvégiens subsistassent depuis 1389 sans qu'on en eût la moindre connoissance, malgré le nombre de vaisseaux qui depuis près de deux cens ans abordent tous les ans sur ces côtes? Est-il raisonnable de penser qu'un peuple habitant un terrein d'environ quarante lieues de circonférence, ait vêcu pendant quatre cens ans assez concentré dans ce coin de terre pour demeurer ignoré? & qu'il n'ait pas assez multiplié pour donner lieu à des migrations qui n'auroient pas manqué de conserver quelques connoissances de leurs ancêtres? sur tout

étant chrétiens & policés, comme on nous peint les premiers coloniſtes du Groenland.

Il réſulte donc de l'aſſemblage de ces faits hypothétiques que, ſi depuis quatre cens ans, l'on n'a pu découvrir ni les traces des premiers Norvégiens, ni la côte orientale du Groenland la plus voiſine de l'Iſlande qu'ils ont habitée, c'eſt que ces peuples n'exiſtent plus, & que vraiſemblablement aujourd'hui le terrein qu'ils habitoient eſt couvert par les glaces ou par la mer (*m*), ou qu'il a été détruit par des tremblemens de terre (*n*).

(*m*) L'illuſtre auteur de l'Hiſtoire naturelle a aſſez bien prouvé les efforts continuels que la mer fait contre les côtes orientales, pour qu'il ne ſoit pas difficile d'en faire l'application à ce cas. *Hiſtoire naturelle*, *in* 12, *tom.* *II*, *pag.* 423.

Voyez auſſi le Monde ſouterrain du P. Kircher. Livre II, *chap.* 12, *Amſterdam*, 1664.

(*n*) Frobisher rapporte encore, dans ſon journal, que ce pays paroît très-ſujet aux tremblemens de terre; qu'il y vit des montagnes nouvellement formées de pierres-ponces, qui paroiſſoient avoir été amoncelées par des moyens extraordinaires.

Mais c'est assez nous arrêter à raisonner sur des faits ensevelis dans une obscurité où il n'est pas aisé de pénétrer ; qu'on nous pardonne cette digression. Nous allons maintenant entrer dans une carrière plus éclairée. La description du Groenland & de ses habitans que l'on connoît aujourd'hui, & sur lesquels nous avons des relations récentes (*o*), va présenter des choses plus certaines & non moins extraordinaires.

DESCRIPTION DU GROENLAND NOUVEAU.

Tout le continent est hérissé de montagnes fort élevées & toujours couvertes de neiges & de glaçons. Entre ces montagnes il se trouve des val-

(*o*) M. Egede, ministre Luthérien de Norvége, quitta sa cure, & partit en 1723 avec toute sa famille pour le Groenland, à dessein de travailler à la conversion de ses peuples. Trois Ecclésiastiques reçurent aussi l'ordination à Coppenhague en 1734, pour aller encore y prêcher l'Evangile. C'est sur le rapport de tous ces missionnaires qu'on a fait l'histoire naturelle de ces contrées.

lées dont le sol, engraissé par la fiente des oiseaux qui y sont en très-grand nombre, produit de l'herbe fort longue, & plusieurs plantes.

Le climat, au rapport des Danois, y est assez tempéré (*p*); mais le temps est fort inconstant. Le soleil y est très-chaud & très-brillant en été. L'hiver de cette contrée n'est pas insupportable, quoiqu'il y fasse un froid très-pénétrant qui est causé par un vent de nord-est. Ce vent, traversant tout le continent, se charge sur les montagnes de particules de glaces, qui font sur le visage le même effet que des coups de verges. Ces particules glaciales sont très-visibles, surtout au soleil où on les voit reluire comme des petits fils d'argent. Lorsque le temps est couvert, elles forment un brouil-

(*p*) Il ne peut manquer d'y avoir une grande variété dans le climat d'une terre aussi étendue que le Groenland. Les Européens n'ayant pas pénétré au-delà du 64e & 65e degré de latitude nord, la description que nous donnons ne peut se rapporter qu'aux pays situés à cette hauteur.

lard épais, & tombent en pluie très-fine.

Depuis le mois de novembre, jusqu'à la fin de mai, toutes les côtes du Groenland sont environnées de glaces fort épaisses, qui en défendent l'approche, & qui ne se fondent pas même en été. On y voit quelquefois des isles de glaces d'une lieue de tour, & de soixante-dix ou quatre-vingt brasses (*q*) de profondeur dans la mer. Toutes ces glaces donnent une eau douce. Le soleil y paroît continuellement sur l'horison, depuis le mois de mai jusqu'à celui de juillet (*r*). Pendant les mois de novembre, décembre & janvier, il ne se montre pas du tout, ou ne paroît que très-peu de temps. Un crépuscule de plusieurs heures donne une clarté qui dédommage de l'absence du soleil. Il

---

(*q*) La brasse commune a cinq pieds.

(*r*) Le soleil séjourne plus ou moins sur l'horison, suivant la hauteur des lieux. Plus on approche du pole, plus cet astre reste au dessus de l'horison en été, & au dessous en hiver.

paroît ſouvent ſur la fin de l'été, autour de cet aſtre, un anneau, ou même deux ou trois, qu'on appelle Parhélies (ſ). Outre que les nuits y ſont éclairées par la lune, comme ailleurs, elles reçoivent encore une lumière conſidérable des neiges & des glaces, dont tout le continent eſt couvert. Au défaut de la lune, l'aurore boréale prend ſa place. Cette clarté paroît d'abord auſſitôt que les jours commencent à diminuer; & ſon éclat augmente à meſure que les nuits ſont longues & obſcures; elle brille pendant

(ſ) Tous les Phyſiciens ne ſont pas d'accord ſur la cauſe de ce phénomène. Selon les uns, il eſt produit par la lumiere du ſoleil réfléchie dans une nue qui renferme une grêle cylindrique, ou des particules glaciales; ſelon d'autres, par la ſimple réflexion des rayons du Soleil dans l'air. Ces anneaux ſont formés par des couleurs à peu près ſemblables à celles de l'arc-en-ciel. Le rouge & le jaune ſont du côté du Soleil; le bleu & le violet du côté oppoſé. *Voyez l'explication qu'en donne M. Mariotte dans les Mémoires de l'Accadémie des Sciences avant 1699, tom. I, pag. 150 & 297. Celle de Caſſini, année 1693, pag. 167.*

tout l'hiver, diminue quand les jours allongent, & disparoît tout-à-fait au commencement de l'été. Toutes les fois que le ciel est serein, on voit cette lumière succéder au crépuscule: elle sautille continuellement, & jette toute la nuit une lueur qui surpasse le plus beau clair de lune. Elle se lève toujours au nord-ouest, & s'élance vers le sud, en remplissant souvent tout l'hémisphère. Quelque temps qu'il ait fait pendant la journée, l'aurore boréale ne manque jamais de paroître à la chûte du jour, pourvu que le temps soit net & calme. Sa lumière est ordinairement d'un jaune blanchâtre (*t*) & éclaire assez pour qu'on puisse lire aisément (*u*).

(*t*) Si l'on veut avoir une description plus circonstanciée de ce phénomène, on peut recourir aux œuvres de Gassendi. Ce Philosophe examina avec soin une aurore boréale qui parut en France le 12 septembre 1621. *Voyez les Observations célestes de Gassendi, à la suite d'une lettre en réfutation de la Philosophie de Fludde; in octavo, Paris, 1630, chap,* 13, *pag.* 313. Le Traité de M. de Mairan.

(*u*) M. Le Monnier expose modestement qu'il

Le

Le terrein des vallées étant une espèce de tourbe fort grasse, les choux & les raves sont les seules plantes qui y viennent assez bien. On ne voit d'arbres, en cette terre, qu'en avançant un peu vers le continent ; & les seuls qui y croissent sont des saules, des bouleaux & des aulnes. Il s'y trouve aussi quelques buissons composés de génévriers, de groseillers & de mûriers, mais ils ne produisent que de mauvais fruits.

On ne sçait pas encore bien ce que les montagnes & les rochers renferment. A leur surface, il y a quantité de mines d'amianthe (*x*), dont les

croit que les aurores boréales sont produites par une matière semblable à celle qui forme la queue des cometes, & qui s'exhale de la terre. *Voyez ses Institutions Astronomiques*, *pag.* 346.

Mussenbrock est entré dans une ample dissertation sur le même objet. *Voyez ses Essais de Physique*, *traduits par Massuet*, *in-quarto*, *Leyde*, *pag.* 839.

(*x*) Nous donnerons une exacte description de ce minéral à l'article de la Sibérie, où il s'en trouve des mines considérables. Nous indiquerons aussi la façon dont on s'y prend pour le préparer, le filer, & en faire une toile incombustible.

veines sont assez larges, & le lin fort long, fort mol, & d'une blancheur parfaite. M. Egede rapporte que ce lin pierreux brûle comme une chandelle tant qu'il a de la nourriture, sans diminution de sa propre substance.

D'autres montagnes contiennent une espèce de pierre molle, qui, selon M. Egede, n'est qu'un marbre imparfait. Il y en a de diverses couleurs, même de blanche tachetée de noir. Cette derniere pierre est plus enfoncée dans les montagnes; &, comme elle est fort aisée à travailler, les naturels du pays en font les ustensiles de leur ménage, qui se reduisent à une lampe, quelques plats, & un chaudron.

Le même dit avoir trouvé un morceau de pierre qui ressembloit à de la mine de plomb. Tout le Groenland est, selon lui, parsemé de mines de fer (y). Dans quelques endroits

(y) Cette particularité n'a rien qui surprenne, si, selon le sentiment de Wallerius, tout le globe est parsemé de particules de fer. *Minéralogie de M. Valmont de Bomare, tom. II, pag. 165.*

on ramasse des pierres sonores comme du métal ; en d'autres, des pierres jaunes marquetées de veines rouges : ce qui fait présumer qu'il s'y trouve de bons métaux, & probablement du cuivre & de l'argent.

Les eaux douces de ce pays sont assez bonnes, & proviennent presque toutes des neiges fondues. Près de l'endroit où aborda Frobisher, on rencontre une source d'eau si chaude en hiver, qu'au rapport des Groenlandois, un morceau de glace qu'on y jette se fond sur le champ. Le terrein qui environne cette source est couvert d'herbe verte toute l'année. Cette eau est d'une odeur & d'un goût extrêmement forts.

Les oiseaux terrestres du Groenland sont des Moineaux, des Pies, des Corbeaux, des Perdrix ou Gelinotes blanches, des Aigles, des Faucons. On ne nous a donné la description que des Perdrix : nous allons nous y arrêter un instant.

PERDRIX OU GELINOTES BLANCHES.

Cette Perdrix eſt blanche, & tachetée de noir ſur les aîles. Ses pattes ſont revêtues de petites plumes qui les garantiſſent du froid (ʒ). Ces oiſeaux ſont plus accoutumés à courir qu'à voler, & cela donne aſſez de facilité à les prendre. Contre la coutume de de tous les oiſeaux terreſtres, la Per-

(ʒ) M. Anderſon dit que ces Perdrix ſont les mêmes que celles qu'on voit dans les montagnes de Lapponie, & qu'à décrit Scheffer; cependant il les dépeint avec des plumes aux pattes, comme nos Pigeons domeſtiques. Scheffer, dans ſon Hiſtoire de Lapponie, dit formellement que ces Perdrix ont les pieds ſemblables à ceux des Liévres, chargés de poils au lieu de plumes. C'eſt une particularité plus remarquable que la premiére. *Voyez l'Edition Latine de Francfort, in quarto*, 1674, *pag.* 351; *ou la traduction Françoiſe du P. Lubin, pag.* 326. *Paris*, 1678. M. Linnæus les dépeint auſſi de la même façon. Voici ſes termes: *Lagopodes dictæ Aves temporeæſtivo flaveſcentes, Hiemali albæ, pedibus lana involutis, Leporis inſtar.* Voyez ſa *Flora Lapponica*, pag. 261, parag. 342. M. Briſſon & M. Deſbois, n'ont pas adopté ce ſentiment. *Voyez l'Ornithologie, pag.* 216 *& ſuivantes. Le Diction. d'Hiſt. nat.*

drix passe l'hyver dans le pays; elle se nourrit de la même herbe que paissent les Rhennes & les Chevreuils de cette contrée. On remarque qu'elle amasse de la nourriture pour l'hiver, en la rangeant par petits tas dans son nid.

On ne voit pas d'autres oiseaux aquatiques, que ceux que nous avons décrits à l'article du Spitzberg.

Les quadrupedes terrestres qui se trouvent dans le Groenland, sont des Daims, des Rhennes, des Renards, des Loups, des Chiens sauvages, des Rats & des Lièvres.

Ces derniers animaux ne different des nôtres que par leur petitesse & leur couleur, qui est grise en été & blanche en hiver.

CHIENS DE GROENLAND.

Il n'en est pas de même des Chiens sauvages. Ils paroissent faire une espece particuliere. Ils ont la tête & le nez allongés, les oreilles élevées & fort pointues. Ils ne peuvent pas aboyer, & ne font que gronder & hurler. Outre

cela, leur poltronnerie les rend très-peu propres à la chasse. Auprès du continent, il y a plusieurs petites isles, dans lesquelles les Groenlandois entretiennent plus de quatre mille de ces Chiens. Ils les nourrissent avec une espèce de mousse de mer, des Moules, & de la graisse de Chien de mer, lorsqu'ils en ont trop pour eux-mêmes. Ils les tuent ensuite, en les chassant comme le gibier; les laissent sécher à l'air, ou les cachent sous la neige & la glace, pour les manger ensuite avec beaucoup de plaisir.

Les riviéres & les ruisseaux sont remplis de Truites, d'Ecrevisses, surtout de Saumons.

La mer qui baigne ces parages, est extraordinairement poissoneuse. Il n'y a point d'espece de poisson qui ne s'y trouve en abondance, ainsi que dans les mers du Spitzberg. On a vu la description des animaux les plus remarquables qui habitent dans les mers de ces contrées : nous sommes dispensés d'en parler davantage. La peinture des habitans actuels du Groen-

land (*a*), va terminer cet articl[e].

DES PEUPLES DU GROENLAND.

Les Grœnlandois ſont généralement petits & ramaſſés. Leur taille n'excède pas quatre pieds. Ils ont le viſage large & plat, le nez camus & écraſé, l'iris de l'œil jaune-brun & tirant ſur le noir, les paupiéres retirées vers les temples, les joues extrêmement élevées, la bouche très-grande, le bas du viſage étroit, les levres groſſes & relevées, la voix greſle, la tête groſſe, les cheveux noirs & liſſés, la peau de couleur d'olive foncée. Les

(*a*) Bleffkenius, dans un article à la ſuite de ſa deſcription de l'Iſlande, fait une peinture ſinguliere du Groenland & des Groenlandois. Mais, comme nous ne prétendons pas faire un roman, nous avons rejetté tout ce qui ne porte pas l'empreinte de la vérité, ou qui n'eſt pas confirmé par le témoignage de pluſieurs Auteurs. *Deſcriptio Iſlandiæ*, in-12, *Lugduni Batavorum*, 1507, *pag.* 12.

On peut conſulter auſſi le Voyage de Groenland par Pierre de Méſange cordelier. Celui-ci répréſente les Groenlandois preſque toujours en guerre ouverte avec les Grueq 2 vol. in 12, *Amſterdam*, 1720.

femmes sont aussi laides que les hommes, & leur ressemblent si fort, qu'on a peine à les distinguer. Leur stature est beaucoup plus petite. Elles ont les mains & les pieds fort courts. Leurs mammelles sont si longues & si molles, qu'elles donnent à teter à leurs enfans par dessus l'épaule: le bout de ces mammelles est noir comme du charbon. Leur couleur est aussi d'un brun d'olive (*b*). Au rapport de M. Egede, ils viennent tous fort blancs au monde, & cette couleur olivâtre est la suite de leur malpropreté. La fumée, dans laquelle ils sont continuellement, la graisse & l'huile qu'ils manient tous les jours, & dont ils se barbouillent à chaque instant le corps & le visage, c'est ce qui donne une couleur brune & olivâtre à leur peau.

(*b*) Olearius rapporte que quelques personnes qui avoient long-temps observé deux femmes & une jeune fille Groenlandoises, amenées en Dannemarck, en 1655, l'ont assuré qu'elles n'ont de poil que sur la tête, & qu'elles ne sont pas sujettes aux indispositions périodiques de leur sexe. *Voyez son Voyage de Moscovie, Paris, 1659, in quarto, pag.* 132.

Ces peuples sont d'une bonne complexion, & ne connoissoient aucune maladie contagieuse avant l'arrivée des Européens. Un Groenlandois, qui avoit gagné la petite vérole en Dannemarck, de retour en son pays, en 1733, la communiqua à ses compatriotes. Le froid du climat empêcha l'éruption des boutons; &, comme ils n'avoient d'ailleurs aucune connoissance ni de cette maladie, ni des remedes qui y étoient propres, elle enleva plusieurs centaines d'habitans. Les autres ne s'en garantirent qu'en abandonnant les malades, & le canton où ils étoient.

Le scorbut est une maladie plus commune, &, pour ainsi dire, la seule du pays. Les Sauvages le guérissent bientôt avec du *Cochlearia* qui croit sur leur terrein, ou avec une certaine plante dont les feuilles sont fort épaisses, & d'un goût très-piquant. Ils ne connoissent ni médecins ni chirurgiens. Si quelqu'un d'entre eux a une blessure, il couvre la plaie simplement avec une sangle de peau, & elle se guérit ordi-

nairement en peu de jours. Ils ont une espèce de charlatans ou sorciers, qui abusent très-souvent de leur simplicité. Quand quelqu'un est attaqué d'une maladie considérable, ces charlatans font autour de lui toutes sortes de postures extravagantes, des tours d'adresse à peu près comme nos escamoteurs. Ils font semblant d'arracher de la partie affectée du malade, une griffe, ou un nerf, ou quelqu'autre partie d'un animal. Ils la montrent ensuite d'un air de triomphe, en assurant le malade que la source de son mal est ôtée. Presque toujours le malade persuadé guérit, soit par la force de son imagination, soit par les effets d'une bonne constitution & les efforts de la nature. Cette guérison soutient le crédit de l'imposteur, & sert à lui faire gagner sa vie. Ces mêmes charlatans débitent des especes de chapelets faits de petits os, ou d'autres matières. Ils attribuent à ces amulettes pendus au col, la vertu de conserver la santé & de porter bonheur dans les entreprises. Ces peuples sont rarement malades,

& parviennent à un âge assez avancé. La seule incommodité à laquelle ils soient sujets, & qui est fort commune parmi eux, c'est la cécité. Comme ils sont continuellement éblouis au dehors par l'éclat de la neige pendant l'hiver, & la plus grande partie de l'automne & de l'été, &, en tout temps, aveuglés par la fumée dont leurs habitations sont toujours remplies, la plupart perdent les yeux en avançant en âge.

La langue de ces sauvages est d'une singularité qui la rend absolument étrangere à toute autre. Elle ne ressemble ni au Norvégeois, ni à l'Islandois, ni à la langue des habitans de l'Amérique septentrionale. La prononciation en est extraordinairement difficile. En serrant la langue contre le palais & les dents, ils font des contorsions singulieres & forment des sons inimitables (*c*) & inexpressibles. » Une per-

(*c*) On peut consulter à ce sujet, le vocabulaire Groenlandois, qui est à la suite de l'histoire du Groenland, par M. Anderson.

» sonne, qui a appris cette langue » par une longue application, m'a assuré, dit M. Anderson, qu'elle a » beaucoup de grace pour le son des » mots; qu'elle est très-ingénieuse & » très-expressive pour les tournures; » elle ne paroît pas même aussi rude » qu'on le présumeroit, parmi un » peuple aussi simple & sauvage que » les Groenlandois. Les femmes ont » une dialecte particuliere.

L'habillement des Groenlandois est un surtout étroit, fait de peau de Daim ou de Chien-marin; il a des manches & un capuchon comme l'habit des moines, descend jusqu'aux genoux, & est taillé en pointe par devant & par derriére. En été, ils portent le poil en dehors, & l'hiver, ils le mettent en dedans. Sous cet habit, ils portent des chemises faites d'intestins de poissons cousus avec des nerfs fort déliés; & quelquefois des camisoles faites de peaux d'oiseaux. Leurs culottes & leurs bas sont de la même peau que leur habit. Comme ils ne connoissent ni le lin, ni le chanvre,

Ils ne font aucun uſage de linge. Si on leur donne une chemiſe, ils la mettent par deſſus leur habit, & ne la quittent pas qu'elle ne tombe par morceaux. Lorſqu'ils vont à la pêche des Baleines, ils couvrent leurs habits ordinaires d'une caſaque de peau de Veau-marin ſans poil & aſſez large. La culotte & les bottes tiennent à ce ſurtout, & ne font qu'une ſeule piéce. Il eſt ſi bien couſu, que l'eau ne peut le pénétrer nulle part. A cette caſaque & devant la poitrine, eſt une petite ouverture bien bouchée avec une cheville. Cet orifice leur ſert à enfler la caſaque en la rempliſſant d'air, & à ſe ſoutenir ſur l'eau en fermant exactement l'ouverture. A méſure qu'ils augmentent le volume de ce ſurtout, en ſoufflant par la petite ouverture du haut, on les voit monter ſur l'eau, au point qu'ils s'y tiennent droits, & qu'ils peuvent preſque marcher ſur la ſurface de la mer comme ſur la terre. Veulent-ils enfoncer? ils débouchent le petit orifice, & deſcendent à proportion que diminue l'air qu'ils y ont

introduit. Ils vont, par ce moyen, sous les eaux à une profondeur considérable, & s'y tiennent très-longtemps. Ils sont d'ailleurs naturellement excellents plongeurs. La Peyrere, dans sa Relation du Groenland, rapporte que le gouverneur de Kolding, en Jutland province de Dannemarc, avoit un Groenlandois qui alloit nud sous l'eau, comme un poisson, & qui étoit très-adroit à pêcher un grand nombre de perles fines. L'avidité de ce gouverneur, qui comptoit bientôt mesurer les perles au boisseau, ajoute cet auteur, couta la vie à ce pauvre malheureux. Son maître l'envoyoit à l'eau comme un barbet, & le faisoit plonger si souvent, même dans les glaçons, qu'il en mourut.

Les Groenlandoises différent peu des hommes dans leurs habillements. Leur surtout est fait de la même façon; il est seulement un peu plus large & plus élevé sur les épaules. Elles portent des bas & des culottes, comme les hommes; &, quelquefois en hiver, elles mettent trois ou quatre de ces

caleçons l'un ſur l'autre. C'eſt dans ces caleçons que ſont leurs poches, & qu'elles ſerrent ce qu'on leur donne.

Sur le portrait qu'on a vu de ces femmes, on ne les ſoupçonneroit peut-être pas de coquetterie; on auroit tort. L'ambition de paroître charmantes les poſſede tout autant que les femmes de nos climats; & elles ne manquent pas d'employer, à cet effet, les moyens les plus analogues à leurs vues, & au goût de ceux qu'elles veulent captiver. Elles ramaſſent tous leurs cheveux en queue, & les nouent ſi ſerrés & ſi près de la tête, qu'ils ſe tiennent droits. Des petits morceaux de verre, ou d'os de poiſſon, ſont les ornemens dont elles les parent, & leur tiennent lieu de pompons & d'aigrettes. Leurs oreilles, leurs cols, leurs bras, & juſqu'à leurs ſouliers, ſont ornés de la même façon. L'uſage de ſe farder le viſage eſt auſſi pratiqué par les plus coquettes de ces femmes; leur fard conſiſte à ſe broder ſur les joues, au tour des yeux & de la bouche, différentes figures avec un fil

de noir de lampe, qu'elles
[...]t entre la chair & la peau. Ce
[...]nsi inséré, laisse des traces ineffaçables, & assez semblables à celles qu'on fait en France, par curiosité, sur la peau, avec de la poudre à canon & la pointe d'une éguille (*d*). Malgré le desir de plaire, & le soin que ces femmes apportent à leur parure, leur malpropreté ne les rend pas moins dégoutantes que les hommes aux yeux des Européens. Les uns & les autres ne se lavent que fort rarement; & quand cela arrive, c'est leur urine qui leur sert à cet usage. En tout temps, leur langue leur sert de mouchoir & de serviette.

(*d*) Les Pélérins qui ont fait le voyage de Terre Sainte, ne manquent pas d'en revenir avec une croix & tous les instrumens de la passion, gravés en noir ou violet sur le bras. Cette gravure se fait ordinairement avec de petits grains de poudre canon, que l'on introduit l'un après l'autre, & sur un dessein tracé, entre l'épiderme & la seconde peau. C'est de cette façon de graver dont nous voulons parler.

Les habitations de ces Sauvages n'ont, comme on le pense bien, ni goût ni élégance. Elles les mettent à l'abri des injures de l'air, & rien de plus. Il y en a de deux sortes : maisons d'hiver, & maisons d'été. Les premieres sont les plus grandes : elles ont environ vingt pieds en quarré. Dès que l'hiver approche, les femmes, qui sont en ce pays, les architectes & les maçons, jettent leurs plans, & bâtissent. Ces maisons sont construites de cailloux, ou de morceaux de roc si bien liés avec de la terre & de la mousse, que le vent ne peut y pénétrer. Elles ne portent gueres que quatre pieds d'élévation, au dessus de terre : il en reste environ deux ou trois pieds enfoncés, pour leur donner plus de solidité. Le toît est formé par des lattes posées sur le haut des parois, & couvertes de gazons. Ces maisons sont éclairées par quelques fenêtres placées çà & là. Des membranes de boyaux de Veaux marins, ou d'autres poissons, bien cousues & jointes avec des petits nerfs, leur servent de vîtres. L'entrée de ces

cabanes est creusée sous terre, comme le terrier d'un Lapin, & n'a pas plus de deux ou trois pieds de hauteur. Elle est allongée & disposée en zigzag, pour mieux empêcher le vent d'y entrer. Cette ouverture est toujours tournée du côté de la mer, & une peau de Veau-marin y sert de porte. Une habitation telle qu'on vient de la peindre, renferme quelquefois sept ou huit familles, c'est à dire, toute la parenté; & cependant tout le monde y vit en bonne intelligence. Chaque famille couche ensemble; le père & la mère au milieu, les garçons à côté du père, & les filles près de la mère. Une peau tendue à la longueur de quatre pieds, sépare le lit d'une famille d'avec celui d'une autre. Tous ces lits sont rangés d'un même côté. Ils ne sont composés que de quelques planches portées sur des pierres à un pied de terre, & garnies de peaux avec leurs poils. Les maisons des Groenlandois ne renferment aucuns meubles inutiles; tout y donne des leçons de la plus stricte œconomie.

Quelques plats, une lampe, un chaudron, faits de cette pierre dont nous avons parlé, voilà ce qui compose tous les meubles du ménage & les ustensiles de cuisine. Le garde-manger, où ils conservent leurs provisions pour l'hyver, est un trou fait en terre à la porte de leurs maisons, & recouvert de pierres. Ce qu'ils prennent pendant le temps froid, ils le couchent sur terre, & le couvrent de neige; cela suffit pour le garantir plusieurs mois de la corruption. Un grand canot, renversé contre la maison, leur sert de magazin. C'est là qu'ils conservent leurs effets les plus précieux, qui sont des pelleteries. Leur lampe est de figure longue & assez creuse. On y entretient perpétuellement, pendant l'hiver, une flamme claire, par le moyen d'une mêche imbibée d'huile ou de graisse. Un chaudron d'une grandeur proportionnée à la famille, est suspendu à une des lattes du toît, au dessus de cette lampe qui sert à la fois à échauffer la maison, à éclairer, & à faire la cuisine. Chaque famille a cette sorte de

poële devant son lit. Quelques-unes de ces maisons sont tapissées de peaux dont le poil est contre les parois ; ce qui y produit une chaleur si grande, que les habitans s'y tiennent le corps nud ; mais aussi, l'air qu'on y respire est si chaud & si infecté par l'huile, la graisse ; les exhalaisons de ces corps malpropres, & une odeur de poisson pourri, qu'il cause des évanouissemens aux étrangers. On peut ajouter encore que la vermine que l'on voit par tout, ne manque pas de concourir à inspirer un dégout insurmontable. Lorsqu'il arrive chez eux quelque étranger en visite, ils ne le couchent pas avec eux, quand même il seroit de leur nation. Ils détachent une planche & une peau de leur lit, les placent dans un endroit particulier, & c'est là que l'étranger va reposer. Les Groenlandois habitent leurs maisons d'hiver depuis le mois d'octobre, jusqu'au mois de mai. Alors ils les abandonnent pour quelque temps, s'ils restent dans le voisinage, & pour toujours, s'ils trouvent un endroit plus avantageux

pour la chasse ou pour la pêche. D'autres, qui ont quitté leurs habitations ailleurs, & qui arrivent là par hazard, s'emparent de ces maisons abandonnées, & s'y établissent.

Quant aux habitations d'été de ces Sauvages, ce sont des peaux unies de Chiens marins, étendues sur des perches plantées en terre en rond & rapchées en haut, de façon qu'à leur sommet elles n'ont pas plus de trois à quatre pieds de circonférence. Chaque famille a la sienne en particulier. Ceux qui en ont les moyens les tapissent en dedans de peaux unies de Daims ou autres. Ces cabanes sont beaucoup plus propres que celles d'hyver. En chacune pend une lampe, toujours surmontée de l'utile chaudron.

On conçoit aisément que les Groenlandois, habitant une terre qui ne produit rien, ne vivent que de viande & de poisson. Leur gourmandise les rend peu délicats sur le choix des alimens. Ils sçavent suporter la faim dans les circonstances, avec une fermeté incroyable; mais aussi ils dévorent quand

ils ont de quoi manger. Le temps de leurs repas n'est ni fixe ni marqué; ils mangent quand le besoin le demande. S'ils sentent de l'appetit pendant la nuit, ils se lèvent pour le satisfaire. Entrent-ils dans une maison? ils examinent d'abord ce qu'il peut y avoir de bon à manger. Ils dévorent des yeux tout ce qu'ils voient autour d'eux (*e*). Les Daims, les Lièvres, les Chiens de mer & de terre, les Oiseaux, les Poissons, font leur principale nourriture. Ils mangent leur viande tantôt cuite, tantôt crue, séche ou demi-pourrie, suivant que la faim les presse. Ils ne trouvent rien de trop coriace. Dans un besoin urgent, ils coupent un morceau de leurs habits ou de leurs

(*e*) On observe que tous les Sauvages n'ont presque que des idées relatives à l'entretien de leur existence; tout ce qui peut y servir, est ce qui les affecte davantage. Quelques Iroquois étans venus à Paris en 1666, on les promena dans cette ville & dans toutes les maisons royales. Ils n'y trouvèrent rien d'admirable que les boutiques de rôtisseurs bien garnies de toutes sortes de viandes.

fouliers, le font bouillir dans de l'eau, & l'avalent ensuite après l'avoir mâché quelque temps. S'ils ont du poisson frais, ils le font cuire à l'eau pure, sans sel; mais seulement avec un peu d'huile ou de graisse de poisson. Quand il est à demi cuit, ils boivent le bouillon entre eux; ils mettent ensuite la viande ou le poisson à terre entre leurs jambes, & le mangent. Ceux qui ont des plats s'en servent, mais jamais on ne les lave, quand même les chiens y auroient mangé. Ils font aussi sécher au soleil une grosse quantité de Saumons ou de Loddes (*f*), pour leurs provisions d'hiver; & ils le mangent sec, sans le faire bouillir.

Si les Groenlandoises offrent une image de coquetterie, leurs maris présentent celle d'une mâle fierté. Ces hommes, pour être si simples & si grossiers en apparence, n'en sont pas moins persuadés de leur supériorité sur les femmes, & sçavent très-bien faire valoir les prérogatives de leur sexe.

(*f*) Espèce d'Eperlans.

Ils mangent seuls, & se font servir par leurs épouses, qui n'osent toucher à rien que leurs maris ne se soient levés. Si la femme manque à son devoir, le mari la corrige à coups de bâton, sans qu'elle en garde aucune rancune, & qu'elle paroisse vouloir se venger (g). Le sang de Chien marin est pour eux une grande chère. Lorsqu'ils pren-

(g) La supériorité de l'homme sur la femme est-elle donc naturelle ou usurpée? Nous ne prétendons pas adopter de paradoxe; mais nous nous contenterons d'observer que, chez tous les peuples de la terre, chez les plus sauvages, chez ceux même qui semblent n'avoir au dessus des bêtes que la forme humaine & un instinct un peu plus étendu, on voit les hommes maîtriser les femmes, même d'une façon tyrannique, & celles-ci n'opposer à ces duretés que les armes de la coquetterie. Les uns sont les souverains, les autres les esclaves. La nature n'auroit-elle départi aux femmes les agrémens de leur personnes & cette ardeur universelle pour tout ce qui peut les embellir, qu'à dessein de faire servir ces agrémens à gagner le cœur des maîtres qu'elle leur avoit donnés? Cette question seroit bientôt résolue par un habitant de l'orient, un Musulman. C'est un problême pour un François. Nous nous garderons bien de le résoudre.

nent

nent un de ces animaux, ils ont grand ſoin d'empêcher qu'il ne perde ſon ſang. Ils le conſervent précieuſement pour eux-mêmes, & n'en donnent point à leurs femmes. Quand ils en ont beaucoup, ils le boivent pur : dans le cas contraire, ils le jettent dans leur chaudron pour donner un haut goût à leurs viandes.

Ils n'ont pour toute boiſſon que de l'eau pure, & de l'huile de Baleine. Il y en a à qui l'on a appris à boire de l'eau de vie, & ils en ſupportent beaucoup avant que d'être ivres; ce qui vient ſans doute ou de ce que l'huile & la graiſſe, dont leur eſtomach eſt enduit, facilitent un paſſage ſi rapide à l'eau de vie, que ſes particules ſpiritueuſes n'ont pas le temps de monter au cerveau; ou de ce que les mêmes particules capiteuſes de cette liqueur, s'embarraſſent & s'enveloppent dans cette graiſſe. Ils n'ont jamais pu s'accoutumer à fumer du tabac : il leur paroît trop piquant ſur la langue.

Les Groenlandois n'ont point d'autres occupations que la pêche & la

chasse. Les femmes les aident, lorsqu'elles n'ont rien à faire dans l'intérieur de leurs maisons; mais elles sont chargées principalement de faire la cuisine, des détails du ménage, de l'éducation des enfans, & de coudre les habits & les instrumens de la chasse & de la pêche. Ces peuples sont infatigables, lestes, & fort adroits à ces deux sortes d'exercices. Le besoin & le défaut de matériaux convenables, leur a fait imaginer des instrumens si ingénieux, & des artifices si bien raisonnés, qu'ils sont dignes d'admiration. Les hameçons de leurs lignes étoient d'os autrefois, mais les Danois & les Hollandois, qui fréquentent ces côtes, leur en fournissent de fer à présent. Ils ont des filets de différentes especes. Ceux à petites mailles sont fait de nerfs de Daim tricotés & entrelassés fort proprement. Les autres sont tissus avec des fils minces & longs de la barbe des Baleines. Ils manient tous ces filets avec une dextérité singuliere, & prennent beaucoup de poisson. Ils se servent aussi de harpon

qui a une pointe crochue d'os, ou de fer, pour darder les Chiens de mer & les Baleines. Pour ne pas perdre ces inſtrumens, s'ils manquent le poiſſon, ou s'ils s'en détachent, ils ont ſoin de lier au milieu du harpon une veſſie de Chien de mer ſoufflée. Cette veſſie flottant toujours ſur l'eau, leur indique l'endroit où ils peuvent retrouver leur inſtrument. Les flêches dont ils ſe ſervent pour la chaſſe, varient en groſſeur, ſuivant l'eſpece d'animaux à qui ils en veulent. Celles deſtinées pour chaſſer les Daims, les Cerfs, les Lievres, & les gros oiſeaux aquatiques, ont une pointe d'os ou de fer; les autres, propres à la Perdrix & autres oiſeaux, n'en ont point. Les aîles de ces flêches ſont de plumes de Corbeaux.

Les Groenlandois ont deux ſortes de canots: les uns pour la pêche, & les autres pour voyager ou pour changer d'habitation. Les premiers ſont petits, longs, étroits, & ne portent qu'un homme. Ils ſont conſtruits par l'aſſemblage de quelques longues perches

liées avec des lames minces de barbes de Baleines; ils sont par tout couverts de peaux de Veaux marins bien cousues avec des nerfs, à l'exception d'un trou au milieu, qui a un rebord de côtes de Baleines, pour empêcher l'eau du pont d'y entrer. Cette ouverture est pratiquée de façon qu'un homme seul peut y tenir & s'asseoir dans le canot en étendant ses jambes en devant (*h*). De ce rebord, il s'éleve tout autour un morceau de peau que l'homme assis dans le canot, lie autour de son corps & qui empêche l'eau de pénétrer dans la barque. Toutes ces coutures sont enduites de graisse & de goudron. On ne se sert que d'une rame qui est terminée à chaque bout par une espece de palette, comme celle d'un battoir, en la tournant alternativement à droite & à gauche. La façon dont un Groenlandois est

(*h*) Ces canots sont aussi ceux des habitans de l'Amérique septentrionale, qu'on appelle Esquimaux, *Voyage à la Baye de Hudson, de M. Ellis, tom. II, pag. 22.*

agencé dans ſon canot, le met abſolument à l'abri du naufrage & le fait tenir la mer dans un temps où une de nos chaloupes n'oſeroit pas ſortir. On voit, avec ſurpriſe, un de ces hommes & ſon canot renverſés par une vague, ſe relever fort adroitement & continuer à voguer ſans aucune crainte. Ceux qui n'ont jamais vu aller de ces canots, ne peuvent bien concevoir avec quelle rapidité ils fendent les flots. J'ai eu à moi, dit M. Anderſon, un homme qui ſçavoit gouverner un pareil canot, & je me ſuis donné le plaiſir de courir après lui avec une chaloupe fort legère, dans laquelle quatre hommes ramoient de toutes leurs forces, ſans avoir jamais pu le joindre. Ces canots ont environ dix-huit à vingt pieds de long. Ils ſont ſi legers que lorſqu'un de ces habitans craint quelque ſurpriſe en mer, il court à terre, charge ſon canot ſur ſon épaule, & s'enfuit aiſément, même ſur les montagnes. Les autres canots, qu'ils appellent canots de femmes, parce qu'elles y ſont les fonctions

de rameurs, peuvent contenir vingt ou trente personnes. Ils sont faits avec des perches beaucoup plus fortes que celles des petits canots, mais liées de même & couvertes de peaux de Veaux marins. Ils ont grande attention de graisser souvent les coutures de ces peaux, avec le residu que donne la graisse de Baleine ou de Chien marin lorsqu'on en tire l'huile. Ces barques ont sur le devant un petit mât qui porte une voile faite de boyaux de Baleine séchés & cousus très-serrés. Trois ou quatre hommes peuvent en porter une assez loin, & traverser les glaces sans peine. C'est de ce canot dont ils se servent, comme nous avons dit, pour conserver leurs pelleteries.

Après la peinture qu'on vient de voir, on présume bien que la galanterie Groenlandoise n'est pas beaucoup rafinée; aussi les fiançailles & les mariages sont-ils sans cérémonies. Un homme qui veut se marier, ne s'inquiette que de sçavoir si la fille qu'il recherche est entendue au ménage, & si elle sçait bien coudre. Celle-ci

de son côté, demande si son amoureux est adroit à la chasse & à la pêche, s'il y est heureux & assidu.

La mariée n'apportant point de dot, & le marié n'ayant point d'héritage à laisser, ils n'ont point de discussion d'intérêts, point de contrat à passer; l'affaire est presque aussitôt conclue que proposée. Un jeune homme a-t-il dessein de prendre une femme? il consulte ses parens, & leur nomme l'objet de ses desirs. Si les parens approuvent son choix, ils font parler à ceux de la fille. Ces propositions sont faites ordinairement par de vieilles femmes: celles-ci amenent insensiblement dans leur conversation l'éloge du jeune homme qu'elles ont dessein de proposer, & exposent ensuite leur demande. La fille, qui quelquefois est présente, se retire comme par modestie. Dans le cas où les parens accedent à la demande des vieilles, ils rappellent leur fille pour lui en faire part. Celle-ci dénoue ses cheveux, les éparpille sur son visage, & se met à pleurer, en paroissant marquer quel-

que répugnance, mais ſans dire ni oui, ni non. Les vieilles la prennent auſſitôt ſous les bras, & l'emmenent avec elles. Quand elle eſt arrivée dans la maiſon paternelle de ſon amoureux, elle reſte quelque temps aſſiſe toujours pleurant, ſans que celui-ci lui diſe un mot. Les parens ſont les premiers à la conſoler, en lui diſant qu'elle ſera contente de ſon futur. Il vient enſuite lui parler à ſon tour, & la prier de venir ſans façon ſe coucher à ſon côté. Elle refuſe d'abord, il redouble ſes inſtances: elle cede, & la conſommation du mariage termine bientôt la cérémonie.

Il arrive quelquefois qu'une nouvelle mariée retourne chez ſes parens. Ceux-ci la gardent, & le mari eſt obligé de l'envoyer chercher. Lorſque la mariée a déſerté deux ou trois fois de chez ſon époux, celui-ci pour terminer ce jeu, fait faire un ſac, & les vieilles vont la rechercher. Les parens ne peuvent plus s'oppoſer à ce qu'on l'enleve de force. Les vieilles mettent la mariée dans le ſac, &

le nouent par en haut, en ne laissant sortir que ses cheveux. Elles traînent ensuite ce sac jusqu'aux pieds du mari, celui-ci délie le sac, aide sa femme à en sortir, & l'embrasse (*i*). Alors elle est obligée de rester avec lui malgré elle.

Quoiqu'il paroisse que ces peuples n'ont ni loix, ni principes sur le mariage, ils ont cependant l'attention, au rapport des Danois, de ne prendre des femmes qu'au de-là du troisieme degré. Chaque Groenlandois n'en a qu'une ordinairement (*k*). Ce-

(*i*) Leur façon d'embrasser est de se mettre nés contre nés.

(*k*) L'Auteur de l'Histoire naturelle du Groenland, trouve cette continence fort extraordinaire parmi un peuple qui n'a point de loi. Ce qui peut y avoir de remarquable disparoîtra bientôt, si l'on veut faire attention, que l'aspérité du climat, l'espece des alimens dont se nourrissent les Groenlandois, ne sont guères propres à leur inspirer ces ardeurs de tempéramment qui portent, comme dit notre Auteur, aux voluptés charnelles & à la polygamie. D'ailleurs, le besoin presque continuel où se trouvent

pendant si son humeur ne lui plaît pas, il en prend une autre, & la premiere retourne dans sa famille. Quelques-uns aussi ont deux femmes ; & ils disent pour raison de ce second mariage, qu'ils ont trouvé la seconde plus capable que la premiere, & qu'ils ont le moyen de les nourrir toutes deux. Les devoirs du mariage sont sacrés parmi eux, & l'on n'y connoit pas l'adultere. Lorsqu'un homme a eu des enfans d'une femme, il ne lui arrive jamais de la répudier : il lui passe au contraire bien des défauts, & ils vivent dans l'union jusqu'à la mort.

Les femmes supportent sans se plaindre les douleurs de l'accouchement, & ne sont retenues que peu de temps après. Leur tendresse pour leurs en-

---

ces peuples, de se livrer aux plus rudes exercices, pour pourvoir à leur subsistance, bien loin d'allumer en eux les feux de la concupiscence, ne peut manquer de les éteindre & d'énerver leurs facultés en tout genre. La preuve en resulte par le peu d'enfans qu'on voit en chaque famille.

fans n'a point de bornes, & le soin qu'ils en prennent est sans égal. Ces enfans n'ont point d'autre berceau, pendant le jour, que le dos de leurs meres qui leur donnent à teter par dessus leurs épaules. On ne les sevre qu'à trois ou quatre ans. Ils vivent dans la plus grande liberté. Quoiqu'il n'y ait pas d'exemple qu'un Groenlandois ait corrigé son enfant, il n'en est pas plus enclin au libertinage. Sans avoir l'apparence de cette soumission aveugle qu'on voit pour leurs parens, dans les enfans bien élevés de nos climats, les petits Groenlandois obéissent sans murmure, à leurs pere & mere, & restent auprès d'eux jusqu'à leurs mariages.

La façon de vivre de ces sauvages annonce assez qu'ils n'ont parmi eux ni sciences ni arts. Ils ignorent absolument ce qui s'est passé avant eux, & ne sçavent pas même quel est leur âge. Ils calculent cependant par le cours de la lune, le temps où les Baleines reviennent sur leurs côtes, & se trompent rarement. Lorsqu'ils

font fur mer, la petite & la grande Ourfe, les Pleïades (*l*) leur fervent de bouffole.

Chaque famille étant pourvue de tout ce qui lui eft néceffaire, le commerce n'à pas lieu parmi ces peuples. Celui qu'ils font avec les étrangers, fe réduit à peu de chofe, parce que leurs befoins ne s'étendent pas bien loin. Leurs marchandifes font de la graiffe & des barbes de Baleines; des cornes de Licornes; des peaux de Daims, de Veaux & de Chiens marins, & d'autres animaux. Ils prennent en échange, de groffes étoffes de laine, de groffe toile, des chaudrons de fer-blanc & de laiton, du fer, &c. L'or & l'argent monoyés n'ont aucun cours dans ce pays, & y font même tout à fait inconnus. L'utilité & la rareté du fer lui donnent au contraire une valeur réelle. Un Groenlandois préfere toujours une couple d'éguilles ou un tympanon d'enfant à

(*l*) C'eft fur ces mêmes étoiles que les Anciens dirigeoient leur navigation.

une piece d'or quelle que soit sa valeur. Les aiguilles leur sont très utiles; & le tympanon leur plaît beaucoup, parce qu'ils aiment avec passion le chant & la musique. Ils ne manquent pas, chaque fois qu'ils s'assemblent, d'ouvrir leurs conférences par un repas où ils mangent abondamment. Ils se levent ensuite pour chanter & danser au son d'un tambour. Cet instrument est un cercle un peu large, composé d'os d'animaux. Sur ce cercle est étendue une peau bien serrée tout autour. Comme ce tambour n'est pas garni de peau par en bas, ils y font entrer un bâton avec lequel ils font le plus de bruit qu'ils peuvent. Celui de la troupe qui ouvre le jeu, prend le tambour & se met au milieu d'un cercle que les autres forment autour de lui. Il accompagne le son de son tambour, de plusieurs chansons, dont leurs voyages, la pêche & la chasse sont l'objet (*m*). Il danse aussi

(*m*) Ils chantent aussi d'autres faits qui les intéressent. Notre auteur observe que les Danois leur

toujours en chantant, & faisant mille postures risibles. Les autres, tant hommes que femmes chantent avec lui, & sautent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Celui du milieu est-il las ? un autre le remplace ; & tous se succedent ainsi, jusqu'à ce que l'excès d'une fatigue générale les fasse renoncer de concert au divertissement. Toutes leurs conférences, leurs trocs, leurs arrangemens de pêche & de chasse, se font en dansant, & en chantant au

---

ont entendu chanter des vérités qui regardoient ces derniers. Ils disoient qu'ils étoient venus (les Danois) en Groenland, pour tromper les pauvres habitans, attraper leurs belles marchandises, débaucher leurs femmes, &c.

On peut juger de-là s'il est vrai que ces peuples ont, ainsi que quelques Auteurs veulent nous le faire croire, l'usage indécent d'offrir leurs femmes & leurs filles aux étrangers, & s'ils pensent qu'une femme acquiert par-là un nouveau mérite à leurs yeux. Nous avons fait d'ailleurs les recherches les plus exactes pour fixer notre jugement à cet égard. Tout ce que nous avons trouvé, ne sert qu'à infirmer les témoignages de ces relâteurs infidèles, dont s'appuyent les amis de l'extraordinaire.

son du tambour. Il sert encore à vuider leurs querelles particulieres : si quelqu'un d'entre eux a reçu quelque offense d'un autre, il remet sa vengeance à la premiere assemblée. Alors il entre dans le cercle avec un tambour. Là, en dansant & chantant, il se plaint de la méchanceté & de l'injustice de celui qui lui a fait quelque tort. Celui-ci se défend à son tour sur le même ton, & de la même maniere. Les spectateurs rient, & la dispute est terminée; les plaideurs contents, s'en retournent bon amis. Ils estiment tant leur tambour, qu'ils font mille caresses aux étrangers qui veulent bien en jouer & l'accompagner de leur voix.

Les jeunes gens ont plusieurs jeux & exercices relatifs à la façon de vivre de leurs peres, tels que l'arc, une espece de jeu de paume, la course, la lutte, &c.

En général les Groenlandois sont simples, sans être stupides. Quoiqu'ils n'aient ni loix ni règles de bienséance & de politesse, ils sont sociables, paisibles & sécourables entre eux. L'u-

nion & l'égalité dans laquelle ils vivent, méritent les plus grands éloges. Leur amitié ne se produit ni par des complimens, ni par des révérences. Quand quelqu'un arrive chez un autre pour lui faire visite, il ne salue point en entrant, & celui-ci ne se dérange pas. Il montre simplement du doigt une place pour s'asseoir à celui qui fait visite, & il s'y place aussitôt. Lorsque le *visitant* veut se retirer, il se leve & s'en va, sans que ni l'un ni l'autre perde une seule parole à assurer son ami d'une amitié qu'il n'a pas dessein de rompre. L'envie, la haine, la trahison & les voies de fait, sont des choses inconnues parmi eux. Ils n'ont jamais de guerre avec leurs voisins : leurs armes mêmes ne sont bonnes que pour la chasse.

La jeunesse non mariée est d'une sagesse exemplaire, & rarement on entend parler de débauche entre les deux sexes. Les Danois ont souvent eu envie de séduire quelques filles du pays, mais jamais ils n'ont pu en venir à bout.

Ces pauvres habitans n'ont ni ferrures ni armoires : cependant personne ne perd rien. Une espece d'instinct semblable à celui des bêtes, les porte à faire entre eux certaines actions bonnes & utiles, & à éviter ce qui pourroit leur être nuisible. C'est sur ces ménagemens que sont fondées la base de leur assemblage tumultueux & la tranquillité publique. Un Groenlandois, dans les circonstances où il se trouve, ne peut suffire seul aux exercices qui lui fournissent sa nourriture. Il est obligé de se conserver l'amitié des autres, de partager leurs travaux pour qu'ils partagent les siens, de contribuer à la chasse, à la pêche, s'il veut participer au produit. L'un ne possédant que les mêmes choses que l'autre, il n'est pas tenté de lui ravir un bien qu'il ne desire pas, & que celui-ci n'auroit pas de peine à reprendre la nuit ou en son absence ; c'est ce qui fait qu'il ne se commet pas de vol entre eux.

Leur façon de penser n'est pas la même à l'égard des étrangers. Ils les

estiment beaucoup moins qu'eux-mêmes, & ils sont persuadés que les autres nations viennent de la leur. Ils ne leur font bonne mine que par crainte, & parce qu'ils les regardent comme plus fortes & plus braves qu'eux. Ils les volent sans scrupule, lorsqu'ils peuvent le faire avec sureté. S'ils reçoivent du bien d'un étranger, ils ne lui en marquent pas la plus legere reconnoissance. On rapporte même que quelque temps avant l'établissement de la colonie Danoise, un matelot s'étant trop avancé dans le pays, des Groenlandois l'avoient assommé, & en avoient succé le sang avec beaucoup d'avidité, par des ouvertures qu'ils lui avoient faites en différens endroits du corps.

Ces Sauvages n'ont pas plus de religion que de principes de morale. La connoissance d'un Dieu, d'un créateur, leur est absolument étrangere. Ils n'ont pas même dans leur langue de mot pour designer un être suprême. On trouve cependant sur les côtes les plus orientales, quelques

vestiges qui prouvent qu'il y a eu jadis un culte religieux établi. C'est un nouveau témoignage en faveur de ceux qui prétendent que ces barbares ont exterminé ceux qui habitoient ce pays avant eux, & qui étoient vraisemblablement les descendans des colonistes Islandois qui y passerent avec Eric, ainsi qu'on l'a vu ci-devant. Ces barbares n'ont absolument aucune idée d'idole, de sacrifice, ni d'adoration. Tous les jours sont pour eux des jours de travail, & on ne voit pas qu'ils fassent jamais le moindre acte de religion, soit aux naissances, aux mariages, ou aux funérailles. Ils s'imaginent que tout ce qui existe a été de tout temps, & s'est formé de lui-même. Si on leur démontre qu'il n'est pas possible que le soleil & les corps naturels ayent pu être formés autrement que par la main d'un créateur, de même que leurs canots sont faits par eux, ils conviennent qu'il faut qu'il y ait eu un auteur de toutes choses; mais ils disent toujours qu'ils ne le connoissent pas, qu'ils ne sça-

vent ni qui il eſt, ni où il demeure. La préſomption de quelques-uns s'étend pourtant au point de dire que le créateur du ciel & de la terre, devoit être de leur nation. S'ils pendent à leurs cols certains colliers pour ſe préſerver de maladie, ou pour être heureux dans leurs entrepriſes, ce n'eſt pas qu'ils conçoivent une vertu ſurnaturelle, divine ou démoniaque dans ces colliers, c'eſt une tradition qu'ils ont reçue : ils pratiquent cet uſage ſeulement parce qu'ils ont appris qu'il ſe pratiquoit, & ils ne réfléchiſſent pas s'il eſt bien ou mal fondé. L'opinion qui paroît la mieux établie parmi eux, c'eſt l'immortalité de l'ame; mais ils ne comprennent pas ſa ſpiritualité, puiſqu'ils lui ſuppoſent les mêmes inclinations qu'au corps qu'elle animoit, & qu'ils croient qu'elle va revivre dans un pays abondant en pêche & en chaſſe. De-là leur eſt venue la coutume d'enterrer avec les morts, tout ce qui ſervoit leurs beſoins & leurs goûts.

Lorſqu'un Groenlandois vient à

mourir, la famille s'aſſemble ; ſon plus proche parent eſt obligé de le porter ſur ſon dos, juſqu'au lieu deſtiné à l'enterrer. Là il étend le cadavre tout habillé dans une foſſe non creuſée, mais formée par des gazons & des pierres élevées à un pied de terre. Ils dépoſent à côté du mort tous ſes uſtenſiles de pêche & de chaſſe, après les avoir mis en pieces. Ils couvrent enſuite le corps de deux peaux de Veaux marins, & la foſſe entiere de pierres & de gazons. Cette cérémonie eſt toujours accompagnée de beaucoup de plaintes & de lamentations.

La famille s'aſſemble trois fois par jour, quelque temps après l'enterrement ; & enſuite de temps en temps pendant l'eſpace d'une année, auprès du mort. Ils s'aſſeyent à terre, poſent leurs coudes ſur leurs genoux, leur tête ſur leurs mains, & pleurent quelque temps dans cette ſituation. Si quelqu'un meurt ſans laiſſer de parens, tout le monde l'abandonne, & le corps reſte où il eſt mort. La cauſe de cette déſertion vient de la

persuasion où ils sont qu'un cadavre communique une grande impureté à ceux qui le touchent, à l'exception de son plus proche parent.

A l'égard des enfans qui sont morts, ils ont une superstition singuliére. Ils mettent à côté de lui la tête d'un chien, dans la crainte que cet enfant ne connoissant pas bien le pays des ames, il ne s'égare en chemin. Ce chien doit, suivant eux, lui montrer la bonne voie, ou plutôt le conduire au séjour des ames.

DE

L'ISLANDE.

L'ISLANDE est une isle qui appartient au Roi de Dannemarck. Les glaces, dont ses montagnes & ses côtes sont couvertes, lui ont fait donner le nom d'*Eyslande*, mot Allemand qui signifie pays de glaces. Son étendue du levant au couchant est de deux cens vingt lieues, & du midi au nord d'environ cent lieues (*a*). Elle commen-

(*a*) Géographie d'Hubner, *tom. III*, *pag.* 107. Baudrand, *pag.* 530.

M. Lenglet ne lui donne que cent trente-six lieues de long, sur soixante-sept de large.

M. Lacombe a mal à propos adopté ce sentiment. Voyez l'Abrégé chronologique de l'histoire du Nord, *tom. I*, *pag.* 383.

Arngrimus Jonas, auteur Islandois, lui donne

ce environ au soixante-troisieme degré, & finit au soixante-septieme. Plusieurs auteurs modernes (*b*) croient que l'Islande est la Thulé des anciens, que Virgile désigne dans ses Géorgiques, en parlant à Auguste, sous le nom d'*Ultima Thule* (*c*). Séneque en

deux fois l'étendue de la Sicile, qui est de plus de cent lieues.

Brevis commentarius de Islandiâ, in-12. Haffniæ 1593, pag. 5.

Bleffkenius est aussi du même avis. *Descriptio Islandiæ*, *in*-12, *Lugduni Batavorum*, 1507, *pag.* 20.

(*b*) Pontanus, dans son histoire de Dannemarck. Cazaubon, dans ses Commentaires sur Strabon. L'Arioste

M. de Vaugondy paroît avoir adopté ce sentiment, qui paroît le plus généralement reçu. Voyez son Atlas de 1757. La Thulé se trouve à la place de l'Islande, dans son *Orbis vetus*. Voyez encore *La Piazza universale di tutte le professione del mundo*, *in luce da Thomasso Garzoni*. Veneta, in quarto 1599. pag. 837.

(*c*) . . . . tua Nautæ
Numina sola colant: tibi serviat ultima Thule.
Georg. lib. I, *v.* 29 & 30.

Atque ingens pateat tellus
Nec sit terris ultima Thule.
Senec. in Medeam.

parle

parle aussi dans les mêmes termes; mais toutes les descriptions que nous avons de cette Thulé, paroissent se rapporter plutôt à la Scandinavie (*d*) qu'à l'Islande.

Le cercle polaire passe sur son extrêmité septentrionale (*e*). Dans la

---

(*d*) Les anciens donnoient ce nom à la presqu'isle qui renferme aujourd'hui la Suède, la Norvége, & le Dannemarck. Ils l'ont même prise long-temps pour une isle.

Voyez le Dictionnaire Géographique de la Martinière, à l'article *Thulé*, & à celui *Scandinavie*. La Géographie de la Croix, *tom. V*, *pag.* 511.

M. le Baron de Stralhenberg croit aussi que la Thulé des anciens est ce qui comprend aujourd'hui la Suède, la Norvége & le Dannemarck. Voyez ses mémoires sur la Grande Russie, *tom. I*, *pag.* 194. Ce qui prouve que l'Islande n'est pas la Thulé, c'est que Davity rapporte que Strabon, liv. 4, dit que cette isle est un pays de plaine, qui porte du froment, ce qui ne peut se dire de l'Islande. *Le Monde de Davity*, *tom. XLII*, *pag.* 591.

(*e*) Quoique Varenius dans sa Géographie générale, Bleffkenius, Arngrimus Jonas, la Peyrère, Blaen, La Croix, Hubner, & beaucoup d'autres, nous représentent l'Islande coupée presque en deux parties égales par le cercle polaire, en la faisant

partie du nord, on voit continuellement le soleil depuis la mi-juin jusqu'à la fin de Juillet. Au contraire dans les mois de décembre & janvier, on ne le voit point du tout. On jouit seulement à la fin de janvier, d'une lueur qui dure une heure & demie. L'aurore boréale éclaire ici comme au Groenland, & dédommage de la privation du soleil.

Il n'y a point en Islande de saisons intermédiaires, qui séparent l'été de l'hiver. A une journée excessivement chaude, succede quelquefois une nuit très-froide, pendant laquelle la campagne est couverte de neige.

---

commencer au soixante-quatrieme degré, & finir au soixante-huitieme. Nous nous en sommes rapportés à l'opinion de M. de Vaugondy, dans son Atlas, qui est aussi celle de M. Bellin. *Voyez la Carte de l'Univers, à la tête du tom. VI, de l'Histoire générale des Voyages de M. l'Abbé Prevost.* Elle paroît confirmée par des observations sures, & par la détermination moderne de la figure de la terre. C'est ce qui fait aussi qu'on ne compte plus cette isle parmi les terres arctiques.

Le plus grand froid regne ordinairement dans le mois d'avril ; soit parce que, à ce période, le soleil a été le plus long-temps éloigné de l'isle, ou que les vents qui soufflent constamment du nord, amenent beaucoup plus de particules glaciales que dans d'autres temps.

L'Islande, selon M. Anderson, paroît avoir été détachée de notre continent par quelque bouleversement furieux, arrivé anciennement, ou peut-être, dit cet auteur, par le déluge universel dont on trouve par tout des marques très-apparentes. Elle est d'une figure tout à fait irréguliere, & remplie de débris énormes de rochers & de crevasses affreuses. Une chaîne de montagnes très-élevées & couvertes, à la hauteur de plusieurs toises, de glaces & de neiges qui ne se fondent jamais tout à fait, traverse cette isle d'un bout à l'autre & en rend l'intérieur inhabitable. Tout le terrein est tellement hérissé de fragmens de rocs, ou coupé par des précipices dispersés de côté & d'autre, que les chemins

sont absolument impraticables pour les voitures. On ne sçauroit y voyager qu'à pied, ou tout au plus à cheval, en quelques cantons; mais il faut y apporter les plus grandes précautions, pour se garantir des abîmes qu'on rencontre à chaque pas.

Il ne se trouve en l'Islande ni villes ni bourgs. Quelques cabanes dispersées tout le long des côtes, ou à quatre à cinq lieues au plus; quelquefois ramassées au nombre de dix ou douze, & placées, chacune, dans un terrein circonscrit par des paturages qui, le plus souvent, déterminent à bâtir: tel est le tableau des villages Islandois. Un pere de famille trouve un endroit convenable, il y bâtit, & s'approprie tout le terrein qui environne sa chaumiere, & qu'il croit pouvoir cultiver par lui-même ou par les siens. Cette maniere de se loger sans ordre, & à sa volonté, en usage depuis longtemps dans ce pays, contribue beaucoup à rendre les habitations éloignées les unes des autres, & nuit de même à leur communication. Il est

vrai que la constitution intérieure de l'Islande, concourt encore à la rendre deserte, & à en faire le plus misérable pays du monde.

On y rencontre beaucoup de mines de fer, de minéraux chargés de soufre & de bitume, & un grand nombre de Volcans.

Tous les élémens semblent conjurés contre l'existence de cette malheureuse isle, & s'entr'aider pour la bouleverser de fond-en-comble. Ici, des vallées renfermant dans leur sein quantité de nitre, de bitume, & de grosses masses de soufre chargées de mines de fer, donnent lieu à des embrasemens qui portent par tout la mort & la stérilité. Là, une masse contigue de rochers, dont le dedans caverneux est rempli de toutes sortes de matieres bitumineuses & minérales, perpétuellement en fermentation, cause de fréquens tremblemens de terre, qui semblent la dissoudre jusques dans ses fondemens. Ce n'est pas tout encore: lors de l'éruption de ces montagnes brulantes, des torrens impétueux,

formés par la fonte subite des neiges & des glaces qui couvroient leurs sommets (*f*), suivent bientôt les ruisseaux de feu & de minéraux fondus, vomis par les volcans. Le ravage de ces inondations s'étend même beaucoup plus loin. Hommes, maisons, bétail, rien n'échappe à leur fureur. Ces terribles débordemens brisent, renversent & entraînent à des distances énormes, tout ce qui s'oppose à leur impétuosité ; ne laissant sur leur passage que des traces profondes d'horreur & de désolation.

(*f*) C'est peut-être la fonte subite de ces neiges arrivée par le feu de ces montagnes, qui a donné lieu à quelques auteurs de dire ; d'après Blefkénius, que l'Hécla vomissoit des torrens d'eau chaude, qui bruloit comme de l'eau de vie *. Au reste, c'est un doute que nous proposons, & nous sommes bien éloignés de taxer d'erreur les auteurs qui ont cité ce fait. Leur juste célébrité mérite toute la vénération du public, & c'est avec bien du plaisir que nous confessons ici que nous adhérons à ses sentimens.

* *Hist. nat. de M. de Buffon, tome II, page 196. La Peyrere, Relation d'Islande, pag. 33.*

En 1729, un incendie de terre prit subitement dans le district de Huuswich situé au nord de l'isle. Un village fut entiérement ruiné. Tout le terrein cultivé, les maisons, les bestiaux, furent réduits en cendres. La flamme s'avançoit avec tant de rapidité, que les hommes eurent à peine le temps de se sauver. Six paroisses voisines étoient ménacées des suites funestes de cet accident; cependant il n'en périt que trois : les autres furent sauvées par un brouillard extrêmement épais & par une grosse pluie, qui survinrent quelques jours après le commencement de l'incendie; c'est ce qui éteignit heureusement ce feu, dont la force étoit supérieure à tout l'art humain (*g*).

(*g*) On a vu en France de pareils phénomènes. En 1682, à la suite d'un tremblement de terre, on vit sortir des flammes en plusieurs endroits, dans le territoire de Remiremont, près Plombières. Il est vrai cependant que ces flammes ne bruloient pas ce qu'elles rencontroient; & c'est une particularité assez remarquable. *Voyez les Mémoires de l'Académie*

Une montagne, située à l'ouest, qui n'avoit jamais brulé auparavant, s'enflamma tout d'un coup, en 1721, & vomit une pluie affreuse de pierres & de cendres noires. L'air en fut tellement obscurci, & la fumée étoit si épaisse, qu'on ne vit le soleil de trois jours. Tout le poisson séché qui étoit alors dans l'isle, fut noirci & entièrement corrompu par cet accident. Les chevaux & les bêtes à corne des endroits par où les cendres avoient passé, eurent pendant deux ans, la bouche coupée & gatée par le sable fin, ou les petites pierres tranchantes qui étoient vraisemblement mêlées dans les cendres. Il y eut même de ces cendres qui furent portées par le vent à trente lieues de cette montagne. Le feu prit en même temps au

---

des *Sciences*, *année* 1699, *tom. II*, *pag.* 341. La gazette de Londres du 20 juillet 1762, fait aussi mention de deux incendies de terre considérables, arrivés le mois précédent, dans le comté d'Yorck, & dans celui de Northumberland, aux environs de Newcastle.

bas pays qui touchoit la montagne, & s'étendit à dix-huit lieues sous terre. On dit qu'il ne s'éteignit que plus d'un an après. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que la force de l'explosion détacha un fragment de rocher d'une grosseur énorme, qui fut jetté à une lieue du volcan; & de là porté, par la force du coup, une lieue avant dans la mer. Malgré la profondeur de l'eau en cet endroit, ce morceau s'élevoit au commencement, de soixante brasses au dessus de la surface de la mer.

En 1726, dans la partie septentrionale de l'isle, une montagne d'une hauteur considérable, s'enfonça dans une nuit, par un tremblement de terre, & un lac très-profond prit sa place. A une lieue & demie de cet endroit & dans la même nuit, un autre lac, dont on ignoroit la profondeur, fut entiérement desséché, & son fond s'éléva de manière à former une monticule assez haute, qu'on voit encore aujourd'hui.

L'Islande se divise ordinairement

en quatre parties, qui correspondent aux points cardinaux du monde.

C'est dans la partie méridionale qu'est situé le mont Hécla, si fameux par ses incendies. Voici la description qu'en a laissé un voyageur (*h*), qui monta une demi-lieue sur le volcan, & à qui la curiosité pensa être aussi funeste qu'elle l'avoit été à Pline sur le mont Vésuve.

» A une demie lieue du mont Hé-
» cla, nous trouvâmes la terre toute
» couverte de cendres & de pierres-
» ponces, à travers lesquelles nous
» cheminâmes jusques au pied du
» mont.

» Le temps étant fort serein, & ne
» voyant point sortir de la monta-
» gne aucuns feux, ni flammes, ni
» fumée, nous prîmes la résolution

(*h*) De la Martinière, chirurgien de vaisseau. *Voyage aux pays septentrionaux, in-12, Paris, 1676, page 290, & suivantes.*

Voyez aussi Arngrimus Jonas, pag. 18. Blefkenius, Voyage au Groenland; par P. de Mésange, Cordelier; *tome II, page 198.*

» de monter jusques au haut, quoi-
» que nos guides pussent dire pour
» nous en détourner.

» Un marchand Danois ayant dit
» qu'il vouloit me faire compagnie,
» nous donnâmes nos chevaux à te-
» nir à notre guide, & nous mon-
» tâmes à travers les cendres & les
» pierres-ponces, y entrant jusqu'à
» mi-jambe, prétendant aller jusques
» au haut où nous vîmes voler quan-
» tité d'oiseaux noirs, qui étoient des
» Corbeaux & des Vautours qui y
» nichent.

» Après avoir monté demi lieue,
» nous sentîmes la terre trembler sous
» nos pieds, & entendîmes un gro-
» mellement & tintamarre si grand
» dans les entrailles de cette monta-
» gne, qu'il sembloit qu'elle vouloit
» s'effondrer; &, dans ce même temps,
» parut de tous côtés autour & pro-
» che de nous, des fentes d'où sor-
» toient des flammes bleuâtres, puan-
» tes & sentant le soufre brulé, ce qui
» nous fit rebrousser chemin, crain-
» te d'être consommés.

» Ayant descendus une trentaine
» de pas, il sortit de ce mont une
» bouffée de cendres si grosses, que
» le soleil s'en obscurcit, & nous
» couvrit de telle façon que nous ne
» nous voyons pas l'un l'autre. Ce
» qui nous donna encore plus de
» frayeur, fut de voir sortir de mo-
» mens en momens de derrière nous
» des bouffées de feux, de cendres,
» & de pierre-ponce qui tomboient
» sur nous comme gresle, & des gro-
» mellemens sous nos pas qui nous
» faisoient jetter des cris épouvanta-
» bles, croyant que toutes les furies
» infernales sortoient de ce mont pour
» nous accabler, & attendant à tout
» moment que la terre s'ouvrit pour
» nous engloutir. Nous ne laissions
» pas toutesfois de courir en descen-
» dant, tant que nous avions de for-
» ces, pour fuir le danger où nous
» avoit mis notre curiosité.

» La peur nous donna tant d'agili-
» té, qu'en un quart d'heure nous ar-
» rivâmes près de nos gens, qui se
» mirent à rire de nous voir pâles,

» & si bien ajustés que l'on auroit dit
» qu'on nous avoit plongés dans du
» noir à noircir; mais ce ris leur
» passa aussitôt qu'ils nous virent tom-
» ber à leurs pieds comme morts, les
» esprits & la parole nous manquant.
» On nous frotta les temples, les na-
» rines, & les mains de vinaigre, &
» cela nous fit revenir; après quoi
» nous continuâmes notre route.

A une demie lieue du Mont-Hécla, on rencontre un lac d'eau douce toujours chaude, mais beaucoup plus en hiver qu'en été. Ce lac, au rapport des habitans du pays, a la propriété de s'enflammer de lui-même, trois fois par an. Il brule pendant quinze jours, & jette des petites flammes fort claires. Lorsqu'elles sont éteintes, une forte fumée leur succède & dure pendant quelques jours (*i*).

(*i*) Il se trouve près de Grenoble en Dauphiné, une fontaine, sur laquelle des exhalaisons prennent feu à l'approche d'une bougie allumée, & donnent une flamme assez vive. M. Anderson donne l'explication de ces phénomènes, d'une manière très-pro-

Dans la partie séptentrionale de l'isle, près de l'endroit où arriva l'incendie dont nous avons parlé, il y a une fontaine chaude qui bouillonne régulièrement trois fois tous les quarts d'heure. Elle commence d'abord à s'élever un peu; elle monte plus haut & sort à la fin de terre. Elle s'abaisse de même à trois reprises & continue ce jeu alternatif nuit & jour pendant toute l'année. » A peu de distance de » cette fontaine chaude, nous en » trouvâmes une très-froide. (dit la » Martinière) J'y mis dedans une » baguette que j'avois, & l'ayant re- » tirée, je fus surpris d'en voir le » bout qui avoit touché au fond, » comme métamorphosé en fer, &

---

bable. Il en attribue la cause à des exhalaisons sulphureuses & bitumineuses, qui s'élèvent du rivage, & du fond du lac, & qui prennent feu ensuite, lorsqu'elles sont accumulées & condensées à un certain point; ce qui arrive plus souvent dans un temps humide que par les grandes chaleurs, qui ne font que dissiper les vapeurs en les raréfiant. *Hist. nat. de l'Islande, tom. I, pag. 24 & 25.*

» aussi pesant ». Blefkenius (k) remarque que ce qui touche au fond, devient fer, ce qui est trempé d'eau se pétrifie, & ce qui est au-dessus de l'eau demeure bois. Il ajoute qu'il a éprouvé deux fois la même chose, & qu'ayant mis au feu ce qui lui sembloit fer, il brula comme du charbon.

On compte jusqu'à sept de ces fontaines chaudes, peu éloignées les unes des autres, qui bouillonnent avec beaucoup de force, à plusieurs reprises dans un jour. Les habitans même s'en servent à faire leur cuisine. A cet effet, ils suspendent leurs viandes à une corde dans l'eau, sans autre façon, & la retirent lorsqu'elle est cuite. Quelques-uns la mettent dans une marmite remplie d'eau froide, & la suspendent dans la vapeur chaude qui la fait bientôt bouillir.

Ces sources chaudes forment une petite rivière, dont les eaux sont tièdes, fort bonnes à boire & à fournir des bains très-salutaires.

(k) Descriptio Islandiæ. pag. 40.

Les montagnes de ce pays renferment du marbre (*l*); mais il ne paroît pas qu'il soit d'une bonne qualité, par le peu de recherche qu'on en fait. L'expérience d'ailleurs, apprend que généralement toutes les sortes de pierres communes ou précieuses, n'acquièrent pas dans les pays froids le même degré de dureté que dans les contrées méridionales. Il se trouve quelquefois dans les cavernes des rochers, des crystaux; mais ils sont si mols & si fragiles, qu'ils ne sçauroient être travaillés.

CRYSTAL D'ISLANDE.

L'espèce particulière de crystal, connue sous le nom de crystal d'Islande, y est très-commune, sur-tout au pied d'une montagne de la partie orientale. Il a la propriété singulière de représenter doubles tous les objets qu'on re-

(*l*) Il y a quelques années que le Roi de Dannemarck a envoyé des ouvriers pour fouiller ces mines, & instruire les Islandois dans cet art.

garde au travers (*m*). Il devient feuilleté lorsqu'on le fait calciner dans un creuset, & il acquiert alors la vertu de luire dans l'obscurité (*n*).

L'Islande est parsemée de pierres-ponces. M. Anderson, sur les rap-

(*m*) Quelques auteurs ont cru que c'étoit une pierre talqueuse, à cause de son tissu feuilleté; d'autres l'ont regardé comme une espèce de sélénite; mais il est constant que le vrai crystal d'Islande est un spath calcaire, & il ne faut point le confondre avec d'autres substances qui lui ressemblent par la figure rhomboidale, & par la transparence, mais qui en diffèrent par d'autres propriétés.

Huygens en a traité fort amplement dans son ouvrage sur la lumière; *in quarto*, *Leyde* 1690. *chap.* 5, *pag.* 49.

Voyez aussi le Dictionnaire Encyclopédique, au mot *crystal*, & la continuation de la Lithogéognosie de M. Pott, pag. 226, & suivantes. Cet habile chymiste relève avec raison, M. Anderson & M. de la Hire, qui se sont trompés à l'égard du crystal d'Islande.

Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, avant 1699, *tom.* I, *pag.* 286.

(*n*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710, *pag.* 341. La Minéralogie de Vallerius, *tom.* I, *pag.* 117. Celle de M. Valmont de Bomare, *tom.* I, *pag.* 166.

ports qu'on lui a fait, croit que les montagnes sont remplies de métaux. Il dit qu'on y trouve souvent des marcassites chargées de fer, du minéral de soufre, & quelquefois des pierres d'aigle, qui contiennent ordinairement beaucoup de fer.

Les bitumes, les tourbes, une espèce d'ambre noir, dont les morceaux brulent comme une bougie, sont fort communs dans ce pays, & d'un grand usage pour les habitans à qui ils tiennent lieu de bois.

Sorte d'Ambre noir, ou Gagate.

On y voit aussi une autre espèce de pierre très-noire & très-luisante, beaucoup plus dure que l'ambre noir (o).

(o) Cette pierre, qui est une espèce de jais ou jayet, paroît être la même que celle connue des anciens, sous la dénomination de pierre obsidienne, du nom d'Obsidius, qui l'apporta le premier d'Ethiopie. On lui a donné ensuite le nom de *Gagas*; *lapis thracius*, parce qu'elle se trouvoit en Lycie, dans la rivière de Gaga, près la ville du même nom. M. de Caylus, aussi illustre par son amour

si on la fend par lames, elle devient demi transparente. Elle est plus opaque que le verre; mais au reste elle lui ressemble en tout, & est en effet une véritable vitrification. On pourroit même, dit M. Anderson, en faire des lames un peu plus épaisses & en revêtir les murs: l'effet en seroit le même que des miroirs. Il est vrai, ajoute cet écrivain, que nous ne sçaurions la graver ni la sculpter aussibien qu'on faisoit du temps de Pline. On en formoit alors des bustes & des cachets; mais cette circonstance ne change pas le genre de la pierre. L'espèce ancienne étoit peut-être plus dure que celle d'Islande, & les Romains étoient assurément meilleurs graveurs & sculpteurs que ne le sont les Danois aujourd'hui. Ils appellent cette pierre, agathe noire, & ils en trafiquent des morceaux d'une bonne grosseur. Cette pierre est ex-

pour les sciences & les beaux arts, que par une naissance distinguée, a très-bien décrit cette pierre, dans un mémoire lu à l'Académie des Inscriptions, le 10 juin 1760.

trêmement dure & fait du feu comme la véritable agathe (*p*). Lorsqu'on en casse un morceau, elle s'éclate comme le verre. Notre Auteur croit que ce n'est autre chose qu'une scorie très-unie & très-bitumineuse, vitrifiée par l'action d'un feu violent. Il faut beaucoup d'adresse & de précaution pour travailler cette scorie. Le roi de Danemark a fait faire avec un morceau de cette pierre, une jatte & son couvercle, qu'il a fallu quatre ans pour achever. On en fait des manches de couteaux, & toutes sortes de bijoux que les femmes portent en deuil.

Le soufre est la matière la plus abondante qui se trouve dans cette isle : elle fait même un objet de commerce considérable. Pour peu qu'on creuse au-dessous de la surface de la terre, on trouve des morceaux de ce minéral gros comme le poing. Il transpire aussi en si grande quantité, qu'on en amasse

---

(*p*) Voyez la Minéralogie de Wallérius, *tom. I*, *pag.* 163. Celle de M. Valmont de Bomare, *tom. II*, *pag.* 266.

de grosses provisions en raclant les rochers avec un fer destiné à cet usage. Mais les habitans s'opposent à ce qu'on enleve du soufre de leur isle, parce que cela fait du tort à leur pêche. En effet les poissons s'éloignent bien vite des endroits où l'on lave la mine de soufre, & ils quittent entièrement la rade, s'il s'y trouve un vaisseau qui en soit chargé. Une barque de pêcheur, frottée tant soit peu de ce minéral, chasse le poisson, quelque part qu'elle aille. Souvent un pêcheur se sert de ce secret pour faire piéce à son voisin, ou pour se venger lorsqu'il a sujet de s'en plaindre.

Le sel ordinaire manque absolument en Islande ; & les habitans s'en passent très-bien.

Le bois n'y est guère plus commun. Le peu qui s'en trouve consiste en saules, en bouleaux, dont les troncs ne sont pas plus gros que le bras. La hauteur de ces arbres n'excède pas six pieds. Il est plus ordinaire d'y rencontrer des ronces, des buissons, & des genévriers, qui servent à faire du charbon.

Quoique le tuf ne soit pas à une grande profondeur de la surface du sol de cette isle, il s'y rencontre cependant de bons paturages (q) arrosés d'eau. L'herbe y vient haute de plus d'un pied ; elle est entremêlée d'herbes odoriférantes & de plantes grasses qui donnent un goût exquis aux bestiaux, & qui les engraissent en peu temps. Tout ce qui reste sur terre après l'été est soigneusement recueilli par les habitans. Cette moisson ne se fait qu'avec une peine infinie, parce que le terrein raboteux ne permet pas de se servir de faulx ordinaires, & qu'on est obligé de couper l'herbe par petites parties, entre des tas de pierres & dans des creux de rochers peu accessibles.

(q) Blefkenius, la Martinière & la Peyrere, s'accordent à dire que ces pâturages sont si excellens, qu'il en faut chasser le bétail, de crainte qu'il ne crève. M. Anderson ne parle pas de cette particularité. *Islandiæ descriptio*, *pag.* 49. *Voyez la Martinière*, *page* 1[illegible], *Relation de l'Islande*, *pag.* 30.

L'Islande produit beaucoup de plantes salutaires à ses habitans. Telles sont l'oseille, le cochléaria, & d'autres d'une vertu anti-scorbutique. De toutes les plantes de mer qui naissent dans ce pays, nous ne connoissons qu'une espèce d'algue marine. On la donne au bétail tant fraiche que sèche. Elle l'engraisse promptement, mais elle communique un goût si fade, à la chair, qu'on ne peut en manger sans répugnance. Dans des temps de disette, les habitans en mangent aussi, après l'avoir fait griller. C'est un bon purgatif, quand on en mange beaucoup.

Il n'est pas rare de trouver en ce pays des Cailles, des Bécasses semblables aux nôtres, & des Perdrix de la même espèce que celles que nous avons décrites à l'article du Groenland. On ne peut y nourrir de volaille domestique, telle que Poules, Pigeons &c. tant à cause du froid que du grand nombre d'oiseaux de proie dont l'isle fourmille; les Aigles, les Faucons, les Vautours, les Eperviers,

les Hiboux, les Corbeaux (*r*), & plusieurs autres qui ont des noms particuliers, sont ici très-communs.

Nous ne nous arrêterons qu'aux deux premiers de ces oiseaux : les autres sont assez connus pour que nous soyons dispensés d'en donner la description.

Les Aigles sont de plusieurs espèces; mais tous d'une force étonnante. Ils font un tort considérable aux habitans, en détruisant principalement le jeune bétail. Lorsqu'ils ont une fois goûté de quelque cadavre humain,

(*r*) On remarque, dit M. Anderson, que dans plusieurs petites isles inhabitées des environs de l'Islande, il ne s'y trouve qu'une paire de Corbeaux. Lorsqu'il se sont mis une fois en possession du terrein, ils en chassent tous les autres oiseaux qui viennent pour s'y établir; leurs petits mêmes sont expulsés de leurs états, dès qu'ils peuvent se servir de leurs aîles; il est inutile surement de joindre ici nos reflexions sur ce fait. Quoiqu'il soit rapporté par M. Anderson, naturaliste aussi sçavant que curieux; nous croyons qu'il est plus aisé de rire de ce conte, que de croire à l'existence réelle de la souveraineté de ces Corbeaux.

humain. Ils prennent si bien goût à cette chair, qu'ils enlèvent, dit M. Anderson, des enfans de quatre à cinq ans, & les emportent dans leurs nids.

Les meilleurs Faucons de l'Europe se tirent de la partie septentrionale de l'Islande. Le Roi de Danemarck y fait passer chaque année des gens pour acheter autant de ces oiseaux qu'ils peuvent, & les apporter à Copenhague, d'où ce souverain les envoie en présent aux puissances étrangères. Les Faucons blancs sont les plus estimés. Le Roi de Danemarck paie quarante-cinq livres pour un Faucon de cette sorte, trente pour un gris mêlé de blanc, & quinze pour un gris (*f*).

(*f*) Olaus Magnus attribue la supériorité des Faucons blancs sur les gris, à une cause qui devroit être la même à l'égard des autres animaux, & qui est démentie par l'expérience. Il dit que les corps blancs étant froids & humides, ils ont des chairs ramassées, qui renferment quantité d'esprits, que la constitution de leur chair ne laisse pas évaporer; que de-là ils ont plus de force & de courage que les

Ces oiseaux, lors de leur transport, demandent le plus grand soin & une attention particulière à les tenir proprement & fraîchement, sans quoi leurs jambes s'échauffent & deviennent sujettes à une espèce de goutte.

Les oiseaux aquatiques arrivent en grand nombre ici dans le printemps. Tels sont les Cignes, les Oyes, les Canards, les Plongeons, &c. & tous ceux que nous avons décrit à l'article du Spitzberg.

Le Canard qui donne l'Eidredon.

Nous ne parlerons que du Canard dont il y a bien des espèces. La plus remarquable est celle qui donne ce duvet si précieux, appellé *Eiderdunen* dans les pays du nord, d'où nous est venu le nom d'Eidredon, & le mot corrompu d'Egledun.

Le meilleur est celui que les Islan-

---

corps noirs ou bruns, dont le tissu des chairs étant plus lâche & plus poreux, facilite aisément l'évaporation des esprits, qui sont les véhicules des forces. *Hist. Septentrion. lib. 19, chap. 27.*

dois ramassent dans les nids de ces oiseaux, & qu'ils se sont arrachés eux-mêmes pour y déposer leurs œufs.

On rapporte aussi un fait remarquable de ce Canard; c'est qu'en plantant au milieu de son nid un petit bâton, d'un pied de haut, il pond jusqu'à ce que ses œufs ayent couvert la pointe du bâton & qu'il puisse les couver. Les habitans ne manquent pas de pratiquer cette invention, pour se procurer une quantité de ces œufs qui sont d'un goût admirable. Mais on ajoute que cette ponte surabondante épuise tellement l'oiseau, qu'il en meurt.

Ce fait, raconté par M. Anderson, semble être contredit par M. Erich Pontoppidan, Evêque de Bergen, dans son Histoire naturelle de Norvége. Il attribue aussi à ces oiseaux une sorte de sensibilité & de tendresse qui mérite de nous arrêter un instant. » Ils » viennent au printemps, dit cet écri- » vain, sur la côte, en grand nombre, » pour faire leurs nids dans les fentes » de rochers & sur de petites isles;

» dans des touffes de broſſailles, ou
» ſur de grandes plantes marines. Ils
» dépoſent cinq ou tout au plus ſix
» œufs de couleur verte, auſſi gros
» que des œufs d'Oye, & d'une fi-
» gure un peu allongée. Si on enlè-
» ve les cinq premiers œufs, alors
» l'oiſeau n'en pond que trois, &
» dans un autre nid : ſi ceux-ci ſe
» perdent encore, il n'en pond plus
» qu'un ſeul. La mère couve ſes œufs
» ſeule pendant quatre ſemaines, &
» le mâle reſte au dehors, dans l'eau,
» à faire ſentinelle ; de ſorte que, ſi
» quelque chaſſeur, ou quelque bête
» carnaſſière en approche, il avertit
» la femelle, en criant : *hu ! hu !* Alors
» elle couvre ſes œufs de mouſſe &
» de duvet, qu'elle tient tout prêt,
» & deſcend joindre ſon mâle dans
» l'eau ; mais il ne la reçoit pas avec
» douceur ; car, ſi par quelque acci-
» dent ſes œufs ſont perdus, il la mal-
» traite à coup d'aîles, qu'elle eſt obli-
» gée de ſouffrir patiemment ; en-
» ſuite il l'abandonne entièrement, &
» l'oblige à aller rejoindre le troupeau

» de son espece. Peu de jours après
» que leurs petits sont éclos, la mère
» les mène à la mer, & ne les aban-
» donne point, même dans la plus
» grande détresse. On l'a vue dans
» des temps de danger, prendre ses
» petits sur son dos, & les transpor-
» ter de son mieux, en nageant, lors-
» qu'ils ne pouvoient pas encore la
» suivre. Les Corbeaux & les Cor-
» neilles cherchent les nids de ces
» oiseaux, afin d'en sucer les œufs,
» ou de manger les petits : c'est ce
» qui fait qu'ils s'enfoncent d'un demi
» mille plus avant dans le pays, afin
» de trouver un endroit à pouvoir
» mieux cacher leur nid; & alors,
» quand les jeunes sont en état d'aller
» à la mer avec leur mère, elle se
» blottit par terre, pour leur donner
» la facilité de grimper sur son dos,
» & elle les emporte, en volant à
» fleur de terre.

Comme l'Islande est de tous côtés fort éloignée du continent, il ne s'y trouve ni gibier ni bêtes féroces. Au mois de juin, on y voit quelquefois

arriver du Groenland des Ours portés sur de gros glaçons ; mais, dans ce temps, on établit sur les côtes des gardes qui avertissent dès qu'ils en voient un. Alors tout le canton s'attroupe, & ne quitte pas le rivage, que l'animal n'ait été tué.

Le Renards y sont vraisemblablement entrés sur les glaces, & ont beaucoup multiplié. Ils sont gris ou bleuâtres en été, & blancs en hiver.

Les seuls animaux domestiques des Islandois, sont les Chevaux, les Bœufs, les Cochons, les Moutons, les Chiens & les Chats ; & quelques Poules & Pigeons dans la partie de l'ouest.

LES CHEVAUX.

Les Chevaux d'Islande (t) sont pe-

(t) Les anciens auteurs rapportent que les Chevaux ont été de tous les temps si fort estimés des peuples septentrionaux, & surtout des Norvégiens & des Islandois qui descendent de ceux-ci, que cet amour excessif pour ces animaux, donnoit lieu à une vénération particulière, & à des superstitions

tits, courts & gros à proportion. Ils ont beaucoup de force & de vivacité. A l'approche de l'hiver, il leur vient un poil extrêmement long, roide & épais, qui les garantit du froid. L'habitude où sont ces animaux de vivre en pleine campagne, exposés à toutes les vicissitudes des saisons, à courir de tous côtés pour chercher leur nourriture, leur rend la plus grande fatigue supportable.

LES MOUTONS.

Ces animaux sont aussi très-petits,

---

sans nombre. On trouve dans la vie de saint Olaus, roi de Norvège, l'histoire d'une femme de ce royaume, qui conservoit très-précieusement la partie génitale d'un cheval, & qui l'honoroit comme le dieu tutélaire de sa maison & de sa famille.

Si l'on veut voir encore plusieurs exemples de la prétendue faculté de raisonner, de deviner, & de prédire le futur, dont quelques-uns de ces animaux étoient doués, l'on n'a qu'à consulter l'ouvrage moderne d'un Islandois, qui porte pour titre : *Disquisitio de Philippia, sive amoris equini apud priscos Boreales. Per J. Erici.* Lipsiæ, 1755, pag. 111, 112, & 113. *Keysleri, Antiquit. septentr.* pag. 323 & 324.

& ne sont pas mieux traités que les Chevaux. Chaque propriétaire marque ses moutons, & les laisse toujours aux champs. Des cavernes, des éminences saillantes de rochers, sont les seules étables qu'ils ayent dans l'isle, & ils se nourrissent comme ils peuvent. L'hiver ils ont l'instinct de suivre les Chevaux pour brouter le peu de mousse qui reste dans les endroits dont ceux-ci ont détourné la neige pour eux-mêmes. On a observé que lorsqu'ils sont fort pressés par la faim, ils mangent le crin de la queue des Chevaux. Si un orage de neige les surprend subitement au milieu de la campagne, ils se joignent en grandes troupes, mettent leurs têtes ensemble, & restent ainsi, sans se remuer, le dos couvert de neige. Il arrive souvent que ces bestiaux se trouvent si fort attachés l'un à l'autre par le froid & par la gelée qui a glacé la neige qui couvre leur toison, qu'ils ne peuvent plus se débarrasser: alors ils se rongent mutuellement la laine, jusqu'à ce que les paysans les aient tiré

de cette situation. Ces Moutons ont une laine fort grosse & fort rude, ce qui vient de la rigueur du climat & de la mauvaise nourriture qu'ils prennent (*u*). C'est un avantage pour ceux-ci, dans les circonstances où ils se trouvent : on ne les tond jamais. Vers la mi-juin, il leur pousse une nouvelle laine qui détache l'ancienne. Celle-ci étant fort mêlée & entortillée, s'enlève par tout leur corps, comme une peau superficielle.

(*u*) Cette remarque est juste, puisqu'il est constant que plus les climats sont doux, & les pâturages délicats, plus la laine des moutons, & le poil des chèvres sont fins & tendres. Le rapport de Busbecq, dans son voyage en Turquie, confirme cette observation. Il parle des Chèvres de l'Asie mineure, qui ont le poil très-fin & très-long. Elles se nourissent, dit-il, d'une herbe fine & sèche, qui contribue beaucoup à la finesse de leur poil; car on a expérimenté que ce poil ne reste pas le même, si on les mène ailleurs, & qu'il change selon le pâturage au point, que les chèvres dégénèrent, & ne sont même plus reconnoissables. *Voyez la traduction de Busbecq, par M. l'Abbé de Foy, tom. I, pag. 143.*

Tous les Moutons d'Islande, Brebis & Beliers ont des cornes très-grandes, courbées & un peu molles. Ces cornes sont quelquefois au nombre de huit, mais communément réduites à quatre ou cinq; ce qui est très-remarquable, car les Bœufs & les Vaches n'en ont point du tout (*x*).

(*x*) Il faut observer que les cheveux, le poil, la laine, les cornes, les plumes, &c. viennent originairement de la sécrétion de certains fluides superficiels, & ne sont, à proprement parler, que des excrémens des corps, quoiqu'ils soient organisés comme les plantes. Les sucs froids, foibles, & aqueux, donnent un poil long & flasque, des cornes hautes & molles; au lieu que les sucs chauds & spiritueux, produisent un poil court, roide & serré; des cornes ramassées & très-dures. Les cheveux des hommes sont ordinairement roides, courts & serrés; au lieu que ceux des femmes sont doux, longs & unis. On peut inférer de-là, que les Bœufs d'Islande ne tirent pas de leur mauvaise nourriture assez de sucs, pour qu'il puisse s'en former des cornes; & qu'au contraire, les Moutons trouvant des alimens très-succulens pour eux, quoique humides & grossiers; c'est ce qui produit cette quantité de cornes molles qu'ils ont ordinairement. Tel est le sentiment de M. Anderson, pag. 67 & 68.

Les Corbeaux ſont ici beaucoup de ravage parmi les Agneaux. Ils fondent ſur ces petits animaux, commencent par leur crever les yeux, & les mangent enſuite avec tant de voracité, qu'on n'a pas le temps de les en empêcher.

Les Bœufs & les Vaches ſe reſſentent auſſi des effets du froid, & ſont très-petits. L'avantage qu'ils ont d'habiter avec les payſans, ne leur procure pas une meilleure nourriture pour cela. Le peu de fourage qu'on recueille dans cette iſle, rend très-économe; & on ſupplée à ſon défaut avec de l'algue marine ſéchée, & quelquefois avec des poiſſons ſecs.

Les Chiens, les Chats & les Souris de ce pays, ſont comme les nôtres, & ſe nourriſſent de même.

» Ces derniers animaux, dit M.
» Anderſon, ſont fort rares dans l'iſle.
» Le froid pénétrant, & le défaut de
» nourriture leur ôte les moyens de
» ſubſiſter dans la croute mince de
» terre qui couvre les rochers, & qui
» outre cela eſt remplie de ſoufre. Le

» cimetière de l'ancien couvent de
» Widie a cette propriété singulière,
» que lorsqu'on y met des souris, el-
» les meurent sur le champ. La per-
» sonne de qui je tiens ce fait, l'a
» essayé plusieurs fois elle-même, &
» l'a trouvé toujours conforme à la
» vérité. Je crois, ajoute notre Au-
» teur, que, sans avoir recours à des
» raisons de superstition, on peut
» trouver la cause de cet effet extraor-
» dinaire dans les exhalaisons sulphu-
» reuses, qui sont ici plus fortes &
» plus abondantes que dans d'autres
» endroits. Nous sçavons, par ce qui
» a été dit ci-dessus, que le soufre est
» visiblement repandu presque par
» tout sur la superficie de l'isle; & il
» y a apparence que, dans ce cime-
» tière, il s'en trouve une plus grande
» quantité qu'ailleurs, comme il se-
» roit aisé à un naturaliste de s'en as-
» surer, soit en y portant la flamme,
» si cela pouvoit se faire sans danger,
» soit par l'odeur, & en creusant la
» terre. Mon commissionnaire avoit
» apporté avec lui, à Copenhague,

» plusieurs paquets de cette terre, &
» l'on a fait différens essais sur les sou-
» ris, mais sans réussite; ce qui prou-
» ve évidemment que ce n'est qu'aux
» exhalaisons sulphureuses, & nulle-
» ment à la terre du cimetière, qu'on
» doit attribuer la cause de ce phé-
» nomène (*y*).

La situation de l'Islande, la grande quantité de golfes & de bayes qui s'y trouvent, rendent le poisson extraordinairement abondant sur les côtes. Les quantités immenses qui s'y trouvent, fourniroient aisément matière à plusieurs volumes. Nous avons décrit ci-devant ceux de ces contrées qui nous paroissoient les plus remarquables; la suite de notre dessein nous engage à parler un peu du Hareng, dont le passage régulier mérite atten-

(*y*) La fameuse grotte de Pouzzol, dans le Royaume de Naples, appellée la grotte des Chiens, où tous les animaux meurent, s'ils y restent long-temps, confirme assez ce raisonnement, sans qu'on doive rechercher d'autres causes de ce prodige. *Voyez les Nouv. Voyag. d'Italie, tome II, page 61.*

tion, & du Cabeliau qui fait la principale nourriture des Islandois.

Passage du Hareng.

Tout le monde connoit le Hareng, & sçait qu'il descend chaque année du nord, par grandes troupes, depuis plusieurs siècles, malgré les quantités prodigieuses que l'on prend, & qui sont avalées par les gros poissons.

M. Anderson s'est attaché à découvrir la source & la route de ces migrations. A force de recherches il est parvenu à développer l'ordre de leur marche, d'une manière également curieuse & précise. Nous allons emprunter ici ses termes, ou plutôt ceux de l'écrivain estimable qui nous en a donné la traduction; mais il est bon d'observer d'abord, que les Harengs font leur séjour habituel dans les abymes reculés du nord. Les glaces immenses dont ces gouffres sont toujours couverts, les mettent à l'abri des poissons voraces, tels que les Baleines, les Marsouins, &c, à qui la difficulté de respirer ne permet pas d'habiter sous

les glaces. Paisibles dans cette retraite, les Harengs multiplient si prodigieusement, que la nourriture manquant à leur grand nombre, il s'en détache des colonies innombrables qui vont chercher à vivre ailleurs. A leur sortie de dessous les glaces, ils sont poursuivis par leurs ennemis, qui les chassent devant eux dans l'océan, & contribuent à les disperser sur toutes les côtes septentrionales.

» C'est au commencement de l'an» née que débouche la grande trou» pe de Harengs. Son aîle droite se » détourne vers l'occident, & tombe » au mois de mars sur l'isle d'Islan» de. Nous ne sçavons pas si cette » colonne, avant d'arriver en Islan» de, n'envoie pas un gros détache» ment au banc de Terre-neuve. » Nous ne pouvons pas dire non» plus, ce que devient le reste de » celle qui défile le long de la côte » occidentale de cette isle. Ce qu'il » y a de certain, c'est que tous ses » golfes, détroits, &c. sont remplis » de Harengs & d'autres gros poissons,

» qui fixent leur domicile sur ces cô-
» tes, pour les attendre.

» L'aîle gauche, que nous con-
» noissons le mieux, s'étend vers l'o-
» rient. Après avoir détaché une co-
» lonne (z) qui rase les côtes orien-
» tales & occidentales de l'Islande,
» elle descend la mer du nord, sans
» cesse chassée par les Marsouins &
» d'autres poissons. Elle se divise à
» une certaine hauteur. Son aîle orien-
» tale dirige sa course vers le Cap du
» nord, en descendant de-là le long
» de toute la côte de Norvége; en
» sorte, cependant, qu'une division
» de cette dernière colonne, cotoye
» la Norvége en droiture, jusqu'à ce
» qu'elle tombe, par le détroit du
» *Sund*, dans la mer Baltique, pen-

(z) Toutes ces colonnes de Harengs sont si épaisses, qu'on les apperçoit de fort loin, par la couleur noire qu'ils donnent à l'eau, & par l'agitation qu'ils y causent. Si alors on va au devant d'eux, & qu'avec une pelle, ou avec un autre instrument creux, on puise de l'eau, on est certain de tirer chaque fois, un grand nombre de Harengs.

» dant que l'autre division étant arri-
» vée à la pointe du nord du Jutland,
» se sépare encore en deux colonnes,
» dont l'une défilant le long de la cô-
» te orientale du Jutland, se réunit
» promptement par les *belts* avec celle
» de la mer Baltique, pendant que
» l'autre descendant à l'occident de
» ce même pays, & cotoyant ensuite
» le Slesvick, le Holstein, l'évêché
» de Brême & la Frise, se jette par
» le Texel & le Ulie, dans le Suder-
» sée ; &, l'ayant parcouru, s'en re-
» tourne dans la mer du nord, pour
» achever sa grande route.

» La seconde grande division qui
» se détourne vers l'occident, & qui
» est aujourd'hui la plus forte, s'en
» va, toujours poursuivie d'autres
» poissons, droit aux Orcades, où les
» pêcheurs de Hollande ne manquent
» pas de les attendre au temps nom-
» mé (*a*), & de-là vers l'Ecosse, où

(*a*) Il n'est pas permis de pêcher avant le vingt-cinq juin ; parce que le poisson n'est pas encore arrivé à sa perfection, & qu'on ne sçauroit le trans-

» elle se divise de nouveau en deux » colonnes, dont l'une, après avoir » descendu le long de la côte orien- » tale de l'Ecosse, fait le tour de l'An- » gleterre, en détachant néanmoins » des bandes considérables aux por- » tes des Frisons, des Hollandois, » des Zéelandois, des Flamands, » & des François. L'autre colonne » tombe en partage aux Ecossois, du » côté de l'occident, & aux Irlan- » dois, dont l'isle est alors environ- » née de tous côtés de Harengs; quoi- » que ces deux nations n'en fassent

porter sans qu'il se gâte. Tous les pilotes & matelots de Hollande, prêtent serment, avant leur départ, de ne pas précipiter la pêche; &, à leur retour, ils attestent l'observation de leur serment. Ils affirment aussi qu'ils n'ont vu aucun autre vaisseau enfreindre les ordonnances. En conséquence, on expédie des certificats à chaque vaisseau destiné au transport des nouveaux Harengs, pour empêcher la fraude, & pour conserver le crédit de ce commerce. L'importance de cet article a été si bien reconnue, que, dans une convention faite entre les Hollandois, & la ville de Hambourg, il a été arrêté de part & d'autre, qu'on veilleroit, avec grand soin, ur l'exécution de ces ordonnances.

» d'autre usage, que de le manger
» frais. Toutes ces divisions de la se-
» conde grande colonne, s'étant à
» la fin réunies dans la Manche, for-
» ment une bande encore prodigieu-
» se, qui se perd dans l'océan Atlan-
» tique, & regagne promptement
» le nord, son domicile chéri.

Le Cabeliau.

Le Cabeliau est un poisson de la grosseur d'une Morue, & de la même espèce : sa chair est d'un goût excellent. Ce poisson est remarquable par la faculté digestive dont il est doué. Tout petit poisson avalé, est digéré en moins de quatre heures. L'écaille des Crables qu'il avale, devient dans son estomach, aussi rouge qu'une Ecrevisse bouillie dans l'eau ; elle se dissout ensuite, & se digère tout-à-fait.

Le Cabeliau séché s'appelle Stocfisch (*b*). Il se conserve très-long-

(*b*) Ce nom, qui veut dire en Allemand Poisson à bâton, se donne indistinctement à tout poisson séché ; sans doute par analogie à la dureté qu'il contracte dans cette préparation.

temps, & même pendant dix ans. Il paroît étonnant, sans doute, que du poisson préparé sans sel, & exposé simplement à l'air, se garde si long-temps sans se pourrir; mais deux causes concourent ici à sa conservation. La premiere est l'excès du froid, qui dissipe toute l'humidité qui produit intérieurement la fermentation & la putréfaction. La seconde, c'est que, dans le temps de la préparation de ce poisson, il ne se trouve point de grosses mouches, & que son odeur marécageuse chasse les insectes au lieu de les attirer. Par-là, il ne se trouve jamais infecté de leurs œufs, ce qui est la cause extrinsèque de la corruption. Voilà comme de la rigueur même du climat, que nous regarderions comme un mal incommode, les habitans sçavent tirer un bien réel, & l'avantage de conserver sans soin, les provisions qui leur sont nécessaires pour l'hiver.

On n'a jamais vu de Serpens dans cette isle; ce qu'on doit attribuer au climat, plutôt qu'à aucune propriété particulière du pays.

C'est aussi par cette raison, ainsi que par la rareté des arbres & des arbrisseaux, qu'on n'y voit que très-peu d'insectes. Les Danois même n'y ont remarqué que des Araignées domestiques, des Freslons, & des Taons. Cette mouche cherche un asile contre le froid, jusques dans les narines & l'anus des animaux. Aussi les œufs qu'elle y fait, ne manquent pas d'éclore par la chaleur naturelle des endroits où ils sont déposés.

Le climat de l'Islande, quelque rude qu'il soit, est fort sain pour ceux qui l'habitent. Elevés dès leur enfance dans la sobriété & les plus rudes exercices, leur tempéramment est très-fort, & les rend presque infatigables. La date de la découverte de cette isle, & la façon dont elle a été peuplée, sont également inconnues (*c*). On a vu qu'elle étoit chrétienne

(*c*) Nous n'avons pas cru devoir nous en rapporter sur ce sujet, à Arngrimus Jonas, Islandois, puisque ce qu'il en dit est infirmé par les lettres pa

avant 834. C'est à quoi se réduisent

---

tentes de l'Empereur Louis le Débonnaire *. Blefkénius ne nous a pas paru mériter d'avantage de nous fixer. Le recit qu'il a donné de l'Islande, renferme des choses si extraordinaires & si bien refutées par Arngrimus Jonas, que nous nous serions fait un scrupule de les rapporter sur la foi d'un auteur taxé de mensonges & de calomnies. C'est aussi ce qui nous a rendu très-circonspect sur la relation de l'Islande de la Peyrère. Il n'a fait que traduire Blefkénius, & y joindre ce qu'il avoit entendu dire de cette isle.

Pour faire l'histoire de l'Islande & de ses peuples, nous avons comparé les récits des différens voyageurs, & nous n'avons adopté que des faits avérés. L'Histoire de M. Anderson est sans contredit celle qui nous a fourni le plus de ressources. La façon succinte dont elle est traitée, la peine que cet auteur a prise de ne rien avancer, qui n'ait été confirmé par le témoignage de plusieurs négocians, ou pilotes, qui ont fait des voyages en Islande, ne pourroient laisser aucun soupçon sur la vérité des faits qui sont contenus dans son ouvrage, s'il n'étoit pas encore à présumer que cet écrivain a pû être trompé par ceux qu'il a consultés. Le trait de la sou-

* *L'Auteur de l'Abrégé Chronologique de l'Histoire du nord, n'a sans doute pas eu connoissance de ces lettres patentes, puisqu'il rapporte la découverte de l'Islande, au règne d'Eric II, en l'an 865,* tome I, page 63.

toutes les connoissances à cet égard (*d*).

Les Islandois sont généralement d'une taille médiocre, bien faits, & peu différens des Norwégiens pour la stature & les traits. Ils ont tous les dents très-saines & très-blanches : c'est sans doute à la pureté de l'air, à une bonne constitution, & au défaut de sel & de viandes salées, qu'ils doivent cet avantage.

---

veraineté des Corbeaux, a commencé à nous inspirer une legère défiance. On verra à l'article des mœurs des Islandois, que l'opposition où notre écrivain se trouve avec les auteurs nationaux, nous fait craindre, avec raison, qu'il n'ait été induit en erreur, par des personnes qui ont cherché à flatter sa curiosité, aux dépens même de la vérité.

(*d*) La peinture qui suit des habillemens, logemens, & des usages des Islandois, ne doit s'entendre que du général de la nation. Quoique M. Anderson ne se soit pas clairement énoncé à ce sujet, personne n'ignore qu'il se trouve par-tout des riches & des pauvres. Mais, comme le nombre des derniers l'emporte sur les autres, il s'ensuit de-là que, pour présenter les mœurs des habitans d'un pays, ce sont celles du *peuple* que l'on doit décrire. Il n'y auroit peut-être plus alors de difficulté qu'à sçavoir où commence cette classe, & où elle finit.

Les femmes sont assez belles, & ne le cédent en rien aux hommes, pour le tempéramment.

Les habillemens des Islandois sont faits de toile d'emballage & d'une espèce de gros drap fabriqué dans l'isle, & qu'on appelle Wadmel. Les habits consistent pour les hommes & les femmes, en des bas & culottes de toile d'une piéce, qui montent jusqu'au nombril. Les premiers mettent par-dessus, d'autres culottes & des camisolles de Wadmel, ou de peaux de moutons unies, mais non corroyées. Ils ont soin d'entretenir la souplesse de ces peaux, en les frottant tous les quatre à cinq jours avec de l'huile de poisson. Cette préparation exhale une si mauvaise odeur, qu'aucun négociant Danois ne sçauroit la supporter. Quelque affaire qu'on ait, il n'est pas possible de leur parler autrement qu'en plein air, & au dessus du vent.

Les habits des femmes riches, sont larges, & à peu près dans le goût des Andriennes. Elles portent en outre des jupons ouverts par devant, qui se

joignent

joignent par de petits crochets, & un petit tablier par deſſus. Leur coeffure eſt un turban en piramide, formé par une aune & demie de groſſe toile couverte en dehors d'une toile plus fine. Plus une femme eſt diſtinguée, plus ſon turban eſt épais. On connoît les filles à une bande d'étoffe de ſoie qui enveloppe leur turban auprès de la tête. Preſque tous les habitans portent des bas rouges. Leurs ſouliers ne ſont autre choſe que des morceaux de cuir non corroyé, ſerrés autour des pieds avec des boyaux de mouton.

Les maiſons ſont ici très-petites, & d'une architecture on ne peut pas plus ſimple. Elles ſont toutes enfoncées un peu en terre, pour les rendre à la fois plus chaudes & plus ſolides. Les quatre murailles ſont élevées de morceaux de roc, cimentés avec de la terre. Ces cabanes ont douze à quinze pieds de haut, quarante de long, & cinq à ſix de large. Elles ſont couvertes d'un toît fort bas, compoſés de gazons verds poſés ſur des petits chevrons, & des lattes tranſverſales qui y ſont clouées.

L'herbe de ces couvertures poussant au printemps, en lie si bien l'ensemble par ses petites racines, qu'elle ferme l'entrée à l'eau & au froid. Six ou sept trous, pratiqués dans ce toît & bouchés par de petits cercles couverts de parchemin, servent à donner passage à la lumiere. Les plus riches ont un ou deux vitrages, & plusieurs pieces dans leur maison; mais chaque croisée n'a tout au plus que six carreaux très-petits. Sur le devant de la maison est une petite ouverture, fermée par une porte de bois très-brute. A un des côtés long de la chaumiere, & à cinq pieds de haut on éleve un échaffaud qui sert de lit à toute la maison. Là, ils se couchent tous nuds sur un peu de foin. Un morceau de leur Wadmel, quelquefois doublé de peau de mouton, leur sert de couverture. Ils se rangent alternativement dans ces lits, ensorte que la tête de l'un porte auprès des pieds de son voisin. Ceux qui sont censés ne devoir pas coucher ensemble, sont séparés par un morceau de planche de quinze à dix-huit pouces de large. C'est sous

ces lits que logent, en hiver, les bœufs & les vaches. Nous ne disons rien des meubles de ces appartemens : on se persuade aisément qu'ils ne peuvent être que très-grossiers & très-dégoutans.

Leur nourriture, & la façon de l'apprêter, n'est pas moins mal-propre : on peut même dire qu'elle fait horreur. La plûpart des habitans ne mangent ordinairement que les têtes de ces poissons qu'ils ont fait sécher. Ils les mettent cuire dans de l'eau de mer, les retirent au premier bouillon, & les avalent dans un instant sans autre assaisonnement. Ceux qui ont de la viande, la mettent cuire à l'eau douce; mais la mangent de même sans sel à moitié cuite. Il est vrai que soit viande, soit soit poisson, leurs mêts ne sont jamais bien coriaces, parce qu'ils ne mangent rien de frais tué. Tout ce qu'ils prennent, ils le jettent dans un coin, jusqu'à ce qu'il commence à pourrir, & c'est alors qu'ils en font leurs délices. Le feu de leur cuisine en augmente encore le dégoût. Il n'y a que les plus

riches qui usent de cette espece de tourbe dont nous avons parlé, ou du bois que les tempêtes amenent du nord sur les côtes de leur isle ; ce qui n'arrive pas souvent. En général, tous les Islandois font du feu avec des arêtes, ou des os arrosés d'huile ou de graisse de poisson. Une tête de mouton est un grand régal pour eux. Après qu'ils en ont brûlé la laine, ils l'ensevelissent dans les cendres de leur vilain feu, & la laissent rôtir. Lorsqu'elle est à demi-cuite, ils la déchirent avec une avidité sans pareille, & dévorent tout, la peau, & même les os.

Ils ne font aucun usage du pain ; le Stocfisch leur en tient lieu. Ils le mangent communément crud. Pour se régaler, ils étendent sur ce poisson un peu de beurre, & font une espece de tartine. Au défaut de beurre, ils le graissent avec de l'huile de poisson ou du suif. Il y en a quelques-uns qui font du pain avec une espece de bled sauvage (*o*) qui

(*o*) On ne nous a pas donné la description de cette plante ; mais il pourroit bien se faire que ce fût

vient ſans culture avec les autres herbes ; mais les étrangers ne ſçauroient en goûter.

Leur boiſſon ordinaire eſt de l'eau ou du lait, dans lequel ils ont fait infuſer de l'oſeille pour le conſerver. Quelques-uns ont auſſi de la bierre & du vin; mais la premiere ne ſe conſerve pas longtemps, faute de caves pour la mettre à l'abri des gelées. Le vin qu'ils tiennent dans des vaiſſeaux vuides d'huile de poiſſon, ou de petit lait, ſe trouble, & devient aigre en peu de jours. Nulle boiſſon ne les flatte davantage que l'eau-de-vie. Hommes, fem-

du froment dégénéré, s'il eſt vrai que l'Iſlande ſoit l'ancienne Thulé, & qu'elle ait jadis été fertile en grains ; comme les anciens auteurs le rapportent. Il eſt conſtant que, depuis l'époque de ſa découverte, elle n'a jamais produit de bled, ou que l'on n'y en a recueilli qu'en petite quantité; puiſqu'on trouve dans les hiſtoriens de Dannemark, que la Norvège lui en fourniſſoit beaucoup. *Vid. Tractatus œconomico phiſicus de habitu Norvegiæ ad agriculturam, autore Claudio Urſing, Schoning, Haffniæ*, 1754, page 15 & 16. *Erici Pontoppidani, annal. eccleſ. Dan.* Tome I, page 744.

mes, jeunes, vieux, enfans, tous en boivent volontiers jusqu'à s'enivrer. Point de plus douce consolation dans leurs peines, point d'encouragement plus sûr dans leurs travaux, que l'espérance de troquer ce qu'ils possédent contre de l'eau-de-vie. Quand, à l'arrivée des vaisseaux Danois, ils ont acheté un tonneau de cette liqueur, ils ne le quittent plus qu'il ne soit vuide. Tant qu'il dure, c'est fête pour eux; boire est leur unique occupation.

Les travaux ordinaires des Islandois, sont la pêche, la préparation du Stocfisch, & le soin de leur bétail. Leurs barques à pêcher sont très-légeres, & se portent aisément par deux hommes. Toutes les fois qu'ils abordent à terre, le défaut d'ancre & de crochets pour arrêter ces bateaux, les obligent à les porter assez haut sur le rivage, pour qu'ils ne puissent pas être enlevés par les marées. Il n'y a qu'un petit nombre d'endroits où les habitans aient des barques plus solides & agréées comme les nôtres.

Toute la nation, hommes, femmes

& enfans, quand elle n'eſt pas occupée au Stocfiſch, tricote des gants, des bas, des camiſoles, &c. Il n'y a point d'autre fabrique que celle où l'on fait le Wadmel. Pour fouler leurs ouvrages, ils le jettent dans de l'urine chaude, & les broient avec les pieds. Les femmes font la leſſive avec de la cendre & de l'urine, faute de ſavon. Les Iſlandois ont encore l'adreſſe de faire ſervir l'urine à leur donner du verd-de-gris pour la teinture, en la dépoſant dans un chaudron de cuivre.

La bonne conſtitution de ce peuple, la ſalubrité des eaux minérales qu'il boit, ſans les connoître, & la pureté de l'air qu'il reſpire, lui font abſolument ignorer ce que c'eſt que fievres, goutte, maladies, médecins, & tous les autres fléaux ſi communs dans nos climats. Quand quelqu'un ſe trouve indiſpoſé, de bon lait, tel qu'il vient de la vache, lui tient lieu de médecine, & il ne prend pas d'autre nourriture. On lui donne ſeulement un peu de tabac à mâcher, & un bon coup d'eau-de vie pour refaire ſon eſtomach. Les bleſſu-

res qu'ils se font se guérissent d'elles-mêmes, sans qu'ils aient rien à craindre ni de la gangréne, ni de la maladresse d'un chirurgien, qui en est quelquefois le principe.

Les femmes ne sont pas moins vigoureuses que les hommes. Elles accouchent aisément ; & aussitôt après se baignent, & se remettent à leur ouvrage.

Un enfant tette ordinairement huit jours, & au plus quinze, s'il est malade. On le couche ensuite par terre, & l'on met à côté de lui un petit vase bouché & rempli de petit lait chaud, avec une petite canule entortillée de fil ; & à côté un peu de pain quand on en peut avoir. S'il s'éveille, ou s'il donne quelque marque d'appétit, on le tourne du côté du vase, & on lui met le tuyau dans la bouche pour lui faire succer sa nourriture. Lorsqu'ils transportent cet enfant un peu loin, ils lui mettent dans la bouche un morceau de linge trempé dans du petit lait. On ne se sert ici ni de bandes, ni de maillots. Quinze jours après sa naissance, l'enfant est mis en culotte

& en veste, & demeure couché par terre. Là, il se tourne se roule & rampe en liberté, jusqu'à ce qu'il se dresse lui-même, & qu'il apprenne à marcher. Telle est, dans ce monde, l'entrée des Islandois, qui, par-là, sont préparés à toutes les duretés de leur misérable vie. Malgré le peu de soin qu'on prend de ces enfans, il est très-rare d'en trouver un de contrefait; tant il est vrai que la nature agit en tout par elle-même, & que les moyens qu'elle emploie l'emportent de beaucoup sur les soins dont on prétend l'aider, & qui ne font le plus souvent que l'embarrasser, & troubler ses opérations.

Les qualités de l'ame des Islandoies répondent très-bien à leur façon de vivre, sale & méprisable. Tous sont naturellement si poltrons, qu'on ne peut les accoutumer à tirer un coup de fusil. Les Rois de Dannemarck ont essayé, à différentes fois, d'en employer sur les flottes, & dans les troupes de terre, mais sans succès : on a été obligé de les renvoyer dans leur isle, à laquelle ils sont singulierement attachés, & leurs

congés sont toujours motivés sur une incapacité qui les rend inutiles. Des Danois ont amené quelquefois, en Dannemarck, des jeunes gens de cette isle, pour leur apprendre le commerce; mais, malgré la douceur avec laquelle ils étoient traités, & le consentement qu'ils avoient donné à les suivre, l'envie de revoir leur patrie leur causoit des maladies incurables, & quelques-uns même en sont morts (*f*).

(*f*) Ceci ne s'accorde point du tout avec ce que Arngrimus Jonas, auteur Islandois, dit de la curiosité & des dispositions de ses compatriotes, qui leur faisoient entreprendre avec plaisir des voyages pour s'instruire.

Un écrivain moderne de la même nation, a publié, il y a quelques années, une dissertation Latine sur les voyages des anciens peuples septentrionaux, & sur-tout sur ceux des Islandois. Il y démontre que ceux-ci ne sont point aussi barbares qu'on les dépeint; que de tous les temps ils ont aimé à voyager, que même ceux qui ne sortoient pas de leur isle, étoient mésestimés de leurs compatriotes; & qu'au contraire ceux qui revenoient, après de longs voyages, étoient en grande vénération. Il cite pour preuve de ce sentiment, d'anciennes maximes Islandoises, tirées des auteurs les plus reculés. Voici la traduc-

A ces défauts, ils joignent encore celui d'être d'une pareſſe exceſſive, & d'un entêtement indomptable. La néceſſité ſeule peut les obliger à travailler. Ce qu'ils ont vu faire à leurs peres, eſt pour eux la régle invariable de ce qu'ils doivent faire eux-mêmes. Quand même on leur enſeigneroit de meilleures façons, des inſtrumens plus commodes, des inventions plus courtes

tion latine de quelques unes, telle qu'il l'a donnée. *Stulti ſunt qui domi educantur liberi. . . non ſe ab imperitiæ liberabit culpa qui nullas præter Iſlandiam noſtram perluſtrat terras....Prudenti rationis uſu opus eſt ei qui paſſim vagatur, domi contra quidlibet impunè licet aſpernabili aliorum obtutui ſubjicitur qui imperitus eſt ubi urbanis aſſidet. . . . Solus cognoſcit qui latè proficiſcitur multaque peragravit loca, quale ingenium foveat virorum unuſquiſque quem rationis cura tenet.* On peut conſulter la Diſſertation de l'auteur, dont voici le titre : *Diſquiſitio hiſtorico-antiquaria de veterum ſeptentrionalium imprimis Iſlandorum peregrinationibus, in qua ex antiquorum Iſlandorum peregrinandi ſtudio, eorumque de peregrinationum uſu & neceſſitate ſentitiis politi populi mores adſtruuntur, & hiſtoricorum Iſlandorum autoritas, vetuſtorum manuſcriptorum fide vindicatur per Joannem Erici. Iſlandi in communitate regiâ Decani*, Lipſiæ, 1755, pag. 19, 25, &c.

pour le travail, ils les rejettent sans écouter, & s'opiniâtrent toujours pour leurs anciens usages. C'est cet aveuglement inconcevable qui les rend peu disposés aux arts & aux sciences. Cependant ils ne sont pas naturellement stupides. Leur isle a produit quelques sçavans; des maîtres d'écriture, d'arithmérique, des artisans en bijouterie, clinquaillerie, &c. Ils sont même adroits dans leurs besoins; quand il est nécessaire, tout homme est charpentier, menuisier, maréchal, architecte, &c. & chaque femme est ouvriere en habits, en souliers, &c. C'est dans ces métiers qu'ils élevent leurs enfans dès l'enfance. Quoiqu'ils n'aient pas tous les instrumens nécessaires à chacune de ces professions, ils s'en acquittent néanmoins avec une dextérité remarquable.

La chronologie, les méthodes de mesurer le temps, leur sont inconnues. Les marées & le soleil, quand ils le voient, leur servent à cet effet.

L'argent qui a cours en Islande est argent de banque, l'on n'y a d'autre

monnoie que le Stocfiſch. Toutes les acquiſitions, ventes, & généralement toutes les affaires des Iſlandois, ſe font en poiſſons. Les livres, les comptes ſe tiennent de même. Un écu, argent de banque, vaut quarante huit poiſſons; une couronne ſimple, quinze (*g*); une double, trente; un poiſſon doit peſer deux livres. La journée d'un ouvrier eſt payée dix poiſſons, qui valent dix ſchellings de Lubec (*h*).

Il eſt aiſé de voir, par les productions de l'iſle, en quoi conſiſte le commerce des habitans. Les marchandiſes qu'ils tirent du Dannemarck, ſont du fer, du bois, de l'eau-de-vie de bled, de la farine, du vin, du ſel, de la groſſe toile, de la bierre, & un peu de ſoierie: au reſte, on leur apporte tout ce qu'ils demandent.

La ſeule religion Luthérienne eſt ſoufferte en Iſlande. Les Catholi-

---

(*g*) Une couronne ſimple vaut une livre dix ſols.

(*h*) Le ſchelling vaut 7 deniers $\frac{1}{3}$ ce qui fait un peu plus de ſix ſols.

ques (*i*) en font absolument bannis, ainsi que les Calvinistes.

Le district de l'isle est divisé en deux évêchés. L'un des sieges est à Hoolm, & l'autre à Skalholts. En chaque évêché est une école latine & un imprimerie, où, de temps en temps, on imprime un livre de dévotion en langue du pays. Chaque habitant doit, à son évêque, un droit de dix poissons par an; ce qui, joint à son revenu particulier, fait monter le produit de chaque évêché à douze cens écus.

Il se trouve, comme par-tout, beaucoup d'inégalité dans la valeur des cures de cette isle. Quelques curés ont cent écus de pension; d'autres n'en ont que quatre. Ils ont, outre cela, une part dans les dixmes de poisson; mais ces droits varient suivant les cantons.

(*i*) M. Jovet, dans son histoire des religions du monde, dit que les Islandois reçurent la foi de J. C. en l'an 1000. On a vu combien peu l'on doit faire fonds sur une pareille époque, puisqu'en 834, la Religion Catholique avoit été déja annoncée dans leur isle. *Tome II, page* 45.

Ils s'en trouvent qui n'ont pas de quoi vivre, & qui sont obligés de travailler comme les autres paysans; d'aller à la pêche, & de faire du Stocfisch pour le trafiquer après. Au reste, ceci ne doit pas paroître extraordinaire dans les curés de l'Islande; car leur façon de vivre est la même que celle de leurs paroissiens.

Les églises se ressentent ici de la misere des habitans, & ne sont pas bâties autrement que leurs cabanes. Elles ne sont pas plus grandes qu'une salle ordinaire; & leur élévation est si peu considérable, qu'un grand homme peut de la main toucher au plancher. Il est vrai que la fréquence des tempêtes & des ouragans, ne permet pas de donner une grande élévation à tous les édifices.

L'intérieur de ces bâtimens répond parfaitement bien au-dehors, & rien n'y annonce une église. Celui des paysans qui en demeure le plus près, est chargé de l'inspection de ce temple; &, pour le dédommager de cette peine, il lui est permis d'en faire son magasin. Il y

place des coffres, des planches, des tonneaux, & tout cela sert de bancs & de chaises pendant le service.

Les prêtres, en général, y sont d'une ignorance crasse, & sçavent à peine lire le latin. Outre cela ils sont fort libertins, & s'enivrent perpétuellement d'eau-de-vie. Il arrive souvent qu'un prédicateur, qui monte en chaire, est si rempli de cette liqueur, qu'on est obligé, un moment après, de le descendre, & de le porter chez lui, tandis qu'on fait lire son sermon par quelque autre. On a même vu plus d'une fois le ministre & toute la paroisse, si bien hors d'état de faire le service & d'y assister, qu'on étoit forcé de le remettre à un autre jour.

Les dangers continuels auxquels sont exposés les enfans, engagent à leur faire faire leur premiere communion à l'âge de huit ou neuf ans. Qu'on juge si des enfans, élevés de la façon que nous avons vue, sont assez instruits, & bien préparés pour un tel sacrement!

En général, dit M. Anderson, cette malheureuse nation est tellement adon-

née aux vices, qu'on a peine à trouver parmi elle des traces du Christianisme. La plus grande partie mene une vie purement machinale, & semble n'avoir aucune connoissance ni de Dieu, ni de ses volontés.

Ces habitans sont entêtés & superstitieux à l'excès. L'apparence du plus petit avantage les détermine aussitôt à faire un faux serment, même contre leurs plus proches parens.

La fourberie, le larcin, la méchancheté, la vengeance, la lubricité ; tous ces vices sont communs parmi les Islandois. L'ivresse presque continuelle à laquelle ils s'abandonnent, l'indépendance absolue dans laquelle ils vivent, ou dans les déserts, ou sur la mer, les rend totalement livrés à leurs passions, & capables de toutes sortes d'excès & de brutalités. Il est vrai que la politique oblige quelquefois le gouvernement à fermer les yeux sur leurs déportemens, & même à les autoriser (k).

(k) En 1707, une maladie contagieuse ayant emporté une grande partie des habitans de cette isle,

L'eau-de-vie étant l'ame de toutes les assemblées du pays, pourroit-on s'en passer dans une cérémonie aussi importante que le mariage? Lorsque le prêtre a uni les deux époux, tous les assistans se rangent dans le fond de l'église contre le mur, sur deux lignes. Le prêtre, le marié & la mariée occupent le milieu : on apporte à celle-ci un bocal plein d'eau-de-vie, elle boit, & le passe à sa voisine. Le marié, aussi muni d'une grosse bouteille de même liqueur, en fait autant de son côté. C'est ainsi que se passe la cérémonie, & le jeu de la bouteille se continue tant qu'on peut se soutenir sur ses jambes.

Le temps de leur pêche étant une fois passé, & le besoin seul pouvant les

le gouvernement, pour y attirer les autres sujets du Dannemarck, autorisa les filles Islandoises à faire jusqu'à six bâtards, sans porter atteinte à leur reputation. Cette ordonnance eut son plein & entier effet. Ces bonnes filles montrerent tant de zèle à repeupler leur patrie, qu'on fut bientôt obligé de revoquer un reglement si agréable ; & même de statuer une peine très-rigoureuse contre celles qui s'y conformeroient.

obliger à travailler, tout le loisir qui leur reste, pendant les longues nuits, est donné au jeu. C'est celui des échecs qui fait leur plus grande occupation. Il n'est point de paysan, quelque pauvre qu'il soit, qui n'ait chez lui son jeu d'échec (*l*) fait dos de poissons, & taillé à la pointe de son couteau. La différence qu'il y a de leurs pieces aux nôtres, c'est que des figures d'évêques tiennent lieu de nos fous; & leurs tours sont représentées par de petits capitaines, l'épée au côté, & donnant du cor. Les Islandois y ont été de tout temps très-célébres, & le sont encore aujourd'hui.

LeRoi de Danemarck tient dans cette isle un grand bailli, qui est le juge suprême dans le civil, & dans le criminel. Il y a en outre un autre officier qui est chargé de la recette des droits du Roi,

(*l*) La Peyrére nous a laissé la description d'un jeu d'échecs de Dannemarck, très-curieux. Le damier étoit d'ambre blanc & jaune, les piéces d'or émaillées, de même couleur, & très-artistement travaillées, page 50.

& de toutes ses fermes. Chaque sujet, dont le bien passe vingt écus, donne au roi quarante poissons par ans. Du grand bailli, relévent trois baillifs particuliers, qui ont sous eux vingt-quatre autres juges, dont chacun gouverne un village, ou un petit district.

La pauvreté des habitans y rend les procès très-rares. Lorsqu'il s'en trouve, ils se décident suivant un corps de droit qu'ils ont en leur langue.

Toutes les exécutions, tant dans le civil que le criminel, sont faites par les sous-baillifs (*m*). On coupe la tête avec une hache; & l'on pend à une barre de fer qu'on plante dans la fente d'un rocher: on y amene le criminel, & on l'accroche sans autre formalité. Souvent il ar-

(*m*) Ces fonctions n'ont rien d'extraordinaire pour des juges, puisque anciennement, suivant Boyer, les juges exécutoient eux-mêmes les condamnés. *Journal des Sçavans*, 1703, *page* 83.

Chez les Grecs, l'office de Bourreau, bien loin d'être infamant, étoit au nombre des charges de Magistrature. *Aristote, liv. VI, de sa Politique, chapitre dernier.*

rive qu'il s'agite, & se tourmente très-longtemps avant de mourir. Il y a un autre genre de punition pour les femmes ; celles qui ont mérité la mort sont noyées dans un sac.

Pour donner une idée de ce qui se passe dans la tête des Islandois, lorsqu'il se trouvent transportés hors de chez eux, nous finirons cet article par un trait d'un jeune homme de quinze ans, qu'un négociant de Hambourg y avoit amené d'Islande. Au premier endroit où il prit terre, il crut que l'église & les maisons étoient des rochers ; & on ne put jamais lui persuader qu'elles étoient l'ouvrage des hommes. Sa surprise augmenta bien autrement, lorsqu'il fut arrivé à Hambourg. La hauteur des édifices, la grande quantité de fenêtres, le peuple qu'il rencontroit dans les rues, tout devenoit pour lui un sujet de crainte, & du plus grand étonnement. Son inquiétude lui faisoit continuellement tourner la tête à droite & à gauche ; sa vue se fixoit particulierement sur les grands bâtimens, qu'il mesuroit des yeux du haut en bas,

OBSERVATIONS

INTÉRESSANTES,

D'un Auteur Danois, sur l'Histoire d'Islande; par M. Anderson.

Tandis que ce premier volume étoit sous presse, nous avons été informé que le roi de Dannemarck avoit, il y a quelques années, envoyé en Islande un sçavant Danois nommé M. Horrebows, pour y prendre des connoissances exactes de la nature du climat, & des productions de cette terre; & que cet étranger avoit publié, en langue Danoise (*a*), les observations qu'il y avoit faites pendant deux ans de résidence.

Bien persuadés que cette nouvelle histoire d'Islande, donnée par un hom-

(*a*) Cette histoire a été aussi-tôt traduite du Danois, en Allemand, & c'est de cette derniere, que nous avons tiré l'extrait que nous donnons ici.

me dont la mission fait l'éloge, ne pouvoit manquer d'enrichir notre littérature, & d'être précieuse au public, qui avoit été privé jusqu'ici de connoissances certaines & exactes sur cette isle, nous nous sommes aussi-tôt empressés de nous la procurer. Notre intention seroit cependant demeurée sans effet, sans les bontés d'un magistrat, que l'amour des lettres ne distingue pas moins qu'une naissance illustre. C'est ce qui nous a mis à portée d'en extraire les endroits particuliers, où il se trouve en contradiction avec M. Anderson, qui, comme nous l'avons dit, a donné la meilleure histoire d'Islande, connue jusqu'à présent. Mais, n'étant plus à temps de refondre notre ouvrage, nous l'avons fait suivre par ces observations, dont nous avons formé un article séparé.

Afin que tout lecteur puisse prendre une juste idée de l'historien récent & de son ouvrage, voici la traduction (b)

(b) Nous prévenons ici, qu'ignorant la langue Allemande, c'est à un jeune étranger que nous devons cette traduction. Le nommer, seroit faire son

d'une partie de la dédicace & de la préface qui sont en tête.

M. Horrebows nous apprend d'abord, dans son épître dédicatoire adressée au roi de Dannemarck, que ce souverain, toujours attentif au bien être de ses sujets, a fait passer en Islande des sommes considérables pour entretenir les manufactures, les pêcheries, & pour former des établissemens avantageux à ses habitans.

» Quoique l'Islande, dit-il ensuite » dans sa préface, soit, après l'Angleterre, la plus grande isle de l'Eu» rope; nous n'en avons encore » aucune bonne description. On est » fort incertain sur l'année où elle » a été peuplée. La chronique d'Is» lande ne donne, à ce sujet, que des » connoissances inexactes, & peu sû» res. Les descriptions que l'on a de » cette isle, telles que celles d'Arngri-

---

éloge, puisque ses talens, dans un autre genre, ont été universellement applaudis dans cette capitale. Sa modestie nous impose silence à cet égard, & nous nous bornons à avouer que nous avons toute la reconnoissance possible de sa complaisance.

» mus Jonas, de Théodore Thorlacius,
« ſont bien écrites, mais pas aſſez dé-
» taillées. On a laiſſé ce ſoin à des étran-
» gers qui n'entendoient pas la langue,
» & qui n'ont jamais connu l'Iſlande
» que de nom. Quelques-uns, y ayant
» reſté quelques mois, ſe ſont crus aſſez
» bien inſtruits pour haſarder une hiſ-
» toire remplie de fauſſetés, & tout-à-
» fait injurieuſe aux Iſlandois. D'au-
» tres, même ſans avoir jamais été en
» Iſlande, s'en ſont fiés aux rapports
» de quelques négocians; & ont aſſez
» compté ſur les éclairciſſemens qu'ils
» en ont tirés, pour former une hiſ-
» toire complette. Parmi les premiers,
» eſt Bleffkenius. Il aborda en Iſlande
» ſur un vaiſſeau Hollandois, & n'y
» reſta que peu de temps; d'ailleurs,
» comme il ignoroit la langue Iſlan-
» doiſe, il n'a pu y pénétrer bien
» avant, ni s'inſtruire profondément.
» Auſſi cette auteur a-t-il donné une
» deſcription qui ne lui fait pas plus
» d'honneur qu'aux Iſlandois, qu'il a
» groſſiérement calomniés. M. An-
» derſon doit être mis au rang des ſe;

» conds (c). Malgré l'habileté de cet
» écrivain, & l'étendue de ses connois-
» sances, des négocians peu connois-
» seurs en histoire naturelle, ont pu
» l'induire en erreur par leurs récits, ou
» eux-mêmes être trompés, par leur
» mémoire, & par le défaut d'exacti-
» tude dans leurs observations.

» Lorsque les vaisseaux Danois
» abordent en Islande, toute l'isle est
» en mouvement, & ne s'occupe que
» d'objets de commerce, & d'échan-
» ges. Il n'est pas temps d'examiner
» les mœurs & les usages d'une na-
» tion, lorsque son intérêt la tient
» dans la plus grande activité.

» Quand aux observations sur le
» climat, & le froid que quelque mar-
» chands ont éprouvé dans cette isle,
» l'humeur qui peut-être procédoit de
» la perte de leurs vaisseaux, ou d'au-
» tres effets, pouvoit bien leur don-
» ner une sensibilité extraordinaire au
» froid, & leur présenter l'Islande sous

(c) L'auteur auroit pu ajoûter encore la Peyrere,

» des couleurs désagréables. Ajou-
» tons auſſi qu'il a pu arriver, que ces
» négocians, flattés de l'honorable
» avantage d'être admis à la table du
» bourgue-maître de Hambourg, &
» charmés de captiver ſes bonnes gra-
» ces par des récits curieux, y ont quel-
» quefois mêlés des faits inventés à
» plaiſir..... Je ſuis bien perſuadé, ajou-
» te-t-il, que M. Anderſon n'auroit
» pas publié ſon ouvrage, s'il avoit
» été convaincu de la fauſſeté des rap-
» ports qu'on lui a faits; mais le deſir
» de rendre un ſervice au public, qui
» n'avoit point de connoiſſances exac-
» tes ſur cette iſle, l'a engagé a pu-
» blier celles qu'il avoit recueillies : à
» ſa mort, on a trouvé cette hiſtoire
» d'Iſlande; & ſes héritiers ont rempli
» ſes intentions en la faiſant impri-
» mer. «

Nous allons ſuivre ici pas à pas M. Anderſon, dont nous avions trop aveuglément adopté les récits, & rapporter en même temps les obſervations de M. Horrebows, qui y ſont contradictoires. Nous laiſſerons au lec-

teur le soin de rectifier les idées qu'il auroit pu prendre dans notre ouvrage, & le droit de juger, qui des deux étrangers mérite le plus haut degré de créance.

M. Horrebows, après avoir donné l'étendue de l'Islande telle que nous l'avons déterminée sur les cartes les plus modernes, dit que cette isle est seulement de quatre degrés plus à l'ouest qu'on ne l'a croyoit, ayant observé, par une éclipse de lune, qu'elle étoit vingt-cinq degrés à l'est du méridien de Londres.

Il ne convient pas que l'air y soit mal sain, & il apporte, à l'appui de son sentiment, les observations météorologiques qu'il y a faites pendant deux ans. Au contraire, il soutient que l'air d'Islande est moins nuisible aux étrangers, & aux Danois, que celui du Dannemarck ne l'est aux Islandois, pour lesquels la chaleur est plus insupportable que le froid, qui d'ailleurs n'est jamais excessif dans leur patrie. Les vents sont bien plus incommodes, & c'est aussi ce qui contribue à la salubrité de l'air.

Selon son rapport, les saisons intermédiaires y regnent comme en Europe ; & il n'est pas vrai, ainsi que le dit M. Anderson, que le mois d'avril soit le plus froid de l'année.

En 1750 & 1751, ce mois fut si beau, que le foin avoit déja beaucoup poussé. » On peut se convaincre » de cette vérité, dit-il, par les ob» servations météorologiques que j'ai » données à la suite de mon ouvrage.

Ce Phisicien observe aussi que les chemins ne sont pas si impraticables que M. Anderson les dépeint, puisque les Islandois font environ trente lieues, depuis le lever, jusqu'au coucher du soleil, avec huit ou dix chevaux chargés de marchandises : qu'à la vérité, dans la partie du sud, il se trouve beaucoup de montagnes, des endroits affreux, des précipices terribles : mais, que du côté du nord, on y rencontre des plaines agréables, & de bons pâturages, de dix à douze lieues d'étendue.

Le Mont-Hécla est aujourd'hui le moindre des volcans de l'Islande. Il

en compte quatre à cinq autres beaucoup plus considérables, en différentes parties de cette isle. Il ajoute que, depuis soixante ans, l'Hécla n'a fait aucune irruption; que l'on n'y voit plus ni feu ni fumée; mais seulement quelques petites crevasses, où il se trouve de l'eau chaude: que les tremblemens de terre y sont très rares, & très-foibles quand il y en arrive: que lors de l'éruption des volcans, il se fait un bruit souterrain, qu'on prend, il est vrai, souvent pour un tremblement de terre.

On a remarqué, dit notre écrivain, que les eaux chaudes, qui se trouvent aux environs du Mont-Hécla, sont un baromêtre sûr, qui annonce la pluie & le beau temps. La vapeur que ces eaux exhalent, est-elle épaisse, forte? la pluie n'est pas éloignée. Est-elle legére & peu visible? c'est l'annonce d'un temps sec.

Il n'est pas d'accord sur l'existence d'un lac, qui ait la propriété de s'enflammer, comme le dit l'auteur que nous avons suivi. C'est ici que M.

Horrebows s'écarte un peu de cette manſuétude qui règne dans ſa préface. Il verſe, à pleines mains, le ſel de la plaiſanterie, ſur la relation de M. Anderſon, qu'il taxe de bon & de crédule (*d*).

(*d*) Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici l'apologie de M. Anderſon. Cet auteur, dont le mérite & la ſcience ſont encore en vénération dans ſa patrie, & parmi les naturaliſtes, avoue lui-même, qu'il n'a pas été en Iſlande; mais que l'hiſtoire qu'il en donne, eſt d'après le récit d'un grand nombre de négocians, dignes de foi, de Coppenhague & de Hambourg, qui en ont fait pluſieurs fois le voyage. Il dit, auſſi, qu'il a pris toutes les précautions poſſibles, pour n'être pas trompé par de faux rapports, & que tout ce que contient ſa rélation, eſt confirmé par le témoignage unanime de tous ceux qui ont abordé en Iſlande. D'après cet aveu, il ſemble que M. Horrebows a fort mauvaiſe grace de ridiculiſer cet eſtimable écrivain; ſurtout à l'égard de quelques faits, dont l'exiſtence eſt d'autant plus probable, qu'il n'y a rien d'oppoſé à la ſaine phyſique. Il ſuffit qu'il ſoit prouvé qu'une ſingularité exiſte quelque part, pour qu'on n'ait aucune répugnance à la croire encore exiſtante ailleurs. M. Horrebows auroit dû plutôt excuſer M. Anderſon, à cauſe de ſa bonne foi, & non pas le plaiſanter ſur ſa crédulité & ſur ſa bonté.

Notre obſervateur, parlant des fontaines chaudes, où les habitans font cuire leurs viandes, admet quelques différences dans leurs méthodes; mais il rapporte enſuite la deſcription d'une ſource chaude, fort ſinguliére.

Cette ſource extraordinaire ſe rencontre dans le canton du nord, & ſous la paroiſſe de Hunſevig, près d'une ferme, appellée Reykum, à environ ſeize ou vingt lieues de la montagne Kraſlè. Il y a, dans cet endroit, trois ſources, ſituées à environ trente braſſes l'une de l'autre. L'eau y eſt bouillante, tour à tour, de la maniere ſuivante. Quand la ſource, ou le puits d'un bout, a élevé ſon eau, celle du milieu commence; & quand cette ſeconde baiſſe, celle de l'autre bout s'éléve, après quoi la premiere recommence; & ainſi de ſuite, ſans diſcontinuation, & dans le même ordre, chacune bouillonnant & s'élevant trois fois, dans l'eſpace d'un quart d'heure. Toutes les trois ſont dans un terrein uni & découvert; mais le terrein en eſt dur & de rocher. Il

y en a deux dans lesquelles l'eau sort d'entre les crevasses, & pousse ses bouillons deux pieds plus haut que le terrein. La troisieme a une grande ouverture ronde, par laquelle elle se vuide dans un endroit fait en bassin, comme s'il eut été taillé exprès dans la pierre dure, & semblable à une chaudiere de brasseur. En s'y déchargeant, l'eau monte au troisieme bouillon, de dix ou douze pieds au dessus des bords, & ensuite baisse de quatre pieds & plus, au dessous, dans le bassin ou réservoir. A cet intervalle, on peut en approcher assez près, pour voir jusqu'à quel point elle baisse; mais ceux qui ont cette curiosité, doivent bien prendre garde de se retirer avant que le bouillon revienne. Sitôt que l'eau est arrivée à son plus bas point, elle remonte sur le champ; ce qu'elle fait en trois bouillons. Au premier, elle monte à moitié chemin du bord; au second, comme je l'ai déja dit, elle s'éleve de dix ou douze pieds au dessus; ensuite elle retombe tout d'un coup à quatre pieds au dessous du bord du

reservoir ; & quand elle en est venue là, elle monte à l'autre bout, & passe ensuite à la source du milieu, & ainsi de suite, dans un ordre constant & régulier.

Après avoir décrit ces sources, & la maniere surprenante dont elles montent, j'ajouterai, en peu de mots, quelques effets extraordinaires de l'eau. Si on verse, dans des bouteilles, de l'eau de la plus grande de ces sources, elle continue à bouillir deux ou trois fois, en même temps que celle de la source : c'est ainsi que l'effervescence dure quelque temps après que l'eau est sortie de la source; après cela elle baisse tout d'un coup, & se réfroidit. Si on bouche les bouteilles, au moment qu'elles sont remplies, dès que l'eau monte, dans la source, elles se brisent en piéces. On a éprouvé cet effet sur quantité de bouteilles, pour s'assurer de la force de l'eau. Tout ce qu'on jette dans la source, quand l'eau baisse, elle l'attire avec elle au fond, même des choses qui flotteroient sur un autre fluide semblable. Mais, dès que l'eau

recommence à couler, elle rejette tout en haut, & on peut s'en appercevoir sur le côté du bassin. On en a souvent fait l'épreuve avec des pierres si grosses, & si pésantes, qu'un homme fort & vigoureux, auroit eu peine à les remuer. Ces pierres faisoient un bruit violent en tombant au fond; mais, quand l'eau recommença à couler, elles furent élancées, avec force, par dessus le rebord du puits. On voit, tout autour, une grande quantité de pierres, dont on s'est servi pour faire de semblables expériences. A force de déborder ainsi, à la longue, l'eau a formé un petit ruisseau, qui, à ce qu'il paroît, se rafraîchit par degrés, & à la fin va se perdre dans une petite riviere. Cette eau est agréable à boire quand elle est froide; elle ne conserve aucun goût minéral. La plaine voisine est communément garnie d'une belle croissance de foin, excepté à environ deux toises autour de la source ou puits: car le lieu étant continuellement humecté par la chûte de l'eau, toute la terre a été em-

portée, & il n'y paroît absolument rien que le rocher tout nud. A quelque petite distance de là, est une ferme, le long de laquelle coûle cette eau, en sortant du puits; elle n'est plus que tiede alors: les bestiaux y vont boire, & les vaches y donnent beaucoup plus de lait que celles qu'on va abreuver ailleurs: c'est un fait universellement connu, & en même temps un effet bien extraordinaire de l'eau. Telles sont les propriétés singuliéres & remarquables de ces puits ou sources, dont il y a plusieurs autres à peu près de même espece; mais le bouillonnement alternatif de l'eau, est absolument particulier à ces trois. Par tout où il y a quelques unes de ces sources chaudes, elles exhalent continuellement une vapeur, ou fumée, qui est plus ou moins forte, selon que l'eau est agitée, ou que l'air est plus léger, ou plus pésant: cette vapeur s'apperçoit même quelquefois de fort loin.

Le soufre, selon M. Horrebows, ne se trouve pas par-tout, en Islande;

ce n'eſt que dans quelques endroits, & particulierement ſur les montagnes du diſtrict de Noderſeyſſel, & près de Kruſevig. Il y eſt ſi abondant que, dans une heure de temps, on peut en ramaſſer aſſez pour charger quatre-vingt chevaux. » Les meilleures » mines de ſoufre ſe reconnoiſſent, » dit cet auteur, par une petite élé» vation que forme le terrein, & à ſon » centre eſt une ouverture, d'où il » ſort une grande fumée.

Quoiqu'on ne trouve actuellement ni ſel, ni ſalpêtre dans cette Iſle, M. Horrebows dit avoir tenu un morceau de ce dernier minéral. Quant au premier, il eſt conſtant qu'on y en a fabriqué autrefois. On trouve dans les diplômes, qui ont accordé l'établiſſement des couvens catholiques en Iſlande, un article qui permettoit que l'on fit du ſel, pour l'échanger contre d'autres marchandiſes.

Il raconte enſuite, qu'un habitant de cette iſle, a fait, il n'y a pas longtemps, une épreuve, qui ne pourroit manquer d'être fructueuſe, ſi le

résultat en étoit bien constaté. Ce particulier fit bouillir un tonneau de sel François, dans de l'eau de mer. Après cette opération, il eut un tonneau un quart d'excellent sel blanc (*e*).

Suivant notre historien moderne, les forêts y sont moins rares que ne le dit M. Anderson, & il s'en trouve plusieurs d'environ deux de nos lieues de France. Il est vrai qu'elles ne peuvent suffire aux habitans.

Nous ne nous arrêterons pas à d'autres contradictions qui sont moins intéressantes, telles que sur la moisson que M. Anderson prétend être fort difficile à faire, au lieu que M. Horrebows dit qu'elle est aisée; & que les pâturages n'y sont pas d'un accès inabor-

(*e*) Pour que cette expérience fût très-avantageuse, il resteroit à essayer si ce sel bouilli dans de l'eau de mer, sale autant que le sel ordinaire. Des essais journaliers semblent démontrer que du sel, blanchi par l'ébulition, perd beaucoup de son âcreté, & de sa salure. Cependant il pourroit arriver que l'eau de mer, se combinant avec le sel fondu, en augmentât, à la fois, le volume & les qualités.

dable comme il les a dépeints sur l'algue-marine, que le premier dit servir de nourriture aux habitans en temps de disette, & que le dernier soutient au contraire être excellente, & faire un aliment de goût plutôt que de nécessité, d'après l'épreuve qu'il en a faite lui-même.

Il croît aussi sur les rochers, à ce qu'il rapporte, beaucoup d'une plante nommée Muscus Catharacticus (*b*), que les habitans trouvent d'un bon goût, & dont ils font une espece de farine. Ceux qui sont éloignés des endroits où croît cette plante, en vont chercher sur des chevaux, & en font des provisions pour eux, & pour vendre.

M. Horrebows fait ensuite mention d'un fait, dont n'a point parlé M. Anderson. Il dit qu'on trouve en Islande, à une grande profondeur sous terre, & entre des pierres, des morceaux d'une

(*f*) Bartholin en a donné une exacte description, dans ses *Acta medica & philosophica Hafniensia*, année 1672. *Voyez le premier volume, page 126.*

matiere noire comme de l'ébéne, qu'il avoit d'abord pris pour du bois pétrifié; mais l'ayant fait polir au rabot, le dedans en étoit très-luisant, & ne différoit pas du bois ordinaire (*c*)

Il ajoute que les pêcheurs tirent avec leurs filets des morceaux de corail, mais que personne ne s'attache particuliérement à en rechercher.

Il n'y a qu'une seule espece d'aigles. » Quant à l'enlévement des enfans, » dit notre critique, c'est un pur conte » du *bon* M. Anderson. «

Il est plus d'accord sur l'article des Faucons. Ce qu'il en dit pourra faire plaisir : nous allons donner un abregé de cet article.

Les Faucons, quoique de différentes couleurs, sont tous de la même espece. Il sont, en général, fort chers. C'est des habitans que les achetent les gens

(*g*) C'est une sorte de bois fossile, qu'on trouve fréquemment dans les tourbieres de tous les pays. Bartholin l'appelle Ebene fossile. *Voyez le quatrieme volume des Actes Med. & Phil. Hafn.* page 182.

envoyés par le roi de Dannemarck. Les Islandois ne peuvent prendre un seul de ses oiseaux, sans une permission du bailli de l'isle.

Voici la façon de les attraper.

Comme les Faucons font toujours leurs nids sur des rochers très-escarpés, & que les habitans connoissent tous ces endroits; c'est près de-là qu'ils vont tendre leurs pieges. Ils consistent à planter en terre deux piquets sur une même ligne, à douze ou quinze pas de distance. On attache, au plus éloigné, une corde, de trois ou quatre brasses, qui tient à une patte d'une de ces Perdrix à pieds-velus, que les Faucons aiment beaucoup, ou, à son défaut, d'une Poule, ou d'un Pigeon.

L'autre patte de l'oiseau est liée à une ficelle, qui passe par le milieu du second piquet, qu'on plante près du filet. On donne à cette ficelle trente ou quarante brasses de long, suivant la disposition du terrein, & la commodité des lieux propres à cacher le chasseur, qui en tient le bout. Quelquefois celui-ci demeure couché par terre le plus éloi-

gné de son filet qu'il est possible, pour se dérober à la vue du Faucon, qui évite les hommes avec beaucoup de soin. Notre chasseur apperçoit-il un Faucon tourner en planant sur l'oiseau qui sert d'appât ? il tire doucement la ficelle qui tient la patte de la Perdrix. Celle-ci s'éléve en l'air, & voltige autant que lui permet l'étendue de la corde, qui enchaîne son autre patte. A son premier mouvement, le Faucon, qui l'observe, fond sur elle comme un trait : d'un coup de bec lui coupe la tête, & dans l'instant, s'éléve dans les airs, au-dessus de l'oiseau. Tandis qu'il remonte ; le chasseur tire la Perdrix jusqu'au second piquet, qui est près du filet. Peu de temps après, le Faucon revient saisir sa proie. C'est alors qu'on serre le filet, & l'oiseau se trouve pris. La grande adresse est de s'en rendre maître, sans arracher aucune plume. Aidé d'un autre homme, le chasseur lui met un bonnet sur les yeux, & l'emporte.

Continuons les remarques de M. Horrebows sur M. Anderson. Notre obser-

vateur fait encore à ce dernier des reproches de sa trop grande crédulité à l'égard des moutons, à qui il donne gratuitement jusqu'à huit cornes. Celui-ci soutient qu'on n'en a jamais vu avec un si grand nombre, & qu'il est même très-rare d'en trouver qui en aient quatre.

Il n'est pas plus vrai, dit-il, que tous les bœufs & vaches soient absolument sans cornes. On en voit, à la vérité, quelques-uns qui en manquent, mais beaucoup en ont. Il est à remarquer que, dans la partie du sud de l'isle, quelques-uns de ces animaux sont sans cornes. Dans la partie du nord, on n'y en voit pas un seul. Cette observation confirme le sentiment que nous avons exposé sur la cause des cornes multipliées des moutons, & le défaut de ces cornes dans les bœufs & vaches. Car l'antagoniste de M. Anderson, dit expressément que c'est dans les cantons du nord, que sont les plus gras & les plus excellens pâturages de l'isle, & *vise versâ*.

A l'égard du passage des harengs,

Nous allons finir cet extrait par les observations qu'il fait sur les mœurs, la religion, & sur le gouvernement civil de ces peuples.

Il nie formellement qu'ils soient ni aussi mauvais soldats, ni si lâches & si attachés à leur isle, que M. Anderson les représente. Il dit que le courage avec lequel il a vu de ces habitans attendre & attaquer des ours, armés seulement d'un fusil ou d'une pique, est une preuve qu'ils n'ont pas plus peur d'un fusil que les autres hommes. » Parmi ces habitans, dit-il, j'en ai vu un, pendant mon séjour en cette isle, qui avoit lui seul tué plus de vingt ours en sa vie avec une seule pique «.

Il y a eu des Islandois qui sont parvenus aux grades de capitaines de fortifications ; & leur petit nombre est, selon lui, la seule cause qui les empêche de montrer leur courage (*t*).

(*t*) Ce que dit ici M. Horrebows, n'est pas concluant contre M. Anderson. Le premier paroît prendre des cas particuliers, pour une règle générale ; & le second a donné un portrait général de

» Il eſt ſi peu vrai, continue M. Horrebows, que ces inſulaires ſoient attachés à leur iſle juſqu'à en devenir malades, qu'il s'en trouve à Coppenhague, qui ne veulent plus retourner en leur patrie. Lorſqu'un habitant a quitté ſon pays, les autres le regretent beaucoup, non par rapport à lui-même, mais parce qu'ils ſont très-fâchés qu'il ne revienne pas pour les inſtruire. Ce qui eſt bien oppoſé à la pareſſe & à l'apathie que M. Anderſon leur attribue «.

Les prêtres ne ſont pas non plus ſi ignorans & ſi mépriſables qu'on le croiroit, d'après le portrait qu'en a donné cet écrivain. » Ils ſont obligés, dit M. Horrebows, de ſubir des examens; & il s'en trouve dans le nombre qui ſont très-ſçavans. Loin que l'ivrognerie & la débauche ſoient des vices très-communs parmi ces prê-

ces peuples, ſans admiſſion des caracteres, des mœurs, & de quelques uſages particuliers; & c'eſt par-là, ſans doute, qu'on doit prendre une Nation.

» tres, l'Evêque veille très-scrupuleu-
» sement à leur conduite; &, dès qu'il
» se trouve un coupable, il est ren-
» voyé sur le champ «.

A en croire notre apologiste des Islandois, le vœu de M. Anderson se trouve rempli. » Je passerois volon-
» tiers, dit ce dernier, la simplicité
» du culte des Islandois, si l'on pou-
» voit dire, à leur égard, ce qu'on di-
» soit dans la primitive église, *crosses*
» *de bois, évêques d'or* «. Les évêchés d'Islande ne valent en tout, dit M. Horrebows, que deux mille écus, sur lesquels l'Evêque est obligé de payer les prêtres de son diocése, d'entretenir un certain nombre d'étudians, & faire faire les réparations nécessaires aux églises; ensorte qu'il lui reste très-peu de chose; & sûrement c'est ici qu'ils se rapprochent le plus des apôtres.

Il est constamment faux que l'eau-de-vie fasse partie de la cérémonie du mariage. Dans l'église, on n'y boit pas plus qu'ailleurs. Après l'administration du sacrement, le prêtre fait, aux époux, une courte exhortation usitée en pareil

cas ; puis les mariés se retirent chez eux, où ils boivent, mangent, & font ce qui leur plaît, & tout autant qu'ils veulent.

Notre Danois dit qu'il meurt beaucoup de femmes en couches, faute de sages-femmes. Il est si contraire à la vérité que les nouvelles accouchées aillent se baigner aussi-tôt après leur délivrance, que la régle générale est qu'elles sont huit jours sans sortir. Les enfans ont des berceaux, comme partout ailleurs ; & on ne les met en veste & en culottes qu'à dix semaines.

Il n'y a dans toute l'isle, dit M. Horrebows, que vingt-un sous-baillifs subordonnés au grand baillif, & il n'est point vrai qu'ils fassent eux-mêmes les exécutions. On se sert de gens dévoués à cet office.

DE LA
NOUVELLE-ZEMBLE.

Le peu de connoiſſances que l'on a de ce pays, pourroit bien, ſans doute, nous diſpenſer d'en parler. Cependant, pour ne rien laiſſer à deſirer à cet égard, nous avons pris ſoin de raſſembler toutes les obſervations éparſes dans les différens voyageurs qui en ont viſité les côtes. Cette voie nous a mis à portée de donner de la Nouvelle-Zemble une deſcription, ſinon complette, du moins auſſi exacte qu'il eſt poſſible de la faire.

Les Géographes ſont peu d'accord ſur le véritable état de cette terre. Les uns nous la repréſentent comme une iſle, ſéparée de notre continent par le détroit de Weigats, & toujours bordée, de ce côté, par des montagnes

de glace d'une hauteur étonnante. Les autres nous la donnent pour une péninsule, & assurent qu'elle tient, par un isthme, au côté oriental de la Sybérie, près de l'embouchure du fleuve Oby (a).

On convient mieux de son étendue. Tous s'accordent à la placer depuis le soixante neuvieme degré de latitude, jusques près du soixante dix-septieme. Sa longueur est d'environ deux cens lieues sur soixante à soixante & dix de large.

Le nom de Nouvelle-Zemble signifie, en langue Russe, nouveau pays (b).

(a) M. Anderson dit, d'après le Baron de Strahlenberg, qu'il est certain, par des découvertes nouvellement faites, que la Nouvelle-Zemble tient à la Sybérie, proche l'embouchure du fleuve Oby. *Histoire du Groenland, page 264.*

Baudrand est aussi de cet avis : Voici comme il s'explique. *Recentiores quidam existimant hanc regionem partem esse Tartariæ magnæ, & ei junctam esse versùs ortum, ut cognoverunt ex itineriis nautarum.* Baudrand, Geograph. in-fol. Paris, 1682.

(b) Le Baron de Strahlenberg remarque que la Nouvelle-Zemble est l'isle de Tazata, que Pline

Les Hollandois sont les premiers Européens qui y aient abordé en cherchant, dans la mer du nord, un passage pour aller à la Chine & au Japon.

Les voyages les plus connus, sont ceux de Jacques Heemskerk ; & Guillaume Barents en 1596, & celui du capitaine Wood, Anglois, en 1676. Ces navigateurs perdirent leurs vaisseaux dans les glaces, & s'y trouverent réduits dans l'état le plus déplorable. Les premiers surtout éprouverent, pendant dix mois, tout ce que la misere peut avoir de plus affreux dans une région si horrible. Le récit d'une situation aussi cruelle, présente une peinture in-

place dans la mer septentrionale, ou de Scythie. Elle fut ainsi nommée, anciennement, d'après le fleuve Taas, qui est passablement grand & navigable pour de gros bâtimens. Ce Fleuve se décharge vis-à-vis la Nouvelle-Zemble, dans le même Golfe que l'Oby, avant d'entrer dans le détroit de Weigats. Les Russes lui donnent le nom de Guba, Tasowskaia, c'est-à-dire, Golfe du Taas. C'est du nom de ce fleuve aussi qu'on avoit appellé l'isle, qui en est tout près, *Tasata*, ou Isle de Taas. *Descript. Hist. de l'Emp. Russien*, *tome I*, *page* 301.

téressante. Nous allons en donner l'esquisse. Elle servira aussi à acquitter la promesse que nous avons faite à l'article du Spitzberg.

Heemskerk & Barents, partis de Hollande le 18 mai 1596, s'étoient avancés jusqu'au soixante-seizieme degré sur les côtes de la Nouvelle-Zemble. Des glaces survenues tout-à-coup, mirent un obstacle insurmontable à leur retour dans leur patrie. Leur vaisseau étoit à demi-fracassé par les glaçons énormes qui venoient le heurter avec violence, & former autour de lui des montagnes aussi hautes que dangereuses. On étoit au commencement de septembre, & déja l'hiver faisoit sentir ses rigueurs : heureusement la terre ferme n'étoit pas éloignée. Il ne leur restoit d'autres ressources, pour se garantir du froid si terrible dans ces climats, que d'y bâtir une hute ; c'est aussi le parti qu'ils prirent.

Ce fut pour eux un agréable augure, que de trouver, dans une terre où l'on ne découvroit pas une seule plante, beaucoup de bois, & jusqu'à des

arbres entiers très-beaux, que la mer avoit amoncelés sur les côtes (*c*). Cette

---

(*c*) Il paroît fort étonnant, sans doute, que, sur les côtes de ces pays si stériles, la Nouvelle-Zemble, l'Islande, le Groenland & le Spitzberg, on y rencontre une si grande quantité de gros arbres flottans; car d'où pourroient-ils venir? Jusqu'à présent on a été fort embarrassé de répondre à cette question. Toutes les connoissances que l'on a sur ce sujet, se réduisent à l'assertion du fait, mais la question demeure toujours insoluble. Chaque navigateur donne bien ses conjectures, mais aucun n'apporté de raison convaincante.

Suivant l'opinion de M. Ellis *, qui a adopté celle de M. Egede, missionnaire, les arbres que l'on trouve sur les côtes du Groenland, paroissent venir de la côte orientale de ce continent, d'où ils sont chassés par un vent de nord ou nord-est sur la côte occidentale, où les Danois ont des habitations.

Cette conjecture, fort incertaine relativement au Groenland, perd toute probabilité à l'égard de la Zemble, du Spitzberg & de l'Islande; ou bien il faudroit supposer deux choses; la premiere, qu'il croît des arbres sur les côtes orientales du Groenland; & la seconde, qu'une partie de ces arbres qu'on trouve sur les côtes occidentales, est repoussée sur celles du Spitzberg, de l'Islande, de la Nouvelle-Zem-

(*) *Voyage à la baie de Hudson*, tom. I, pag. 16.

découverte leur procuroit les moyens de se mettre doublement à l'abri de ce qu'ils avoient à craindre dans un desert

---

ble, par un vent de sud ou sud-ouest. Mais ces suppositions seroient contre l'expérience, puisqu'il est constant que ces vents ne soufflent presque jamais dans ces contrées, & que les côtes orientales du Groenland, ainsi que l'espace compris entre le Spitzberg & la Nouvelle-Zemble, sont continuellement remplis de montagnes énormes de glaces, qui en rendent l'accès inabordable.

Le sentiment de Goulden, navigateur Anglois, qui, au rapport de Wood, a fait plus de trente voyages au Groenland, est bien plus probable. Il dit qu'il est à présumer que le bois que l'on trouve sur les côtes du Groenland, & des autres contrées septentrionales, ne vient que de la terre de Jesso, ou du Japon, ou de quelqu'autre pays voisin.

La raison qu'il en donne, résulte d'une observation fort juste, qui pourroit devenir un nouveau témoignage en faveur de ceux qui croient à l'existence d'un passage à la Chine par le nord. Goulden ajoute avoir observé, que tout le bois, que l'on trouve dans les parages du nord, est rongé jusqu'à la moëlle par des vers de mer; d'où il conclud qu'il ne peut venir que des pays chauds, puisqu'on est assuré que les vers ne rongent point dans un climat froid. *Voyez le premier vol. des Voyages au nord, pag. 111.*

L

si affreux, le froid & les bêtes féroces.

Le 24 octobre, tout l'équipage, au nombre de seize personnes, prit possession de la cabane. On ne s'occupa plus que d'y voiturer, sur un traîneau, toutes les provisions qui étoient à bord du navire. Le soleil, dont la vue faisoit alors leur seul plaisir, commençoit à les abandonner. Chaque jour diminuoit d'une façon également sensible & effrayante. Cette circonstance les fit redoubler de travail, pour transporter dans la hute tous les vivres qui leur restoient. Ce n'est qu'après des travaux extraordinaires, & des combats terribles, qu'ils eurent à essuyer contre des ours, qu'ils parvinrent enfin à voir leur cabane bien approvisionnée. L'espérance qu'ils conservoient toujours de dégager leur vaisseau au retour de l'été, & de revoir leur patrie, leur fit serrer avec soin, les ancres, les agrès, & tout ce qui appartient à la manœuvre.

Le 2 novembre, ils ne virent qu'une partie du globe du soleil, & le 4, il ne parut pas du tout. La lune alors avoit pris sa place; &, lorsqu'elle fut en son

plus haut période, elle paroissoit continuellement jour & nuit. Le 6, fut un jour si sombre, qu'on ne le put distinguer de la nuit, d'autant plus que l'horloge, qu'on auroit pu consulter, s'étoit arrêtée. Aussi tout le monde demeura au lit très-longtemps; & lorsqu'on se leva, on ne put distinguer positivement, si le peu de clarté qu'il faisoit venoit du jour ou de la lune. Il y eut même beaucoup de dispute à ce sujet: on reconnut cependant qu'on étoit au plus haut du jour.

Aux maux présens, l'avenir en ajoutoit encore qui n'étoient pas moins terribles, en faisant craindre la disette de vivres.

Le 8, après avoir fait état de ce qu'il en restoit, on régla les rations de biscuit à quatre livres cinq onces pour huit jours; ration qui n'étoit auparavant que pour cinq jours. A l'égard de la viande & du poisson, ils étoient assez abondans; mais le vin commençoit à manquer; & ce qui restoit de bierre étoit sans force & sans qualité. On avoit fait des trappes pour les renards,

& l'on en prenoit quelques-uns qui venoient alors se montrer ; au lieu que les ours s'étoient retirés en même temps que le soleil, & ne reparurent qu'à son retour.

Le 12, on prit le parti de régler la distribution du vin, à chacun deux petites tasses par jour ; & la seule boisson qu'on eut d'ailleurs, étoit de l'eau de neige fondue. Le 18, Barents distribua, à tous les gens, une piece de gros drap pour s'en servir contre le froid, ainsi que chacun l'aviseroit. Il en fut de même des chemises & des draps ; chacun cherchoit à se soulager par toutes sortes de moyens. Mais on avoit beaucoup de difficultés à blanchir le linge. A peine étoit-il hors de l'eau bouillante, que la gelée le roidissoit de façon, qu'il étoit impossible de le tordre. Si on l'exposoit au feu, le côté qui étoit en dehors restoit toujours gelé : de façon que c'étoit un travail fort pénible, que de tourner sans cesse ce linge, ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante pour le faire dégeler. Le 26, & les jours suivans, il tomba une

si grande quantité de neige, que la hute s'en trouva entiérement couverte : il fut impossible d'en sortir, quelque besoin que l'on en eût. Le 29, on dégagea une porte, & on fit un trou par lequel chacun sortit en rampant. Les trappes étoient aussi couvertes de neige : elles furent dégagées ; &, dès le même jour, il s'y prit un renard. Cette chasse leur étoit d'autant plus précieuse, qu'ils trouvoient à la fois, dans cet animal, un aliment que la faim leur faisoit dévorer avec avidité, & des fourrures propres à faire des bonnets très-utiles contre le froid.

Le premier décembre, la hute se trouvant de nouveau ensevelie sous les neiges, les Hollandois avoient à se défendre à la fois de deux fléaux insupportables, le froid, & la fumée. Les ténébres redoubloient encore l'horreur de cette situation. Tous, à l'exception du cuisinier, demeurerent au lit pendant trois jours, sans avoir d'autre soulagement contre le froid, que quelques pierres chauffées qu'ils se donnoient tour à tour dans les lits.

Bientôt la vapeur maligne, que le charbon avoit exhalée, produisit les maux les plus funestes. Tous se trouverent attaqués d'étourdissemens & de vertiges, qui leur ôtoient non-seulement la force de se remuer, mais même celle de se plaindre. Quelques-uns s'étant cependant traînés à la porte, parvinrent, non sans peine, à l'ouvrir.

Le premier, qui sortit, tomba sans connoissance sur la neige. Dès l'instant que la porte fut ouverte, le froid qu'ils regardoient comme le mal le plus sensible, fut ce qui leur fit le plus grand bien, & les rétablit en peu de temps. Barents, pour y contribuer, leur donna à chacun un verre de vin. Tous convinrent qu'un quart d'heure plus tard, leur perte étoit inévitable, & que la grande foiblesse qu'ils avoient essuyée, les auroit réciproquement mis hors d'état de se donner le plus petit secours.

Depuis le 9 jusqu'au 12, le temps fut clair & serein; cependant le froid fut si grand, qu'il est impossible d'en rendre l'intensité. Dans la hute même, le cuir des souliers gela aux pieds, devint

aussi dur que de la corne, & hors d'état de servir. Pour y suppléer, les Hollandois se firent des chaussons avec des peaux de moutons qu'ils avoient apportées, & en mettoient trois ou quatre paires l'une sur l'autre, encore avoient-ils beaucoup de peine à se réchauffer les pieds. S'ils demeuroient dehors un peu de temps, il s'élevoit sur le visage, les lévres & les oreilles, des pustules qui geloient aussi-tôt. Il falloit brûler ses bas & ses chaussons pour sentir un peu de chaleur aux pieds, & encore l'on étoit plutôt averti de la brûlure des bas par l'odorat que par le tact.

Telle fut la fin de décembre. C'est dans ces souffrances que le malheureux reste de l'équipage entra dans l'année 1597.

L'air s'étant un peu adouci, la porte, qui avoit été fermée pendant plusieurs jours, fut dégagée, & ouverte. On fut chercher du bois, on le fendit; on mit ordre enfin à tout ce qui étoit le plus nécessaire. Parmi des exercices si pénibles, les matelots se ressouvinrent qu'ils étoient à la veille des Rois.

Ils prierent Barents de leur permettre de célébrer cette fête. On fit des billets, on les tira, & un canonier fut élu, par le sort, comme dit le journaliste, Roi de la Nouvelle-Zemble, c'est-à-dire, d'un pays qui a deux cens lieues de long. Deux livres de farine qu'ils avoient, furent employées à faire des bignets qu'on fit cuire à l'huile, & qui furent mangés avec autant de délices, que les mêts les plus délicats. Ce repas fut accompagné d'une libation de tout le vin qu'ils avoient volontairement épargné jusques là. Enfin, les Rois furent fêtés, comme si chaque matelot eût été chez lui, sans inquiétude. C'est ainsi qu'au milieu des peines & des douleurs, il reste toujours un goût naturel pour les plaisirs des sens.

Le 24, ils revirent une partie du disque du soleil pour la premiere fois; ce qui donna lieu à de grandes contestations & à des gageures, parce que Barents, pilote très-expérimenté, prétendit que cet astre (*d*) ne devoit se

---

(*d*) On peut consulter le grand Atlas de Blaeu,

montrer que quatorze jours plus tard.

Après avoir continué d'essuyer de très-rudes gelées, & des travaux excessifs pour se procurer du bois, sans parler des fréquentes attaques des ours, qui leur causoient beaucoup d'embarras : le mois de juin arriva enfin. Les glaces s'ouvrirent ; la mer commença à devenir un peu libre. Le vaisseau cependant demeuroit toujours pris dans les glaces. On perdit même toute espérance de le dégager. C'est ce qui les détermina à s'embarquer dans la chaloupe & une scute (*e*).

---

on y trouve une longue dissertation à ce sujet. *vol. I, page 34.*

Le celèbre Cassini paroît avoir mieux résolu la difficulté. Après avoir décrit un parhelie, qu'il avoit observé, il ajoute que la fameuse observation des Hollandois, à la Nouvelle-Zemble, qui virent le Soleil sur l'Horison, quatorze jours plutôt qu'ils ne devoient, selon les règles de l'Astronomie, peut bien s'expliquer par ce phénomène ; & il pense que ce que ces Voyageurs prirent pour le Soleil, n'étoit autre chose qu'un parhelie, tel que celui qu'il décrit. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1693, page 167 & 169.*

(*e*) Espèce de barque, propre à la pêche du Hareng.

Barents, dont la ſanté s'étoit affoiblie depuis longtemps, rappella toutes ſes forces pour compoſer un mémoire, qui contenoit les circonſtances de leur voyage, de leur arrivée dans la Nouvelle-Zemble, du ſéjour qu'ils y avoient fait, & de leur départ. Il dépoſa ce papier dans une boëte qu'il pendit dans la cheminée de la hute, pour inſtruire ceux qui pourroient y aborder, par quelle avanture ils trouvoient les miſérables reſtes d'une cabane qui avoit été habitée pendant neuf ou dix mois.

Ces petits bâtimens étant chargés, on leva l'ancre, & on fit voile le 14 juin. Ces malheureux Hollandois trouverent de nouveaux obſtacles dans les glaces, & ne parvinrent, qu'après des efforts incroyables & mille peines indicibles, au Cap-Candenoes, où ils trouverent des Ruſſes, de qui ils tirerent quelques ſecours.

Aux travaux de la navigation, ſe joignoient alors les douleurs du ſcorbut, dont ils étoient attaqués. Ils trouverent ſur les côtes où ils aborderent

beaucoup de biſtorte (*f*), qui leur fit un grand bien, & ranima leur courage.

Le 2 ſeptembre, ils arriverent heureuſement à Kola, petite ville de la Laponie Ruſſienne : de-là, ils ſe rendirent, le premier novembre, à Amſterdam. Leur retour, après le danger qu'ils avoient couru, & le ſéjour qu'ils avoient fait dans un pays juſqu'alors inconnu, n'inſpira pas moins d'admiration pour leur courage, que d'étonnement pour la ſingularité de leur avanture.

Le naufrage du capitaine Anglois, dont nous avons parlé, ſans former un tableau auſſi frappant que celui qu'on vient de voir, ne peut cependant manquer d'intéreſſer. Des exemples de l'induſtrie humaine, ſuggérée par la néceſſité, préſentent toujours des leçons admirables aux hommes, & leur apprennent en même temps à ne jamais déſeſpérer de leur ſort.

Wood étoit parti d'Angleterre en compagnie du capitaine Flawes, qui

(*f*) Plante antiſcorbutique.

» éviter des visites pareilles à celles
» que nous avions d'abord reçues.
» Pendant ce travail, nous eûmes fort
» à souffrir de la rigueur du temps.
» Nous étions mouillés, il faisoit très-
» froid, & le feu nous manquoit. No-
» tre unique recours fut à Dieu, que
» nous priâmes de nous envoyer le
» vaisseau de Flawes. Le 30 juin, il fit
» un vent frais, accompagné de grands
» brouillards. La mer, qui étoit tou-
» jours grosse, continua, pendant
» quelques jours, d'envoyer à terre
» des avirons, des barres, des plan-
» ches, des morceaux de bœuf & de
» cochons, qui étoient sortis des ton-
» neaux défoncés par la tempête, &
» toutes sortes de bois, restes de
» notre malheureux vaisseau. Nous
» sauvâmes, de ces débris, autant
» qu'il nous fut possible, & nous nous
» en servîmes à dresser plusieurs ten-
» tes, & à faire du feu.

» C'est ainsi qne nous passâmes huit
» jours dans la plus triste perplexité.
» L'espérance que nous avions de dé-
» couvrir *le Prospère*, étoit fort con-

» trariée

» trariée par un brouillard épais, qui
» nous déroboit la vue des objets, à
» vingt pas. Pour nous tirer d'un état
» si déplorable, il ne nous restoit de
» ressource que dans notre chaloupe;
» mais elle ne pouvoit contenir que
» trente hommes, & nous étions soi-
» xante & dix. Nous songeâmes à l'al-
» longer de douze pieds, à l'élever,
» & y faire un pont, afin de nous
» embarquer tous. Mais, après avoir
» considéré que les matériaux & les
» ouvriers manquoient, les matelots
» ne voulurent pas consentir qu'on la
» coupât; ils dirent qu'ils aimoient
» mieux aller par terre, jusqu'au Wei-
» gats: résolution que le péril immi-
» nent où l'on se trouvoit, pouvoit
» seul inspirer, mais dont l'exécution
» étoit évidemment impraticable. Ce-
» pendant, si d'un côté je ne voyois
» aucune apparence de pouvoir nous
» sauver par terre, de l'autre, il n'y
» avoit pas moins de difficultés par
» mer; puisqu'avant de pouvoir em-
» barquer trente hommes, il falloit
» qu'il y en eût quarante de morts.

» Je laisse à penser l'extrêmité où nous
» nous trouvions alors, si la Provi-
» dence ne nous eût secourus ; & dans
» quelle agitation d'esprit je devois
» être, puisque toutes mes pensées
» ne pouvoient s'arrêter que sur quel-
» que chose de tragique. Les brouil-
» lards, la neige, la pluie, la gelée,
» nous incommodoient beaucoup.
» Enfin, le huit juillet, le temps s'é-
» claircît dans la matinée. Quel plai-
» sir pour nous ! & que notre perple-
» xité fut bientôt convertie en une
» joie inexprimable ! Nous apperçu-
» mes, non loin de nous, le vais-
» seau du capitaine Flawes. Nous fî-
» mes des signaux ; il les entendit,
» & nous envoya sa chaloupe. La
» crainte d'être encore surpris par les
» brouillards, nous fit hâter de nous
» rendre à son bord. Nous laissâmes
» à terre, tout ce que nous avions ti-
» ré du naufrage, & nous abordâmes
» heureusement le Prospère, qui nous
» débarqua en Angleterre, à la fin
» du mois d'août. «

Il résulte des rapports des différens

voyageurs, que la Nouvelle-Zemble est le plus misérable pays qui soit au monde; un pays rempli de montagnes & toujours couvert de neige. Les seuls endroits qui en soient exempts, sont des fondrieres inaccessibles, où il croît une sorte de mousse, qui porte de petites fleurs bleues & jaunes, & c'est à quoi se bornent toutes les productions de cette isle.

» Après avoir creusé environ deux » pieds en terre, (dit Wood) nous » ne trouvâmes que de la glace, aussi » dure que du marbre (*f*) «; chose

(*f*) Nous croyons qu'on peut rendre raison de ce phénomène, en réfléchissant sur ce que dit M. de Buffon, dans son Histoire naturelle, de la diminution des montagnes, & de l'élévation des vallées. Dans une terre où le froid est presque continuel, il ne paroitra pas surprenant que des glaces ensevelies, sous la terre qu'une fonte de neige aura entrainée successivement de dessus les montagnes, puissent se conserver & se dourcir au point où Wood les dépeint. *Hist. nat. de M. de Buffon. in-12, tome II, page 237.*

Voyez aussi le Monde souterrain du P. Kircher, *lib. 2, cap. 12.*

dont on n'avoit jamais oui parler auparavant, & qui tromperoit infiniment ceux qui s'imaginent que dans la néceſſité de paſſer l'hiver dans ce pays, ils pourroient faire des caves ſous terre pour s'y loger, & ſe garantir du froid.

La neige, dans tous les autres climats, ſe fond beaucoup plutôt ſur le bord de la mer, que dans les autres endroits; c'eſt ici tout le contraire. La mer bat contre des montagnes de neige, qui dans quelques lieux ſont très-hautes. Elle a formé des cavernes profondes dans cette neige, qui paroît comme ſuſpendue au deſſus de cet élément: ce qui préſente un objet tout-à-fait effrayant. Notre obſervateur monta ſur le ſommet des montagnes, & dit n'y avoir point trouvé de neige. Il ne vit que des Ours blancs, des eſpeces de Lapins gros comme des Rats, ſans doute des Lemmers, des oiſeaux ſemblables aux Allouëtes, & les traces de quelques bêtes fauves. A chaque quart de mille, on rencontre un petit ruiſſeau de fort bonne-eau, quoiqu'elle ne provienne

que de nei[ge] fondue. Vers le rivage de la mer, [où] ces ruisseaux tombent, on apperçoit du mabre noir, rayé de blanc. L'eau de la mer, près de la glace & de la terre, est la plus salée, la plus pésante, & la plus claire qui soit au monde. A quatre-vingt brasses, qui font quatre cens quatre-vingt pieds, on voit parfaitement le fond & les coquillages.

Après avoir donné une idée de la Nouvelle-Zemble & de ses productions, nous desirerions bien en faire de même à l'égard de ses habitans; mais nous avouons que les lumieres manquent sur ce sujet. Il n'y a que peu de voyageurs qui aient parlé des Zembliens, & le portrait qu'ils nous en ont donné est si imparfait, que leur existence paroît une chimere. Le plus grand nombre des auteurs, & des voyageurs modernes, prétendent que la Nouvelle-Zemble n'a point d'habitans naturels (g), & que

---

(g) C'est l'opinion la plus probable. Voyez le second voyage au Weigatz, par les Hollandois,

les hommes qu'on y trouve, ſont des Samojedes, qui y paſſent à la mi-mai, & qui s'y occupent tout l'été, ſeulement, à la pêche & à la chaſſe.

Ces Sauvages diſent qu'il n'y a point d'habitans, que ceux de leur nation, qui y vont, & qui y reſtent l'hiver, lorſqu'ils ne peuvent pas s'en revenir. Ils rapportent même qu'il en périt ſouvent par un vent de nord, qui éteint la chaleur naturelle en peu de temps, quelques précautions qu'on ait priſes pour ſe garantir des effets du froid. C'eſt ce qui rend cette iſle abſolument inhabitable.

Le portrait, d'ailleurs, qu'on nous

---

inſéré dans le Recueil des Voyages au Nord. *Amſterdam*, 1718, *tome* 4, *page* 196 & 197.

Les Voyages au Nord du P. Hennepin. *in*-12, *tome* 2.

L'Hiſtoire Généalogique des Tatars. *in*-12, *page* 107.

Les Mémoires de la Grande-Ruſſie, par M. le Baron de Stralhenberg. Il paroît que c'eſt auſſi le ſentiment de M. Buache; voyez ſon mémoire ſur les terres arctiques, lu à l'Académie des Sciences, le 13 Novembre, 1754.

fait des Zembliens, est si ressemblant aux Samojedes, qu'en décrivant ceux-ci, nous ferions nécessairement le portrait des premiers, s'ils existoient.

Tous les navigateurs Hollandois & Anglois, qui ont abordé à la Nouvelle-Zemble, rapportent n'avoir vu aucun habitant dans cette isle. La Martiniere est le seul qui ait rapporté en avoir vus. Persuadé que c'est rendre service au public, que de relever les erreurs des écrivains célèbres, nous ne pouvons nous empêcher de dire ici que M. de Buffon, si justement en vénération dans la république des lettres, se trompe, lorsque, d'après ce rélateur, il parle des Zembliens & des Borandiens. Tout ce que la Martiniere en rapporte, est évidemment faux: ces peuples sont purement imaginaires, l'on ignore jusqu'à leurs noms même, dans tout le nord, & vraisemblablement ils ne doivent leur existence qu'à la relation mensongere de ce voyageur (*h*). Il est si peu clair-

(*h*) Voyez un nouveau Mémoire sur les Samojedes

voyant, & si crédule, que nous craindrions de nous rendre complices de ses infidélités, en hasardant quelque choses sur son seul témoignage. Pour mettre nos lecteurs à portée de juger du degré de créance qu'on peut accorder à ce relateur, nous allons citer un exemple de sa crédulité.

Il raconte, fort sérieusement, que le capitaine de son vaisseau, & lui, aiant appris que des Lapons, habitants les côtes de Finnie (*i*), étoient sorciers, & disposoient des vents à leur volonté, ils s'adresserent au principal négromancien du lieu. Ils le prierent de leur fournir un vent qui les portât au Cap-Nord, dont ils étoient fort éloignés. Le Lapon leur repondit qu'il ne pouvoit fournir du vent que pour les conduire jusqu'à un promontoire qu'il leur nomma, & qui étoit assez près du Cap où ils vouloient

& les Lappons, inséré dans le Journal Encyclopédique du mois de novembre 1762.

(*i*) On donne ce nom à la Laponie Danoise.

aborder. En conséquence, ils firent marché pour ce vent, à vingt francs & une livre de tabac. Le sorcier attacha, à un coin de la voile du mât d'avant, un lambeau de toile, de la longueur d'un tiers d'aune, large de quatre doigts, auquel il avoit fait trois nœuds, & regagna son habitation.

Si la Martiniere eut borné là son recit, on pourroit, sans doute, taxer nos jugemens de legéreté. Ce qu'on vient de voir, est le rapport d'un homme peut-être trop rempli de confiance. Ce qui va suivre, est celui d'un homme dénué de raison. Il continue de rapporter, avec une complaisance stupide, les effets de la négromancie Lapone; & il ne tient pas à lui qu'on ne regarde chaque Lapon comme un nouvel Eole, qui tient les vents enchaînés, & qui dispense, à son gré, le calme & les orages. Empruntons, un moment, son langage: le ton de bonhommie qui y règne, ne servira qu'à mieux rendre la ridicule simplicité du voyageur.

» Le sorcier n'eut pas plutôt quitté

» notre bord, que notre patron dé-
» fit le premier nœud du lambeau.
» Aussitôt il s'éleve un vent d'ouest-
» sud-ouest, le plus agréable du mon-
» de, qui nous poussa à plus de tren-
» te lieues du Maelstroom (*i*), sans
» être obligé de défaire le second
» nœud. Cependant, le vent com-
» mençant à varier, & à vouloir se
» tourner au nord, notre patron dé-
» noua le second nœud, & le vent
» nous demeura favorable jusqu'à plus
» de quarante lieues de cet endroit.
» Aux montagnes de Roucela, notre
» boussole se détourna de plus de six

(*i*) Le Maelstroom est un gouffre situé auprès de l'isle de Moskoc, sur les côtes de Norvége : il étoit autrefois très-redouté des Navigateurs, & on l'évitoit avec grand soin. On assure qu'il a vingt-quatre lieues de circuit *. Pendant six heures, il absorbe tout ce qui est dans son voisinage, les Baleines, l'eau, & tout ce qui nage au dessus, & rend ensuite, pendant autant de temps, tout ce qu'il avoit englouti. *Voyez l'Hist. nat. de M. de Buffon. tome 2 in-12, page 271.*

Le Monde souterrein du P. Kircher, *page 112.*

* *Géographie d'Hubner, tome III, page 104.*

» lignes ; ce qui nous fit conjecturer
» qu'il y avoit de l'aimant dans ces
» montagnes. Notre pilote la fit fer-
» mer ; & comme il avoit souvent na-
» vigé dans ces mers, il se servit
» seulement, de la carte marine, pour
» gouverner le vaisseau, jusqu'à ce
» que nous eussions dépassé toutes les
» montagnes. Alors notre boussole
» reprit sa direction, & nous fit con-
» noître que nous approchions du
» Cap.

» Le vent manquoit : notre patron
» dénoua le troisieme nœud du lam-
» beau. Mais, ô malheur ! nous eû-
» mes grand sujet de nous en repen-
» tir. A peine ce nœud fut-il défait,
» qu'il s'éleva un vent, de nord-nord-
» ouest, furieux, qui nous fit voir, à
» chaque instant, des abymes im-
» menses prêts à engloutir notre vais-
» seau. Il sembloit que le firmament
» alloit s'écrouler pour nous écraser
» sous ses ruines, & que Dieu, par
» une juste vengeance, nous vouloit
» exterminer, pour la faute que nous
» avions commise, d'avoir adhéré aux

» sorciers. Nous ne pouvions tenir » aucunes voiles; nous fûmes obligés » de nous abandonner à la merci des » flots en courroux. Après avoir passé » sé trois jours dans cet état cruel, » une bourasque nous jetta, tout d'un » coup, sur un rocher, à quatre lieues » des côtes. C'est là que chacun » commença à se lamenter, à deman- » der pardon à Dieu, de bon cœur, » croiant que c'étoit son dernier jour; » car tout le monde s'attendoit à voir » briser le vaisseau en mille piéces. » Une vague, des plus violentes, fit » notre bonheur; elle releva notre » vaisseau de dessus ce rocher, & le » remit en mer.

Nous terminerons ici la description des terres Arctiques. Nous allons passer dans notre Continent, en commençant notre entrée par l'Histoire naturelle de la Laponie.

Fin du premier Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

AGNEAUX deviennent souvent la proie des Corbeaux en Islande, page 179
Aigles. Tort qu'ils font aux Islandois en détruisant le jeune bétail, 168
Algue-marine. Plante, donnée aux bestiaux pour nourriture, 167, & 179
Arbres, fort rares dans le Groenland 97, En Islande, 175
Amphibies. Quels sont ceux du Spitzberg, 29
Aurore boréale. Sa description, 96
Avanture singuliere d'un Ours & d'une jeune fille, 27

B

BAillifs font, suivant M. Anderson, les exécutions criminelles en Islande, 212. Il

eſt contredit, à ce ſujet, par M. Horrebows, 243

Baleine. Sa deſcription différentes eſpeces, 124. Sentiment de pluſieurs écrivains ſur la grandeur prodigieuſe de ce Poiſſon, 37. Leur union. 38

Barents. Capitaine Hollandois : extrémité où il ſe trouve réduit dans la Nouvelle-Zemble, 247, *& ſuiv.*

Bœufs d'Iſlande, ſelon M. Anderſon n'ont point de cornes, 176 : eſt contredit, à ce ſujet, par M. Horrebows, 235

Bois noir (morceaux de) trouvé par M. Horrebows en Iſlande, fort avant dans la terre, 233

Bois flotté jetté ſur les côtes du Spitzberg, de Groenland, d'Iſlande, de la Nouvelle-Zemble, par les vents, & conjectures ſur les endroits d'où il vient, 248

Boiſſon des Groenlandois, 121, des Iſlandois, 197

Borandiens. Peuples imaginaires ou mal-à-propos diſtingués des Samojedes, 271

Bourguemaître. Oiſeau du Spitzberg : ſa deſcription, 15

C

C*Abéliau.* Poiſſon. Sa deſcription, 187. Les Iſlandois le font ſécher, & le conſer-

vent pendant dix ans sans sel, *idem*

Canard qui donne l'édredon : sa description, 171 : remarque sur la ponte de cet oiseau, 172

Canots des Groenlandois, 123

Caractere des Groenlandois, 135 *& suiv.* —des Islandois, selon M. Anderson 208, selon M. Horrebows, 240

Cheval marin : sa description, 32. Courage avec lequel il se bat contre les chasseurs, 33

Chevaux d'Islande. Leur taille, & leur vigueur & leur description, 174

Chiens du Groenland. Description de cette espece, 101

Climat du Groenland, 93, —de l'Islande selon M. Anderson, 146. Sentiment de M. Horrebows contraire, sur ce sujet, à celui de M. Anderson, & appuyé sur l'expérience, 222, —de l'isle Mayen, 70, — du Spitzberg, 6

Cimetiere, en Islande, dans lequel les souris meurent sur le champ, 179

Commerce des Groenlandois, 132, — des Islandois, 204

Corbeaux. Compte ridicule sur ceux d'Islande, 168 : enlevent, dans cette isle, les agneaux après leur avoir crêvé les yeux, 179

Cryſtal d'Iſlande, 160

D

DEpopulation de l'Iſlande, ſa cauſe, 238. Ordonnance ſinguliere du roi de Danemarck pour la rétablir, 310

Divertiſſemens des Groenlandois, 133, — des Iſlandois, 211

E

EBéne foſſile trouvé en Iſlande, 233

Eau-de-vie fort aimée des Groenlandois, 121 — des Iſlandois, 197

Education des enfans parmi les Groenlandois, 131, — parmi les Iſlandois, 210

Entonnoir de mer, ou poiſſon glaireux : ſa deſcription, 48

F

FArd dont ſe ſervent les Groenlandoiſes, 110

Faucons. Sont en grande quantité dans l'Iſlande, 169. Chaſſe de cet oiſeau, 234

Femmes Iſlandoiſes ſe baignent, ſelon M. Anderſon, auſſitôt après être accouchées, 200 ; eſt contredit à ce ſujet par M. Horrebows, 243. Il en meurt beaucoup faute de ſages-femmes, 243

Fontaine qui prend feu à l'approche d'une bougie allumée, 157

Froid si vif au Spitzberg, que les cadavres s'y conservent dix & vingt années, 4 : — excessif, régne continuellement dans la Nouvelle-Zemble, 247

G

GAgate. Sorte d'ambre noir commun en Islande, 162
Gouvernement de l'Islande, 211
Groenland. Sa situation, 76. Découverte du vieux Groenland, 77 : perte de ce pays, 81 ; description du nouveau, 92
Groenlandois. Leur taille & leur figure, 103 : sujets au scorbut, 105 : sont d'une bonne complexion, *idem*
Groenlandoises non sujettes aux indispositions de leur sexe, 104 : n'ont de poil que sur la tête, *idem*

H

HAbillemens des Groenlandois, 108,
— des Islandois, 192
Habitations des Groenlandois, 112,
— des Islandois, 193
Hanneton marin : sa description, 47
Harengs. Passage de ce poisson, 182 : sentiment de M. Horrebows à ce sujet, 238
Hécla. Volcan d'Islande : sa description, 154

I

IGnorance des Groenlandois, 121, — des Islandois, 209. Histoire à ce sujet, 213
Incendie remarquable arrivé en 1732 dans l'isle Mayen, 172
— Autre arrivé en 1729 en Islande, 151
Islande. Sa situation, son étendue, 143. Observation de M. Horrebows pendant une éclipse de lune, pour déterminer sa situation, 222. L'époque de sa découverte est incertaine, 159. Cette isle est peu hatée, 148
Islandois, sont d'une bonne complexion, 199. Attachement singulier qu'on leur attribue pour leur isle, 202. Contradictions à ce sujet, 241
Isle Mayen. Son étendue, placée entre le 70me. & le 71me. degrés, 67

K

KIrmew. Oiseau du Spitzberg. Sa description, 19

L

LAc d'eau chaude en Islande, 157
Lac qui pétrifie, 158
Langage des Groenlandois, 107
Licorne de mer. Différens sentimens sur cet animal; sa description, 45

Lamb. Oiseau du Spitzberg ; sa description, 14

M

Mallemucke. Oiseau du Spitzberg. Sa description, 20
Mariage des Groenlandois, 126. Il ne paroît pas vrai qu'ils offrent leurs femmes aux étrangers, 144, — des Islandois d'après M. Anderson, 210, d'après M. Horrebows, 242
Marbre que l'on trouve en Islande, 160
Médecins du Groenland. Moyens extravagans qu'ils emploient dans les guérisons, 106
Médecins. Il n'y en a point en Islande, 199
Montagne des Ours : sa description, 71. Autre montagne transportée d'un lieu dans un autre par un tremblement de terre, 73. Autre, subitement embrâsée dans l'Islande, 152, s'enfonce par un tremblement de terre, & est remplacée par un lac très-profond, 153
Montagnes du Spitzberg, remarquables par leur élévation, & des veines de différentes couleurs, 2
Mouette ou *Kutgchef*. Oiseau du Spitzberg ; sa description, 14
Moutons d'Islande, ont, suivant M. Ander-

son, quatre & huit cornes, 175. M. Horrebows assure le contraire, 237
Muscus Catharacticus. Plante qui croît en Islande sur les rochers. Usage que les habitans en font, 233

N

Nord-Caper. Espéce de Baleine. Ruse remarquable de ce poisson pour se nourrir de Harengs, 43
Nourriture des Groenlandois, 120,
— des Islandois, 195
Nouvelle-Zemble. Sa situation & son étendue, 245
Il est certain qu'elle n'est pas habitée, 269

O

Obséques des Groenlandois, 140,
— de leurs enfans, 142
Observation fameuse des Hollandois à la Nouvelle-Zemble, sur l'apparition prématurée du soleil, 258 : son explication par Cassini, 259
Occupations des Groenlandois, 122,
des Islandois, 198
Oiseau de Glace. Sa description, 12,
— de *Neige*. Sa description, 12
Oiseaux aquatiques. Quels sont ceux de l'Islande, 170, — du Spitzberg, 12

Terrestres. Quels sont ceux du Groenland, 99, — de l'Islande, 169, — du Spitzberg, 10, — de la N. Zemble, 268
Ours Blancs. Sa description, 24. Son goût pour la chair humaine, 25
Ours (l') ne naît pas plus gros qu'une souris, 25
— Amour singulier d'un Ours pour une fille, 27

P

PArhélies, observés dans le Groenland, 95
Pâturages. Il s'en trouve d'excellens en Islande, 166
Perdrix à pied velus. Sa description, 100
Pêche de la Baleine, 50
Pêches des Groenlandois, 122
Perroquet plongeon. Sa description, 17
Plante de Roche. Sa description, 8
Plantes. Qu'elles sont celles de l'Islande, 167
— du Groenland, 97
— de la Nouvelle-Zemble, 267
Plongeurs Groenlandois. Leur habillemens, 109
Poligamie en usage chez les Groenlandois, 132
Poux, qui s'attachent aux Baleines, 42
Poisson à scie. Sa description, 44
Poissons. Quels sont ceux du Groenland, 102

— d'Islande, 181, — du Spitzberg, 29
Prêtres d'Islande, fort ignorans & fort vicieux, selon M. Anderson, 208. Contradiction de M. Horrebows, 241
Procès, ignorés des Groenlandois, 135. Façon dont ils vuident leurs débats, — rares en Islande, 217. Façon dont ils se décident, *idem*

Q

QUadrupédes. Qui sont ceux du Groenland, 101 ; — de l'Islande, 173 ; — du Spitzberg, 24 ; — de la N. Zemble, 268

R

RAtsher, ou *Conseiller*. Oiseau du Spitzberg. Sa description, 13
Religion des Groenlandois, 138, — des Islandois, 205
Riviere, dont les eaux sont tiédes en Islande, 159

S

SAuvage du Groenland présenté à la reine Elisabeth d'Angleterre, 87
Sel. Manque a présent en Islande, 165. On en a fabriqué jadis, 231 : expérience sur du sel François, *idem*
Sol du Groenland, 92, — de l'Islande, 147 — de l'isle Mayen, 70, — de la Nou-

velle-Zemble, remarquable par la glace que l'on trouve en creusant la terre, 267

Soleil, éclaire pendant trois mois au Groenland, & reste le même temps sous l'horison, 94, — pendant six semaines en Islande, 145, — pendant trois mois au Spitzberg, 4

Sorciers. Ridicule simplicité de la Martiniere envers les sorciers, 273

Soufre, se trouve en grande quantité en Islande, 164 & 230

Source d'eau chaude en Groenland, 97, — en Islande, 158. Sert de barométre, 224. Bouillonnement alternatif de trois sources qui sont près du Mont-Hécla, 226. Effet singulier de l'eau d'une de ces sources étant mise dans une bouteille, 228

Spitzberg. Sa situation & son étendue, 2. Conjectures sur l'origine de son nom, *id.* Le froid excessif, qui y régne, rend cette isle inhabitée, *idem*. Il ne s'y trouve ni sources, ni ruisseaux d'eau douce, 7

Strundjager. Oiseau du Spitzberg. Sa description, 16

Superstition singuliere des Islandois, au sujet des chevaux, 175. — Extraordinaire des Groenlandois au sujet des enfans morts, 142

W

W *Ood*, capitaine Anglois. Son ſejour dans la Nouvelle-Zemble. 261

Y

Y *Vrognerie*. M. Anderſon accuſe les prêtres Iſlandois de ce vice, 210. M. Horrebows aſſure le contraire, 241

Z

Z *Embliens*. Peuples mal-à-propos donnés pour réels, 271

Fin de la Table des Matieres.

WIDENER LIBRA[RY]
HX IGHb

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

VE RI TAS

FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT

MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST

MDCCCC

GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE